This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494
U.S.A.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CAGOULE

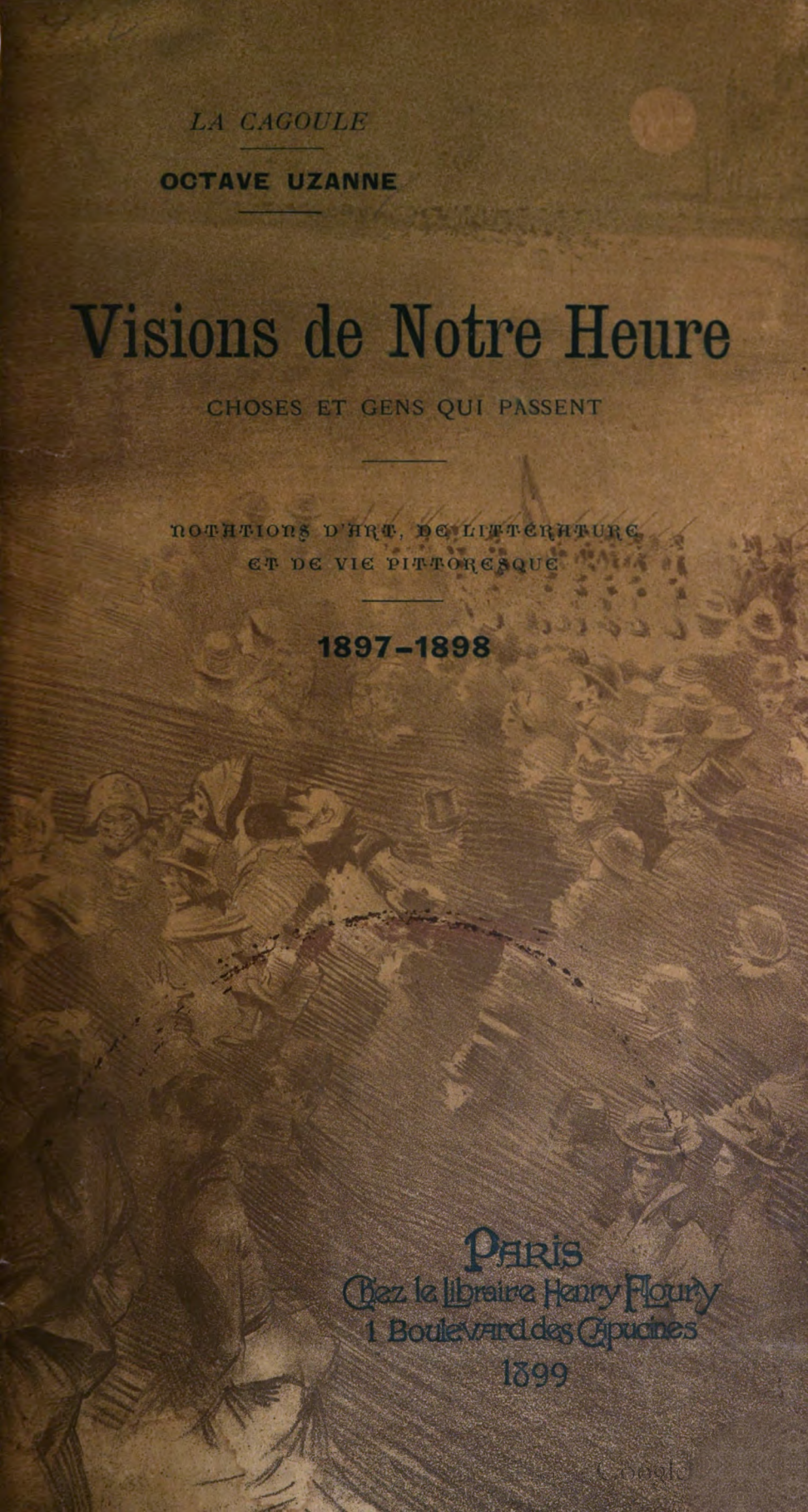
OCTAVE UZANNE

Visions de Notre Heure

CHOSES ET GENS QUI PASSENT

NOTATIONS D'ART, DE LITTÉRATURE
ET DE VIE PITTORESQUE

1897-1898



PARIS
Chez le Libraire Henry Floury
1 Boulevard des Capucines
1899

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CAGOULE

OCTAVE UZANNE

Visions de Notre Heure

Choses et Gens qui passent

NOTATIONS D'ART
DE LITTÉRATURE & DE VIE PITTORESQUE

PARIS
Chez le Libraire Henry Floury
1 Boulevard des Capucines
1899

Digitized by Google

General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494
U.S.A.

Digitized by Google

Mem PQ 2454 U8 Z477 1899

55 72412

CONFESSION DE LA CAGOULE

On a beau se défendre de la curiosité des hommes, elle finit toujours par nous surprendre. — On se masque comme un pénitent, on essaie de demeurer impénétrable sous la cuculle, ou le capuchon du trappiste, mais la confrérie est là, qui guette, qui épie, qui intrigue, et bientôt trahi de toute part, le froc mangé aux mites de la badauderie omnivore, le voile se désagrége et tombe, le visage apparaît à nu, le charme du mystère est rompu, il convient de tout confesser.

L'histoire des pseudonymes littéraires est si considérable qu'elle a fourni matière à des dictionnaires et à des ouvrages importants sur les auteurs déguisés. Depuis la mascarade des savants de la Renaissance, le carnaval des Lettres n'a point connu de défaillance et d'Alcofribas à Voltaire, de d'Alembert à Clara Gazul ou à Horace de Saint-Aubin, les plus grands maîtres de notre littérature se sont plu à l'art de la cryptonymie. Nous nous sommes peu à peu accoutumés à ce jeu de Cligne-musette, et dans la presse

Digitized by Google

contemporaine les signatures de couvre-faces sont depuis longtemps sans cesse en majorité.

Dans la fièvre des productions actuelles, le pseudonyme est en quelque sorte nécessaire aux débutants qui veulent contrôler sur le public l'effet réel de leurs écrits, et aussi à certains hommes de livres qui demeurent le plus souvent ignorés du grand public et surtout de leurs confrères.

Nous vivons, en effet, — parmi ce monde où l'on imprime, — dans une inexprimable anarchie ; c'est une cohue sans cesse renaissante d'œuvres et d'hommes nouveaux où il devient impossible de constater par soi-même la valeur des publications et le mérite des écrivains. On se frôle sans avoir le loisir de s'analyser ; on retient le titre des livres sans pouvoir prétendre en estimer le contenu. On discute encore sur un article de journal ou un Premier Paris ; on flaire un conte, une nouvelle, on parcourt hâtivement un roman, mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'on lise une monographie d'art, une psychologie historique, une étude littéraire documentée ou des tranches de vie pittoresque et vagabonde. Ceux qui, dans ce domaine étendu, ont accumulé le plus lourd bagage, qui ont produit dans le silence et la retraite, loin des ambitions vulgaires et du cabotinage de la presse boulevardière, sont étiquetés comme des êtres vaguement momifiés. Dans notre musée social, ils sont classés à la manière des fossiles, car leurs livres demeurent inlus par les professionnels, également inlus par les critiques dont le devoir serait de connaître ce dont ils rendent compte

Digitized by Google

mais à qui le temps de la lecture fait défaut, inlus par tout cet étrange public distrait, affairé, surmené des grandes villes qui ne se nourriture intellectuellement qu'aux seuls buffets et aux Luncheon-bars de la presse quotidienne.

Pour ces Lettrés qui restent les out-siders *des compétitions où surtout prennent place tous les superficiels viagers du succès, il y a, — le jour où la fantaisie leur vient d'aborder le journalisme, — quelque philosophie à ne pas signer les menues notes ou observations qu'ils fournissent dosimétriquement à un monde de lecteurs alors nouveaux pour eux. — Il entre assurément en effet un peu de coquetterie dans ce travestissement de leur personnalité; ils savent combien l'opinion aura vite fait de s'égarer dans ce colin-maillard aveugle de la recherche qui veut pénétrer le mystère d'une signature; ils ont de plus le dilettantisme de surprendre les fausses orientations et parfois la vanité de connaître à quels précieux stylistes ils seront égalés. En outre, sous le masque, ils jouissent vraiment, ces délicats, de cette réelle indépendance d'idées, d'allure, de jugement que comporte toujours l'anonymat; ils échappent aux cajoleries des réclamiers, aux envois multipliés des auteurs en quête d'une citation, aux invitations des peintres, des statuaires, des industriels d'art et des mondains désireux de quelque propos flatteur à l'endroit de leur talent, de leur bon goût ou de leur savoir faire. — Que de tracas ainsi évités! Que d'amis conservés et quelle sérénité d'existence dès lors conservée dans cette*

Digitized by Google

thébaïde de la retraite dont tout dévot amoureux du travail redoute si anxieusement l'envahissement par les pauvres hommes d'extérieur, par les innombrables batteurs de pavé.

Avouons donc franchement que La Cagoule *en cherchant à demeurer cryptocéphale obéissait à cette philosophie de quiétiste. Disons également que redoutant les fours qui congestionnent ceux par qui ils furent chauffés, nous crûmes prudent de nous garantir contre le coup de roussi d'un insuccès qui, d'ailleurs n'eut atteint que la robe, non l'homme, le philosophe ou l'écrivain.*

Durant quinze mois successifs, nous nous sommes essayé à noter de brèves Visions *sur les hommes et les pays parcourus dans ce journal* l'Echo de Paris *qui voulut bien accueillir avec faveur nos légers croquis de* choses et de gens qui passent. *Aujourd'hui que notre masque ne tient plus qu'à un fil, mieux vaut le laisser tomber. C'est pourquoi, en réunissant ces memoranda en un livre qui ne sera peut-être point sans intérêt pour nos amis les bibliophiles qui nous furent jusques alors un public d'élite, nous rejetons sans hésitation notre Cagoule sur nos épaules, conservant comme une gratitude pour ce masque chaud et douillet à l'ombre duquel il nous fut possible de déambuler, de voir et d'entendre avec tout le confortable d'une portative retraite, sans être gêné par l'effroyable camaraderie qui met en interdit la liberté d'action et de parole des plus indépendants.*

OCTAVE UZANNE.

8 *mars* 1899.

Digitized by Google

VISIONS
DE NOTRE HEURE

CHOSES ET GENS QUI PASSENT

OCTOBRE 1897

rriviste! — Le néotérique et minuscule poète venu ce matin pour m'exposer sa fièvre de parvenir, vissé sur sa chaise devant mon bureau, ouvre de grands yeux ahuris, consternés, incompréhensifs. — Agacé par sa notoire insuffisance et par cette préoccupation de la Réussite devançant chez tant de ces jeunes impatients l'ambition de l'œuvre à créer, j'ai pris plaisir, il est vrai, depuis un instant, à marcher d'un pas rageur dans la rosée d'aurore de ses illusions et à décapiter ses folles et fragiles turgescences d'orgueil.

J'apporte, à distiller mes vénéneux paradoxes

Digitized by Google

dans l'oreille de ce vibrion, une sensation de térébrant sadisme en laquelle je me complais.

— Voyez-vous, lui dis-je, rien n'est plus misérable, plus insane, plus contraire à l'élévation d'un esprit fier et indépendant que cette maladive inquiétude d'arriver qui vous hante tous à cette heure. — Arriver où ?... A quoi ?

— Mais, Monsieur La Cagoule, au succès,... à la notoriété, sinon davantage.

— A la gloire, allons, voyons, avouez-le, à ce deuil éclatant du bonheur que revêt toute apparence de gloire, comme disait la grosse mère de Staël, à ce martyre de Nessus dont nous emmitoufle toute célébrité !...

Ah ! mon pauvre enfant ! si vous saviez combien vite se consume l'encens des apogées ! — Arriver, mais c'est s'arrêter dans le bon combat, c'est cesser de progresser intellectuellement, c'est abandonner l'ombre bienfaisante, le frais mystère d'être inconnu, le culte de son intimité. — Le succès, pour qui ne fait pas argent et marchandise de la littérature, ce n'est que la profanation du talent, sa prostitution publique, vous m'entendez bien.

— Cependant, parvenir jeune, être reconnu par tous...

— Mourir jeune, voulez-vous dire ? — car les lauriers de la jeunesse, si le génie n'est pas là pour les féconder, sont vite desséchés et l'homme est mis en croix sur son œuvre éphémère. — Que ne puis-je vous faire sentir l'intense grandeur de l'obscurité, la divine beauté du superhomme irrévélé !

— Croyez-vous qu'il y en ait ou qu'il y en eût ?

Digitized by Google

— S'il y en eût?... candide ami !... Mais des milliers et des milliers ; il y eût plus de génies qui méritèrent la célébrité que de médiocrités qui devinrent célèbres. Ces méconnus ne se révèlent guère qu'à ceux qui les peuvent évoquer dans le fatras des livres qu'aucune charlatanerie ne vanta. Si les légendes n'avaient point, sur l'esprit humain, davantage de crédit que les réalités de l'histoire, il faudrait *dépiédestaliser* les neuf dixièmes des grands hommes et remettre en nourrice notre esthétique et la conception de notre admiration toute faite de psittacisme et de la lâcheté de l'individu contre l'opinion qui est l'erreur commune.

— Toutefois, Monsieur La Cagoule, les hommes de notre heure...

— Vous voulez parler des gloires du jour proclamées à coups de boniments par les amis et les disciples et répercutées par l'écho des cerveaux creux?... Laissez-moi rire ! — Il en faut penser ce qu'en pensait l'Allemand Lichtenberg, et dire que la postérité sourira quand, frappant à la porte de ces cages à mots bariolés, de ces charmants nids d'une mode envolée, elle trouvera tout, tout absolument vide et pas une pensée pour répondre avec confiance : Entrez !

— Alors, que faire, où s'orienter ?

— Vers le travail, vers la solitude, vers la thébaïde qui est le bonheur ; le reste n'a pas plus de valeur que la fumée d'une cigarette. — Ayez la foi, portez-là en vous comme le Saint Sacrement, entrez en Littérature comme on entre en Religion ; si vos œuvres ont des ailes, elles planeront radieuses et pures au-dessus de votre retraite... Mais ne soyez

Digitized by Google

jamais tenté de diriger vos pas vers ceux qui en proclameraient la beauté et de vous révéler à vos admirateurs ; le charme du mystère serait rompu ; vous seriez lapidé.

— Oh ! Monsieur La Cagoule... Merci, merci bien ! dit l'enfant que je poussais dehors.

— Il n'y a pas de quoi, mon petit ;.. pour ce que ça vous servira!...

30 octobre. — **Aux Variétés.** — Répétition générale de la Revue. — Sous le péristyle du vieux temple néo-grec, dernier vestige boulevardier du Directoire, le Tout-Paris qui marche, qui clopine ou qui reste en panne est assemblé ; — cohue fiévreuse, hétérogène, bruissante ; grand *event* parisien, *capital night*, disent nos voisins. C'est le soir de bataille des porte-maillots et partout se propage un air de fête, de triomphe, de flonflons ; on revoit en pensée la peinture magistrale de Zola sur ces mêmes *Variétés* ; ce sont encore des débuts de *Nanas*.

L'ombre de Bordenave peut errer joyeuse : l'établissement prospère, l'exhibition des artificieuses couveuses d'amour s'annonce éclatante. — Ces dames vont même monter et descendre, par bataillons de la mode, un inédit escalier de tolérance par où montera la pièce aux nues. La toile levée, les tableaux succèdent aux tableaux, la féerie étincelle ; cependant passent, dans un lamentable désert d'esprit, de verve et de bons mots, des caravanes de jolies filles qui ont oublié cet embarras de paraître nues qui fait le seul attrait de la nudité.

Ah ! le bon public que ce public de voyeurs,

Digitized by Google

prodigue d'indulgence devant le néant de toute satire!... Là où il n'y a rien, la rosserie perd ses droits.

Mais ici, faute de pièce, n'y a-t-il pas le génie du couturier, la drôlerie et le comique individuels des interprètes, l'imagination d'un glorieux praticable qu'illustrent les falbalas du siècle, puis cette profonde suggestion de l'argent répandu en costumes et décors et, par-dessus tout, l'omnipotence des beautés offertes, des fleurs charnelles épanouies sous nos yeux, des formes modelées pour nos désirs, tout ce qui donne le petit frisson, le frisson sans lequel Paris ne marcherait plus?

C'est égal, la mélancolie persiste de penser que l'esprit court éperdument les rues et qu'il pourrait si aisément se réfugier dans un passage où prit naissance la célébrité d'un adelphat de l'opérette consacré par deux fauteuils d'Académie !

NOVEMBRE 1897

1er novembre. — **Chrysanthèmes.** — Promené dans la gaieté des cimetières, emmy la foule encrêpée et distraite, fêtant ses regrets éternels et déjà périmés. — Entrevu les rencontres de familles ennemies en réconciliation provisoire sur des tombes d'affection mitoyenne, surpris des regards de haine démentis par d'hypocrites effusions. Je me plais à penser aux terribles Dialogues des vivants sur les morts qu'Henri Lavedan noterait de son style incisif, coloré et nerveux en une hypothétique série : Les

Digitized by Google

Hasards du coin des tombes ; *Dialogues de la Toussaint.*

Malgré l'éblouissement d'un ciel nacré et les sourires d'un valétudinaire soleil, me voici de retour dans la douceur du *home*, et le souvenir m'y vient d'une autre fête florale, à cette même date, il y a deux ans, au palais impérial de Yeddo. — Ah! la joie de se *dépariser* l'esprit! — Se remémorer des pays effleurés du regard, c'est encore voyager. Je saute sur mon album japonais et y lis :

« *La fête des chrysanthèmes* ! La fête nationale de l'anémone fleurie, de l'*ox eyed daisy* du Nipon. Un paradis de fleurs fantasmagorique, une féerie de la couleur dont aucune palette d'Occident ne saurait exprimer la flamboyante magie. Ce sont bien les terrestres étoiles dont parle Longfellow, les chatoyants sourires d'automne qui reflètent les teintes timides et subtiles de l'aurore et les splendeurs pourprées du couchant.

« Dans ce palais de frêle architecture, c'est une apothéose de capitules, une muraille d'aigrettes et de pompons, un incendie de flammes efflorescentes. — Toutes les familles et variétés de l'antique couronne impériale ont été réunies ; tous les descendants des anthémis, des pyrèthres, des matricaires s'y étalent, depuis le chrysanthème de l'Inde jusqu'au lacustre, au multicaule, au chrysanthème carné. Quelle vision !

D'extravagantes houppettes conglobées, des aigrettes cymeuses, des thyrses de fleurs découpées, ombellées, involucrées, peluchées, velues, empennées et frisées, autour desquelles évoluent tous les chrysanthémophiles du Japon, le teint mortuaire,

Digitized by Google

l'œil bridé par le plaisir d'admirer. De cetensemble se détachent des touffes aux pétales inconsistants qui semblent de soie floche et tombent en frisons comme des poils de *sky dog* ; d'autres capitules ont un aspect carniforme, révêtent des tonalités d'ecchymoses ou étalent, pantelantes, des excroissances charnues, d'avides tentacules de goule, des turgescences d'orchidée, des corolles crispées comme un sexe de stryge.

Et quelles colorations anémiées ou apoplectiques, meurtrières ou vigoureuses ! — Rouges congestionnés et lividités morbides, roseurs virginales et pâleurs sénescentes, tandis que s'orchestre la chanson originelle des glorieux jaunes, les citrins, les cuivres, les safranés, les isabelles, jusqu'aux basses notes du fauve, de la rouille et de la flamme de punch. — Par ailleurs, éclate en douce et mystique symphonie la gamme religieuse du mauve, du zinzolin, de l'améthyste, du violâtre et du vineux abdiquant épiscopalement dans la pourpre cardinalice, fusionnant dans la laque et la stridence des vermillons.

Derrière ce paravent de fleurs presque humaines, émergent, au-dessus de vagues comptoirs, des petites Japonaises épanouies en gaieté, autres fleurs bouffies par le rire, inconscientes de la douleur, qu'on effleure rarement des lèvres, mais qu'on embrasse en les respirant.

3 novembre. — **A Montmartre.** — Ce soir, fait la traditionnelle tournée à travers les bouis-bouis et caboulots de la Butte sacrée. Le cratère du Mont-de-Mars vomit-il encore la lave de ses satires indépen-

Digitized by Google

dantes sur la ville ? Je ne sais... il m'a paru que le foyer s'était considérablement étendu et que la déflagration était moins ardente. Les plus timides Empédocles de province s'y risquent aisément aujourd'hui ; la coulée est tiède et ne se renouvelle guère, malgré les grondements de grosse caisse souterraine ; l'accalmie de la blague y est manifeste.

A côté de revues drôles et de belle humeur sur les théâtricules, aucun phénomène nouveau parmi la gent chansonnière. Un ressemelage constant de refrains éculés par l'usage, une ironie un peu courte, des aristophaneries déjà essoufflées, un vieux fonds de magasin vraiment trop rarement renouvelé et qui rancit chaque soir davantage.

Parmi les ex-chansonniers du *Chat*, beaucoup (que je ne nommerai point, pour ne remuer « la margarine de bourgeoisie qui encombre et obstrue leurs oreilles », comme disait feu le seigneur Rodolphe) sont devenus de vieux Messieurs raseurs, bedonnants, rentiers de leurs anciens flonflons, incapables de chevaucher l'actualité, fourbus, vidés, noyés dans le salicylate des bocks.

Il faut se résoudre à se regargariser l'oreille à l'aide de complaintes contemporaines du pauvre Mac-Nab. La verve stagne, la fronde est ballante... Ohé ! Ohé ! les chansonniers ! !

Montmartre, cette *mamelle de Paris !* clamait naguère de sa voix de reître altéré le gentilhomme cabaretier du *Chat noir*.

Pauvre mamelle ! craignons qu'on ne la galvaude, sinon les mastodologistes de la presse devront se hâter de signaler son mal ; le sinus laiteux ne s'en est déjà

Digitized by Google

que trop hypertrophié ; si l'on n'y prend garde, ce sera bientôt une mamelle qui tombe.

8 novembre. — **J.-K. Huysmans.** — Morne, maigre, frileux, en son léger pardessus, frôlant, sur les quais, les boutiques des libraires, d'une allure oblique, craintive et féline de solitaire qui redoute les importuns, le bon Huysmans, le cher J.-K., comme nous le nommons, absorbé, encapuchonné dans son rêve, marche devant moi.

Je pourrais laisser tomber ma main sur l'épaule du moderne Œdipe de la symbolique des croyants médiévistes ; mais je préfère m'amuser de ses jeux de dos, suivre ses gestes scandant un intime soliloque et me plaire à deviner les mots comminatoires, les nidoreux adjectifs qu'il doit secouer, en sa nausée de l'heure actuelle, sur l'âcre pestilence des êtres et des choses.

Je les connais, ces verbes vengeurs, ces virulences qualificatives, ces expectorations nécessaires que provoquent hors de lui les quotidiens déchets du panmuflisme courant. — J.-K. est bien le compagnon rêvé des jours de déroutes morales et de vomiturations ; on est assuré, avec lui, de n'être pas seul à jeter ses rancœurs à la voirie par-dessus les bastingages sociaux.

Tandis que je le vois stoppant presque devant une vitrine d'Icônes, afin de rouler une cigarette, les bras tombant, d'un geste doux et las, à la façon du père Banville, il me vient une tendresse respectueuse pour cet honnête et charmant esprit, pour ce laborieux désintéressé, pour cet apôtre de la *Cathédrale*, dédai-

Digitized by Google

gneux du succès, tout entier livré aux jouissances de sensibilité et dont le centre de gravité est pour ainsi dire encloîtré au-dedans de soi-même.

L'écrivain d'*En route* ne s'extériorise plus guère, de crainte de se vulgariser ; nulle biographie ne le saurait exprimer ; toutefois il laissa transparaître beaucoup de ses inappétences en Monsieur Folantin. — Le jour où il signa *A vau-l'eau*, il découvrit un angle de sa personnalité ; il répondit au snobisme alimentaire de Brillat-Savarin par une œuvre plus humaine et plus pitoyable, il nous légua une *Physiologie du Dégoût*, dédiée à tous les précieux dyspeptiques, ses frères ; ce dont il le faut louer.

12 novembre. — **Mérimée inédit.** — On me communique une brochure d'une cinquantaine de pages publiée à vingt-cinq exemplaires, sous ce titre : *Lettres de Mérimée à Stendhal.* — Ce sont des raclures du tiroir d'Henry Beyle, sur lesquelles quelques Stendhaliens excitèrent plus que de raison ma curiosité. — Du Mérimée intime, déboutonné, égrillard, scatographe, m'avait on dit, — et j'ai lu.

C'est encore une impression de première jeunesse à révoquer... une admiration à mettre en réforme. Depuis longtemps déjà se cristallisait, en cette haute cour de cassation qui s'érige avec l'âge en notre jugement, un sentiment hostile à ce Mérimée impassible et poseur, à ce terrible geôlier de son émotion : — tant de sécheresse alliée à tant de fatuité rend l'homme haïssable. L'administrateur et le courtisan en Mérimée dominèrent sans cesse l'écrivain, ce par quoi il

Digitized by Google

tient le bâton de longueur entre lui et ses plus fervents admirateurs.

Dans ces quelques lettres à Stendhal, l'auteur de *Colomba* apparaît impertinemment protecteur ; on sent que, pour lui, Beyle, petit consul peu fortuné, est sans importance ; aussi, de quel ton le conseille-t-il ! réprouvant le *Rouge et le Noir*, employant des formules d'amitié douteuse, montrant même dans sa familiarité, ce *style à gifle* qui ne se peut supporter en dehors de ses contes impersonnels.

Par ailleurs, un don Juan stratège et sans tempérament, apportant à la conquête d'une femme le même intérêt qu'à une partie de billard, froid, gourmé en ses anecdotes, constipé jusque dans la scatographie. Lorsqu'il *cambronnise*, c'est en fausset ; s'il conte quelque histoire grassouillette, il en dessèche les éléments gaulois. Dans le récit, « à la Tallemant des Réaux », de certaine nuit de noce d'une reine d'Espagne, les fleurs d'une gaieté rabelaisienne ne viennent pas neutraliser les nidoreux effets du dénouement ; sur M^lle^ de Montijo, à l'entendre... il ne tenait qu'à lui !...

J'ai vite jeté cette plaquette qui acheva la déroute de Mérimée en ma dialectique, de même que Gautier, le bon *Théo*, y faillit sombrer naguère, après la lecture de ses pitoyables *Lettres à la Présidente*.

13 novembre. — **Précieuses contemporaines.** — La plupart des gens qui vivent, agités et étourdis, dans la lutte des vanités sociales, ne connaissent point le monde par cette raison qui faisait dire à un M. de B... (au siècle dernier) que les han-

Digitized by Google

netons ne savent pas l'histoire naturelle. — Jouir du monde, en savourer les ridicules, est de plus en plus le fait de ceux qui incidemment le traversent.

Me voici égaré ce soir dans le salon d'un de nos plus célèbres mastodontes académiques; ce salon, c'est la pouponnière de l'Ibsénisme; on y muse sans joie, on y guilloche l'actualité de précieuses arabesques, on y capitonne d'hypothétiques candidatures tous les fauteuils vacants de l'Institut.

La maîtresse de céans y devient une présidente à sonnette distribuant ou retirant la parole à ses invités. En cette glacière fréquentent tous les vernissés de l'art psycholâtrique; de jeunes aspirants aux lettres ou à la politique ne redoutent point d'y faire leur apprentissage sur de vieilles frégates-écoles définitivement remisées en des hâvres de graisse.

Les voix semblent y sortir des limbes; ce sont des toussottements, des chats remontés dans la gorge, de discrets éternuements, des somnolences de vieux Messieurs enfouis dans la neige de leurs pellicules; il y bruine de l'ennui: c'est le *Monde où l'on s'enrhume.*

Ce soir, après de vagues palabres concernant Brunetière, sa négrophilie soudaine et son actuel voyage à Rome, une grave question est mise aux voix: — « Quelle importance une femme, en un cas de véritable amour partagé, doit-elle accorder au don physique de sa personne? »

Cela réchauffe un peu l'atmosphère: de vieux phoques échoués sur des banquises de satin Liberty s'agitent; les corizas s'apaisent;... on règlemente l'opinion de ces dames, et chacune parle à son heure. Il sort du râtelier de quelques Cathos frémissantes

Digitized by Google

d'abandon des phrases ardentes qui feraient s'effondrer le dieu des jardins. Quelques-unes émettent des notes fougueuses qui sont comme l'*ut* charnel de leurs boulimiques concupiscences.

Quand vint pour l'hôtesse son tour de vaticiner, la grosse dondon eut sur son siège un roulis satisfait de sa débordante et gélatineuse assise ; elle sourit, éventa sa face de lune épaisse et congestionnée. Elle réfléchit, prit un temps, soupira, puis d'une comique voix de fillette, d'une de ces mystérieuses voix d'aurore qui devaient issir de la colossale statue de Memnon, elle proféra :

— Oh ! moi, mon sentiment intime et bien sincère, c'est que, lorsqu'on a tout livré de son essence psychique, cœur, âme, concept, le meilleur de soi, à l'être aimé, il ne convient pas de différer bien longtemps *la concession d'un si petit terrain.*

Mince ! *A perpète*, alors? me glissa dans l'oreille l'ami qui m'avait conduit dans ce *pays des Veaux de l'Astrée* !

16 novembre. — **Oscar Wilde**. — Au restaurant du boulevard, — où je dîne, de compagnie avec un jeune peintre anglais, — entre, rasé, souriant, replet, la lèvre blagueuse, l'œil allumé d'une fébrile joie de vivre, le visage bouffi en fesses d'ange, les joues comme flagellées par le plein air, le héros de récents scandales qui nous passionnèrent.

Je me penche vers mon partner et lui susurre, avec l'étonnement de cette vision, un nom : « Wilde ». Il tressaille, pâlit, se retourne, et les lèvres plissées en une moue écœurée il s'exclame : *What shame!* — C'est bien Wilde qui est là, se dépouil-

Digitized by Google

lant avec lenteur de son long manteau, jetant un regard circulaire dans la salle, puis posément, devant une glace, assurant l'épingle de sa cravate et donnant aux revers de son habit la correction des plis. Il s'assied, demande la carte, fait saillir la blancheur de sa manchette et se plonge dans l'analyse des mets,

Certes, il porte allègrement le poids de la grande pitié qu'il nous inspira lors de sa détention. C'est bien toujours le *fat gentleman*, jadis fleuri, fêté, accueilli partout, épanoui et prêt au paradoxe. Tel nous l'avons entrevu si souvent à Londres, au fond de quelque cab, dans la traversée de Saint-Jame's Park, à l'heure où plastronnent, sur le devant des Hansoms, les chemises laminées et où, dans l'emportement des véhicules, dans le tintement des grelots d'argent et la vision des femmes diamantées, la sensation d'une vie toute de luxe et d'apparat nous est donnée si intense.

Après avoir pédalé une partie de l'été aux alentours de Dieppe, Wilde traverse Paris, sous un nom emprunté à l'œuvre de Mathurin qui fut un de ses grands-parents. Il se rend à Florence, me dit-on ; mais, tandis qu'il paraît si calme, mon compagnon s'impatiente, piétine, répète indigné : « Quelle honte ! quel aplomb ! » et, son café bu, insiste pour sortir.

Comme, aussitôt dehors, j'essayais de le ramener à une plus humaine et moins rigoureuse attitude vis-à-vis d'un homme qui expia des fautes essentiellement privées et ne portant nuisance à personne : « Vous avez peut-être raison, me dit-il ; mais en Angleterre nous avons créé à notre usage social

Digitized by Google

ce commandement de sauvegarde : « *Fais tout* » *ce que tu voudras, mais ne te laisse pas pren-* » *dre.* » Oscar Wilde, ajoute-t-il, s'est fait pincer, c'est là son crime capital ; c'est un *outlaw* et il me répugne de le croiser comme un déserteur ». Puis, avec la satisfaction de posséder si bien les finesses de notre langue, mon Anglais conclut : « D'ailleurs, cet homme-là, mon cher, s'est vraiment mis *trop de gens à dos.* » *A dos!* est exquis !

18 novembre. — **James Whistler.** — On sonne, — c'est Whistler qui entre. Le peintre américain, en rupture momentanée de Londres, vient à Paris pour un très étrange procès en appel qui aurait mérité les échos de la presse. — Depuis son démêlé judiciaire avec Ruskin, à l'issue duquel il fut condamné à un liard d'amende, Whistler a quelque peu plaidé. Il me confirme l'avis publié il y a quelques jours par nos journaux : une société s'est formée pour la vente de tous ses tableaux. Ecœuré par l'agiotage dont ses œuvres furent l'objet, las de voir les amateurs anglais acquérir des rentes et des domaines à ses dépens, il entend se consacrer désormais à son art, sans avoir à l'avenir le souci des questions d'argent.

Le maître portraitiste de Carlyle, de miss Alexander... et du comte *de S'monte le cou*, par qui ce dernier vivra plus sûrement que par ses vers dépolis, est un singulier petit homme, alerte, inquiet, sautillant, fantastique, vraiment hoffmannesque, plaisamment hirsute, avec un pinceau de cheveux blancs émergeant sur le côté droit, parmi ses frisons

Digitized by Google

d'ébène. Il reste jeune et nerveux malgré la soixantaine bien dépassée qui lui met des fanons sous le menton. Moustachu comme un seigneur de la cour de Charles Ier, l'œil vif, scrutateur, presque mauvais, monoclé à gauche dans l'extension de l'arcade sourcilière déformée par le verre, les mains agitées, menues, délicates, des mains de peintre ou d'accoucheur, Whistler parle d'un ton saccadé, d'une voix voilée qui s'atténue encore à la fin de ses phrases qu'il n'achève pas.

Par son attitude, son geste d'ébaucheur, il m'évoque étrangement le pauvre Williers de l'Isle-Adam, un Whistler blond déteint, qui lui ressembla comme un frère.

C'est bien de Villiers, cette impuissance, cette fatigue ou ce dédain de tout exprimer par des mots expressifs à son gré, cette impatience de fixer l'image qui fait le geste plus véhément, plus crispé, plus évocateur, ce coup de pouce en avant qui sculpte le vide et y modèle des formes vagues, falotes, singulières, que l'auditeur entrevoit et complète à force de suggestion.

Whistler est très exclusif, très démolisseur, très mystérieux ; il vomit l'Angleterre qui l'adore et le recherche.

Avec cette haine congénitale des Américains pour leurs aînés de la « Grande Isle », il demeure obstinément aveugle sur l'art, les mœurs, la politique, les qualités sociales de l'Anglais et c'est une joie de l'entendre, avec une drôlerie de gamin, pasticher les dialogues des clubmen, le *slang* des peintres ou le bas voyoucratisme alcoolique des modèles qu'il emploie.

Digitized by Google

Par principe, il vit à Londres à l'hôtel ; à Paris, chez lui, en un pavillon rue du Bac. Il chérit les bords de la Seine et ne fait qu'y passer. Il est comme certains pantins de nos camelots, il n'a point d'assise ; dès qu'il se pose quelque part, un ressort se déclanche, il fait la culbute et se retrouve ailleurs.

19 novembre. — **Rue Cladel.** — Déjà se dressent les plaques indicatrices : *rue Léon-Cladel* ; une toute petite rue, près de la Bourse ; une rue qu'on traverse comme un cerceau. Il est curieux de songer que c'est à l'écrivain qui nous légua les phrases les plus longues, les plus tortueuses, les plus inextricables, — des labyrinthes où il faut le fil de la foi, — que ce bout de rue a été attribué.

Ne pouvait-on donner à l'inventeur du *Jumar* quelque voie plus symbolique, celles de la Truanderie, ou de la Tâcherie, ou de la Bûcherie, sinon la rue du Calvaire ou du Moulin-de-Beurre ?

Qu'importe après tout ! Ces noms de littérateurs d'art n'évoquent aucune œuvre dans les mémoires populaires et les cochers confondront souvent la rue Cladel avec la rue Clauzel. Un brave maréchal, qui présida à nos destinées, ne s'écriait-il pas un jour qu'il traversait la rue Condorcet : — « *Pourquoi* CONDORCET ? *N'avons nous pas déjà le quai d'Orsay ?*

21 novembre. — **H. de Lapommeraye.** — Quel infini pouvoir dans la Médiocrité et de quelle sécurité cette fée bâtarde et melliflue enveloppe ceux qui se donnent à elle ! — Les vivants et les morts bénéficient de sa virtualité.

Voici qu'on inaugure le monument de Lapomme-

Digitized by Google

raye, le médiocrate souriant du journalisme et de la biendisance conférencière.

Nous pensions que ce parangon de « l'excellent confrère », cet apôtre du bénissage qui souhaita d'être Bouddha pour pouvoir distribuer un plus grand nombre de poignées de mains, ayant mis son mince talent en viager, ne pouvait guère prétendre au bronze, apothéose des lendemains.

Mais l'Association philotechnique veillait : l'articlier, le causeur, le rédacteur du compte rendu au Sénat, celui qui écrivit l'*Art d'être heureux* et qui professa au Conservatoire le respect des chemins battus, ne pouvait dormir son dernier sommeil sans qu'un buste dominât son oubli. C'est pourquoi on vient d'agiter le petit monceau de poussière de ce *Chef des Gloseurs suaves*, pourquoi un médecin-légiste prononça son éloge ému. — En France, n'avons nous pas le culte de la légèreté et le pédantisme de l'impondérable ?

24 novembre. — **Agenor Bardoux.** — Le voilà parti, le pauvre Agénor ! — Agénor... il reste enclos tout entier, le cher homme, dans le troubadourisme de ce prénom ! — Ce fut, somme toute, un échappé de la Restauration qui s'égara dans notre politique et dans nos lettres, glabre tel un bedeau ou un cabot, le menton bleu, les cheveux plats mélaïcomés ; onctueux, papelard, caressant, peloteur et disert, Bardoux ne trouva pas suffisamment, en cette époque vélodramatique, l'emploi de son pathétisme lubréfiant, de ses tièdes fluidités de langage, de ses chrismations oratoires.

Digitized by Google

Ce rhéteur abondant et plein d'atticisme semblait fait pour se mouvoir dans la politique lettrée des Villèle, des Molé, des Polignac et des Salvandy ; Mignet et Thiers furent les derniers astres dont il fut irradié. Il eût brillé dans les salons de la comtesse de Sainte-Aulaire, chez Mesdames de Chastenay, de Flahaut ou chez la comtesse Pauline de Beaumont, son dernier amour « à la Cousin ». — On eût raffolé de ses grâces assourdies chez Mme Ancelot ou chez la délicieuse Mme de Saint-Surin, directrice du *Miroir des Salons*.

La destinée est hostile à certains hommes qui arrivent à la vie trop tôt ou trop tard.

Agénor ne lutta point ; il distilla le sucre, ce fut l'abeille parlementaire : une abeille sans aiguillon. Lorsque l'on s'était empoissé au sirop de ses phrases et de ses éloges, on se sentait en nostalgie d'absinthe et de rosserie. — Dufaure l'avait sigillé d'un mot : « Bardoux !... *il préfère tout le monde* ».

27 novembre. — **Nécessaire agitation.** — A bord de la dahabieh sur laquelle, à petites journées, l'un de ces derniers hivers, nous remontions le Nil couleur d'argile, se trouvait Hachim, notre drogman, l'un des plus abondants conteurs du vieux Caire.

Chaque jour à la vesprée, vers l'heure où, le dîner consommé, s'allumaient les cigares, sous la tente, dans le cercle de nos fauteuils de bambou, Hachim venait à pas feutrés, et, après une lente salutation toute de gestes onctueux, de génuflexions par lesquelles s'assouplissait sa grasse personne de Matassin du temps de Gozzi, il nous narrait, avec un

Digitized by Google

art simple et prenant, quelque apologue biblique ou koranique puisé dans les délicieux *folklores* de la vallée du Nil.

Un soir, à la hauteur d'Edfou, Hachim, qui s'énonçait en anglais, frontispiça son programme de ces mots : « Gentlemen, to night : *The wicked Pharaon*, » et, dans un langage incomparablement naïf, il nous conta une brève allégorie dont le souvenir me demeure précis :

« Du temps du méchant Pharaon, Messieurs, commença-t-il, à l'époque du prophète Moïse, le peuple égyptien vivait en une continuelle agitation ; les porteurs de nouvelles se répandaient dans les villes, on y attisait des guerres de sectes, des haines de races. Les vieillards annonçaient des cataclysmes.

Moïse s'émut de cette perturbation et, allant braver le Pharaon, lui dit :

— O puissant Pharaon ! pour quelle cause agites-tu ainsi ton peuple ?

Pharaon, sachant le peu de valeur des mots, ne répondit point, fit un geste réclamant l'attention et la patience, puis, se tournant vers ses esclaves, ordonna qu'on lui apportât deux fois quarante rats enfermés en deux sacs de cuir.

Lorsque les deux sacs grouillant d'immondes mangoustes furent sous ses yeux, il fit déposer l'un à terre et commanda que l'autre, saisi aux coins, fût vigoureusement secoué par quatre hommes.

On attendit. Le sac placé à terre bruissait, grinçait, se gonflait comme un ventre de femme en gésine ; bientôt il fut percé de quarante trous par lesquels s'évadèrent les quarante polyphages.

Digitized by Google

Le sac fiévreusement agité demeurait, par contre, silencieux, intact dans toutes ses parties. Pharaon le montra d'un geste décisif à Moïse, interviewer discret, qui comprit et n'insista point. »

Cette légende de la vieille Egypte me revenait en ces heures de dénonciations et de scandales. Les commerçants implorent, les rentiers s'indignent: « C'est un crime d'agiter ainsi le pays! »

Mais, braves gens! cette agitation vous est nécessaire, elle vous berce, vous amuse en réalité, vous fournit des aliments de discours et de discussions, vous met un bouquet de passion dans le pot-au-feu de votre vie; votre journal devient dès lors un roman-feuilleton vécu, et pendant ce temps-là *tout va bien* ! Nous aurons une glorieuse « trêve des confiseurs »: nos parlementaires, vigoureusement secoués comme les rats du sac, demeureront bien sages et n'entameront pas le ministère de nos prudents Pharaonets. — *Agitez toujours; ne reposez jamais*, — formule nécessaire au gouvernement de la femme et du peuple. — N'est-ce pas que le conte du vieux Drogman Hachim est charmant?

28 novembre. — **Ambigu**. — Entre M. de Curel et Montépin, entre la *Part du lion* et la *Joueuse d'orgue*, entre le pain blanc et le pain bis du populo, je n'hésite pas... je vais à l'Ambigu. Il ne faut voir au théâtre que ce qu'on dédaigne de lire sous la forme du livre ou du feuilleton.

L'art dramatique est un bas art fait de grossissements, de trucs misérables, d'émotions boursouflées, dont sourit l'individu, mais qui empoignent la

Digitized by Google

communauté des spectateurs. — L'homme de théâtre ne peut être un délicat, un subtil pêcheur d'âmes; il lui faut jeter l'épervier du pathétisme sur les foules. Un critique qui redouta l'histrionisme de ce temps et méprisa ce faux art de camelote qui prend ceux qu'il séduit par les yeux, les oreilles et le bas-ventre, nomma le théâtre: *la pile de Volta des imbéciles*. Dans le drame populaire, du moins, la véhémence de l'action emporte, soulève, dissimule le ridicule de l'écriture dont on n'a pas à apprécier l'inutile correction.

Le style au théâtre est le plus souvent aussi inutile que l'eau de source pour actionner les ascenseurs; c'est pourquoi je me complais à cette *Joueuse d'orgue*, touchante enluminure dramatique à la façon des anciens poncifs d'Epinal. Puis, comment ne pas s'intéresser, avec les pizzicati de la blague, à ces délicieux mensonges de l'innocence persécutée par d'imperturbables traîtres et sauvegardée par quelque bon chien de Terre-Neuve, génie du dévouement qui apparaît malgré portes et murailles à l'heure fatidique? Comment ne pas s'apitoyer sur des scélératesses tardivement punies au milieu d'une communion d'émotions qui transforment la salle en tepidarium? Jamais Molière ne pigea son public à ce point.

Puis, dans cette *Joueuse d'orgue* il y a une situation dont un Sophocle moderne aurait dégagé toute la beauté: une grand'mère aveugle dont la petite-fille, son guide, cesse d'agir conformément à sa vision normale pour obéir à la suggestion magnétique, à la seconde vue.

Montépin, D'ennery, Jules Mary et Cie auraient

Digitized by Google

droit, — avouons-le, — en bons commerçants qu'ils sont, — de signer sur les affiches: *Fournisseurs d'Ibsen et de MM. les auteurs scandinaves.*

DÉCEMBRE 1897

1er décembre. — **Charles Buet.** — Malgré un bagage considérable de romans et d'histoires à dormir debout qui rappellent l'œuvre de Capefigue, Charles Buet vient de partir sans bruit, discrètement, dans la fièvre des passions du procès Esterhazy. — Cependant la physionomie de ce petit-fils de Vadius eût mérité quelques jeux de plume ; sa vie même, étrange et mystérieuse, depuis le séminaire de Saint-Jean-de-Maurienne, son apprentissage de potard dans une pharmacie de Lyon, jusqu'à son séjour à l'île Bourbon pour le compte de Louis Veuillot, son existence cahotée à Paris, son essai d'établissement comme libraire à Thonon, tout cela valait d'être analysé.

Il y eut un moment, vers 1885, où Buet ouvrit « ses salons » de l'avenue de Breteuil, le mercredi ; et ce furent des soirées inoubliables pour ceux qui y assistèrent ; Sarah, la grrrande tragédienne, y était annoncée sans cesse et n'y vint peut-être qu'une fois, mais Rousseil y faisait flamber sa chevelure rousse, Dudlay récitait des proses qui semblaient belges, Péladan y était assidu aux côtés de Léon Bloy, de Hello, de Jean Lorrain; Huysmans y apparut assez pour se souvenir de ce milieu où les fidèles de

Digitized by Google

Naundorff se réunissaient, spéculant sur la monarchie prochaine, et, dans le roman *Là-Bas*, M. Chantelouve offre plus d'un trait de ressemblance avec Charles Buet. Il y eut surtout, avenue de Breteuil, un capitaine de pompiers retraité, qui employait ses loisirs à la transformation des vieilles baïonnettes en appareils d'éclairage ; le logis de Buet semblait une annexe d'arsenal ; lustres, appliques, candélabres, bougeoirs, appareils à gaz, tout était offert par le guerrier transmutateur de baïonnettes. Cette aciérie en trophées était insupportable à voir dans ce logis aux mœurs assoupies et jésuitiques.

Charles Buet, avec son physique de bedeau italien, ses lunettes bleues, sa barbe de trois jours, ses allures de défroqué ou de Jacques Ferrand, devait forcer la sympathie ; il dégageait, malgré toutes ses grâces, une certaine sensation de viscosité. Un jour, à quelqu'un qui lui demandait des nouvelles de Buet, Barbey d'Aurevilly répondit avec sa superbe ordinaire :

— Il sort d'ici, Monsieur ; n'avez-vous donc pas vu, en montant, sa trace de colimaçon dans l'escalier ?

3 décembre. — **Le Décorateur. George de Feure.** — Dans l'atelier de Georges de Feure qu'un article du *Studio* de Londres vient de mettre en lumière. Des affiches géantes, des estampes lithographiques pour les *Fleurs du mal*, d'immenses toiles ébauchées, et, en pleine lumière, le jeune peintre svelte, élégant, charmeur, avec son profil de Bonaparte qu'encadre une chevelure de soie floche et dont le regard à la fois craintif et inquisi-

Digitized by Google

teur guette l'émotion du visiteur devant son œuvre.

Essentiellement féminin, cet œuvre, tout entier consacré à la suprême beauté qui est le mal suprême. De Feure s'efforce de peindre, en toutes ses métamorphoses, l'éternelle féline, la femme aux mille séductions, la goule d'amour égoïste, fleur perverse de toutes les ivresses, tige de tous les vices, source de tous les maux, augmentatrice de tous péchés.

Il travaille à un triptyque considérable qu'il se propose d'intituler: les *Caresses de Satan*; ce sera en trois sujets, où son art rythmera des complaintes harmonieuses, le calvaire du mâle sous l'inconsciente influence maléfique de la femme. Déjà se dessine et apparaît la figure principale, triomphatrice et satanique, délicieusement enfant; le jeune corps est indiqué d'une ligne douce qui se contourne en une lente caresse. Le visage ne se lit encore que difficilement, mais on y voit éclater le sang de deux lèvres ardentes et s'enfoncer, sous un front volontaire et délicatement modelé deux orbites sans prunelles, ouvertes sur le monde et qui demeureront aveugles aux victimes de ce petit corps fatal.

Tout l'art de George de Feure s'applique à exprimer la misère ancestrale de l'homme et de la femme, ainsi que la fatalité qui nous conduit vers des buts inconnus; il excelle, selon le mot de Paul Adam, à faire transparaître sous une attitude calme, passive, satisfaite, l'immanence de la Douleur qui accompagne, précède ou suit toute créature ici-bas.

Les légendes de ses lithographies, que j'observe en ses cartons, ne sont-elles pas révélatrices de son art: *Trois Mendiantes dans la forêt, Entrée du Vice*

Digitized by Google

dans la ville, la *Voix du mal,* l'*Amour sanglant* et l'*Amour aveugle.* Il achève enfin une incomparable illustration de contes choisis de Marcel Schwob qui paraîtront bientôt, décorés de ce titre : la *Porte des Rêves.*

5 décembre. — **Petites Expositions.** — Les invitations pleuvent ; les galeries s'agitent, les peintres se répètent tout comme les chansonniers de Montmartre. Je viens de parcourir les salles du cercle Volney où M. Le Villain expose des débauches d'aquarelles qui ne donnent point la moindre commotion d'étonnement, le moindre transport d'inédisme ; chez Georges Petit, c'est la Société internationale de peinture et de sculpture qui exhibe des vieux fonds d'atelier qui frisent de près le bazar ; en dehors de Thaulow, de Cottet et d'un certain Pierre Prins, cette halle à huiler est plutôt mélancolique. Rue Laffitte, chaque boutique est une exposition où fleurit l'art d'hier, déjà bien crépusculaire et proche des ténèbres. Je m'arrête chez Durand-Ruel pour les tableaux d'Auguste Baud-Bovy : *Jungfrau dans le brouillard,* le *Lac dans le brouillard,* la *Cime, Recueillement.*

Peinture probe, lumineuse, placide, nuptiale, auguste et solennelle, tableaux de luthérien, dignes, impeccables, silencieux et sans mystère... Un passant dit : « Tiens ! j'aurais cru que c'était signé Scheurer-Kestner ! »

12 décembre. — **Enlaidissement de Paris.** — Au cours de ce siècle, Paris fut diversement outragé

Digitized by Google

dans les multiples expressions de sa beauté. On prit plaisir à y construire successivement d'innomables cages humaines, monuments d'une inédite laideur et d'un agencement de boîtes à conserves ; à côté de ces plates maisons de rapport dont l'architecture nous est un opprobre, on sema un peu partout de vilains petits édicules qu'arrosent nos défaillances et d'innombrables statues sans caractère posées sur de quelconques piédestaux que les chiens mêmes ne respectent pas.

Peu à peu nos jardins, nos carrefours, nos squares ont pris les apparences de succursales de bronzeries et ce bazar de la rue, aggravé encore par d'infâmes couronnes (anonymes hommages vraiment trop cimetiéresques), est devenu un musée des horreurs et des rebuts qu'on ne semble pas de sitôt devoir épurer, car les inventeurs de grands hommes destinés à être moulés *en bon creux* pullulent, et, si l'on n'y prend garde, les voies parisiennes seront d'ici un siècle plutôt peuplées par les morts que par les vivants.

Il nous restait la Seine, l'agréable théorie des ponts, l'impolluée perspective du vieux Châtelet et de Notre-Dame, au delà du frissonnement de verdure de l'île aux Vaches. — C'était trop beau ; on va nous gâcher cela.

S'il faut en croire un illustre confrère de Pécuchet, grand enlaidisseur de Paris, il est question de construire à la pointe du Vert-Galant, proche l'écluse de la Monnaie, un vaisseau symbolique en moellons, monstrueuse galère de pierre que surmonterait une colossale statue de Paris faisant sur le globe terres-

Digitized by Google

tre une pointe savante de danseuse d'apothéose.

Les plans sont faits et publiés ; ils dépassent en triomphante horreur tout ce que l'art naïf des confiseurs pourrait produire comme pièce montée, et ce chef-d'œuvre de corporation, cet ignoble surtout de table que repousserait la plus Argentine des Républiques, menace de déshonorer notre douce capitale de la moderne civilisation charnelle. Si nos conseillers municipaux ne résistent point à la pression des promoteurs de ce char de bœuf gras, c'en est fait du plus beau coin du Paris des artistes et des rêveurs, et la Seine impudique sortira de son lit, indignée de mirer en ses flots, aux verdeurs blennorrhagiques, ces architectures de nougat et cette proue de galiote prétentieuse et théâtrale qui ferait sombrer à jamais dans le ridicule de la devise de la cité : *Fluctuat nec mergitur.* — Ne nous laissons pas monter ce prodigieux bateau !

14 décembre. — **L'Etoile Polaire.** — A la revue de *Ko-Ko-Ri-Ko,* coqs et cocodettes font rage. Toutes les volailles grasses de la Scala sont en représentation et s'émulent à gratter et à picorer un fumier d'actualités encore mal consumé et qui semble pauvrement pourvu de menues perles d'esprit.

Ce sont des défilés de plantureuses beautés pour service de réveillon, sur la carnation desquelles les cabochons de jais des corsages jouent la truffe qu'on voudrait sous-cutanée. — Parmi cette basse-cour de poulardes dont Flers orne ses tableaux, une soudaine et reposante apparition, Polaire, Son Altesse La Maigreur, étrange pantin inconsistant, désarti-

Digitized by Google

culé, prêt à tomber en avant, véritable squelette des grâces, délicatement ganté de peau et qui réalise le type de la Parisienne lithographiée par Chéret.

Polaire, c'est la vivante estampe de la femme moderne irréelle, de celle-là même qui se détache sur les murailles dans la pyrotechnie des couleurs et qui demeure sans assise, crispée dans le vide, presque immatérielle avec sa taille guêpée, ses pieds cendrillonnesques, son cou de moineau soutenant une tête de Bacchante qui plafonne... une vision de marionnettes telles qu'en crayonna Félicien Rops en sa série de « croquis pour réjouir les honnêtes gens ».

Ce joli jouet automatique dont les souples maigreurs montrent les rouages finement articulés est bien l'article de Paris ; un de ceux que se plaisent à exhiber les camelots des revues et dont raffolent les amoureux des lignes grêles et des symptoses artistiques. A côté des charnalités encombrantes, des cuisses emboudinées dans des maillots de soie et des ventres douloureusement comprimés par d'inexorables corsets, cette apparition de la maigreur nous semble un triomphe, elle nous attire et nous attise ; entre tous ces Rubens bouffis et ce menu Cranach, aucun mâle ne saurait hésiter ?

17 décembre. — **La Petite Vache.** — Un médiocre tableau, dans le style des enseignes de sage-femme, décore l'entrée de la petite crèmerie blanche de la rue Mazarine, « une vache dans un pâturage ». Rien autre ne signale cette modeste boutique, cependant connue de quelques artistes et des

Digitized by Google

explorateurs du monde entier ; — à la Société de géographie on ne parle pas de la *Petite Vache* sans attendrissement. — Ce n'est pas un cabaret ni un restaurant, c'est une académie de bien-disance où se réunissent chaque soir pour dîner en commun, en une petite salle dite le *Sénat* et qui ne peut contenir plus de onze convives, quelques artistes, archéologues, marins, gouverneurs de colonies, explorateurs et géographes. La *Petite Vache* a son histoire, ses héros, ses archives, son journal, ses illustrateurs. Un livre nous suffirait à peine pour mettre en valeur les hommes et les choses de cette arrière-boutique de crèmerie. Les albums abondamment illustrés de la *Petite Vache* sont déjà au nombre de six, — les archives d'autre part sont considérables.

En ce coin inconnu du public fréquentèrent assidûment les explorateurs Crampel et Dutreil de Rhins, tués en cours de mission, Brazza avant qu'il ne se mariât, Mison, Blanc, le docteur Ballay ; on y rencontre encore le docteur Hamy, Cordier, le peintre Van Muyden, le statuaire Topffer, fils de l'illustre humoriste genevois, le prince Roland Bonaparte, le baron de Guerne, Maunoir, secrétaire de la Société de géographie, le sculpteur Drouet et divers médecins, hommes de lettres et de science. C'est une thébaïde de penseurs et de sages dans ce Paris superficiel où l'art de la causerie n'est le plus souvent aujourd'hui qu'une broderie en zigzag sur un canevas de commune ignorance. A la *Petite Vache*, la conversation, sans être grave, y est pondérée, succulente, subtile et d'un sérieux tempéré par la grâce folâtre des vocables employés ; elle y embrasse et y éclaire

Digitized by Google

toutes les questions et l'on ne quitte jamais ce petit entrepont d'arrière-laiterie sans avoir augmenté l'actif de son bagage intellectuel et sans sentir cet enveloppement moral que communique aux dilettantes de la parole une savoureuse causerie.

Le prince de Ligne déclarait que la conversation était le plus grand charme de la vie. Notre vieux d'Aurevilly, qui aimait à citer ce prince des Princesses avec qui il communiait de pensée et qui était lui-même le plus souple, le plus nerveux, le plus extraordinaire des causeurs, à ce point qu'il eût tout sacrifié au plaisir de lancer la balle du dialogue afin de la rattraper avec adresse et de la relancer avec esprit, nous disait en l'un de ses derniers jours de vitalité fougueuse :

« Le Régent de France, Monsieur, pour lequel je me sens la plus lâche faiblesse de cœur, malgré ses vices que je compte sur mes doigts, — et j'ai peut-être pour lui un onzième doigt comme Anne de Boleyn, — le Régent qui se connaissait en plaisirs pour se les être tous donnés, pensait que la seule chose qui vaille la peine de vivre, — la sensation qui reste fraîche comme l'aurore, quand tout est flétri de toutes les aurores auxquelles nous avons goûté, c'est la conversation d'hommes d'esprit qui sachent causer. »

Hélas ! combien de salons à traverser avant de rencontrer cette joie que ne donnent et ne reçoivent qu'un petit nombre d'élus parmi ceux qui ont la sagesse de ne jamais dépasser les éléments d'un groupe ! — Lorsqu'on est plus de dix, les causeurs disparaissent, c'est alors que les terribles et tyranniques orateurs se montrent !

Digitized by Google

18 décembre. — **Mirbeau et le Théâtre.** — Vous aussi, mon cher Mirbeau, vous êtes un Mauvais Berger, un coupable conducteur de votre intellectualité. Vous aviez acquis par votre indépendance de jugement, par votre sincérité de dire, par votre emportement vers les nobles causes de l'art et de la politique, une situation qui semblait d'autant plus haute que vous restiez jupitérien sur votre Olympe de sereine critique. Tout à coup, à la stupeur de vos fidèles, on apprend que vous devenez « de théâtre », que la conquête des planches vous attire, que vous rêvez de faire entendre votre verbe d'apôtre sous des frises de toile et de faire incarner vos héros imaginaires par de vaniteux cabotins.

Aussitôt vous dégringolez à la rue, on vous y coudoie, on vous y bouscule, on vous y maltraite ; vous devenez un Christ aux outrages sans grandeur ; vous recevez des baisers d'armes, des accolades de Judas ; les proses perfides vous enserrent, de basses envies vous mettent en joue, on fouille votre vie, on déshabille vos intimités et vous subissez, quelques heures durant, la honte d'être, comme tant d'autres, un homme du jour.

Vous étiez de ceux, je l'avoue, qui me semblaient planer au-dessus de cet art de mensonge et de carton, et j'imaginais que vous pensiez faire meilleure et plus fière besogne par la presse que par le théâtre qui est contraire à toute sincérité, à tout enseignement, à toute conclusion.

Déjà vous avez pu mesurer votre erreur et j'estime que vous allez sortir de ce vilain petit monde qui ne convient qu'aux émules de « l'illustre écrivain »,

Digitized by Google

pour regagner votre ermitage de contempteur, loin de la Renaissance où vous ne ferez jamais, croyez-le; lever le bon grain.

Méditez, mon cher Mirbeau, cette pensée de J. Joubert dont vous ne contesterez pas la valeur : « Les théâtres doivent divertir noblement, mais ils ne doivent que divertir; vouloir en faire une école de morale, c'est corrompre à la fois la morale et l'art. Une morale poétique peut y avoir son utilité ; mais toute autre morale enseignée sur ces tréteaux en contracte je ne sais quoi de comique ou de tragique qui n'en fait plus qu'un verbiage de comédien ».

Revenez-nous, Mirbeau, soyez de nouveau notre bon berger! conservez-nous votre houlette pleine de vérités!

20 décembre. — **Obsèques d'Alphonse Daudet.** — Celui qu'on a qualifié de ce joli mot : « Un Latin harmonieux », et qui connut les deux termes de l'humaine félicité qui sont de naître obscur et de périr illustre, ce délicieux Alphonse Daudet a eu la mort aimable. Comme Henri Heine, il sortit galamment de ses souffrances, il s'évanouit sans phraser, prêt au triomphe de ses obsèques qui compteront parmi les dernières grandes manifestations littéraires parisiennes.

On ne saurait dire que ce fut là un enterrement recueilli ; il y eut tant et tant de fleurs que la vision d'une fête s'y imposa. Tous les grands et petits confrères affluèrent, et, dans le cortège de la maison à l'église, il y eut, dans le sautillement des causeries, comme la revanche des articles unanimement élo-

Digitized by Google

gieux ; — on joua au furet du potin et l'ombre de Goncourt put se réjouir ; il me semble que je l'entends me dicter cette brève notule destinée aux feuillets de son journal :

« Aujourd'hui, les obsèques de mon cher Daudet, une foule telle que je me rappelle la page si vivante du convoi de la petite Delobelle. Hommes de lettres, comédiens, journalistes s'entassent devant ce seuil qui me fut si familier. Je m'attriste à voir dans la crudité lumineuse de ce jour d'hiver les visages fatigués de nos lettrés parisiens qui, le soir, aux lumières, retrouvent encore un air de jeunesse qui nous fait illusion. Sur ces masques que le froid martèle, on découvre toutes les tares de l'usure de la vie, les pattes d'oie s'y accentuent, les dépressions de l'âge s'y lisent cruellement, les teintures y livrent leur secret, et déjà l'on note sur certaines faces exsangues de prochains décès.

» La cohue est telle à l'église que les derniers venus ne peuvent entrer ; les cafés des environs sont envahis.

» On se croirait à l'estaminet, un jour de répétition générale, et l'on se figure attendre la sonnette d'entr'acte.

» Tout à coup la porte s'ouvre et un ami, mis en observation, annonce : « *Le corps* est en marche. » On se précipite pour rejoindre le cortège.

» Les obsèques des confrères, voyez-vous, me dit un petit vieux fatigué, en se trottant vers le Père-Lachaise, c'est encore, dans le surmenage de notre vie sédentaire, la meilleure hygiène des gens de lettres ».

Digitized by Google

26 décembre. — **Bruxelles.** — Aux approches des trépidations nerveuses de chaque renouveau, alors que Paris exaspère sa neurasthénie normale dans la poussée de fièvre des étrennes, il me plaît annuellement de me soustraire à l'excessive électricité collective et à la folie ambiante qui donne la danse de Saint-Guy à tous les obligataires des corvées mondaines. Je songe alors à me repaître d'une calme vie matérielle à l'étranger et à me donner cette ineffable joie, cette absolue détente de n'être plus qu'un voyageur livré à la fantaisie, un simple numéro d'hôtel, n'ayant d'autre littérature en tête que celle des *Reading-Rooms* et de l'horaire des trains.

Je ne choisis point, en ces heures de bifurcation d'années, l'itinéraire de la *Riviera* envahie par tous les moutons des snobismes de Panurge ; le Nord que l'on déserte m'attire, car le fait de tourner le dos à la foule est un des premiers éléments du bonheur.

Bruxelles, ville d'hiver, est une première halte qui s'impose ; on est assuré d'y rencontrer les plus chauds et les plus authentiques rayons solaires de ces vignobles ; aussi bien, dès la frontière, le poteau de limite pourrait porter ce mot bienfaisant : *Ralentissement.*

C'est bien la ville de transition désirée pour se reposer, s'aérer, se pondérer et s'entraîner plus au nord. De jolies rues aux coquettes boutiques de style anglo-flamand, des maisons d'architecture variée d'une silhouette plaisante, permettent d'exercer en d'indolentes balades les zigzags de la flânerie. Les gens qu'on y rencontre sont ronds, débonnaires,

Digitized by Google

affables ; leurs visages placides et bienveillants expriment le bien-être positif de bons vivants qui se sont appliqués, avec succès, à perfectionner l'art du manger et du boire, et c'est prêter un sage intérêt à sa propre personne que de l'asservir quelques jours à cette plantureuse vie de taverne, telle que nos vieux Français la pratiquaient, dans un milieu très favorable à la libre esthétique contemporaine et nullement hostile aux controverses de la pensée batailleuse. Me voici donc de nouveau — après combien et combien de successifs séjours ! — en cette aimable Bruxelles qui est succursale de Paris, comme un lac pourrait être succursale de la mer.

J'y consacre ma première soirée au théâtre des Galeries où l'on donne une féerie-revue : *Vive Bruxelles!* qui, pour le luxe de la mise en scène, les effets d'éclairage et le mouvement des ballets, est plutôt supérieure à nos similaires spectacles ; le parler Marolien y fleurit et je me complais à ces scènes d'ironisation du langage belge plébéien ainsi qu'aux souvenirs des Congolais de Tervueren et aux éblouissements des défilés cosmopolites. Tout cela d'une gaieté de bonne enfance. — Ce matin, à la *Maison d'art* ; visité l'exposition de Joseph Stevens, l'animalier, frère d'Alfred ; une quarantaine de toiles d'une souple et puissante facture ; ce sont presque exclusivement des chiens, de ces bons chiens des Flandres qui triment si vaillamment entre les brancards des charrettes en donnant, joyeux, de la voix à pleine rue ; chiens de saltimbanque également, de douaniers, de bergers, chiens miséreux, tout une kyrielle de chiens d'une démocynologie pathétique et élo-

Digitized by Google

quente, d'une expression d'art très forte que ne nous donnent point les élégantes peintures de Landsyer à la *Nationale Gallery*. Ces superbes tableaux de feu Joseph Stevens viennent encore compléter et consolider mon admiration pour cette éclatante phalange de peintres belges de la génération d'hier, si mal connus en France, et cependant si originaux, qui eurent nom : Artan, Dubois, Baron, Verwée, Braekeleer, Agneesens, sans parler de ce génial H. Leys, d'Anvers, auquel on doit assurément les plus nobles, les plus intellectuelles et les plus parfaites peintures historiques du siècle et qui domine ce Thiers de la palette, Meissonier le petit, d'une si lumineuse et vertigineuse hauteur.

28 décembre. — **Dunes d'hiver.** — Ayant fait toc toc à la porte du vieux compagnon de vagabondage Jean d'Ardennes, le plus irréductible des *globe-trotters* de la Belgique, nous voici tous deux campés en pleines dunes, à Knock, au delà de Bruges, dans un océan de poussières d'or aux vigoureux vallonnements.

Rien de plus saisissant que la sauvegerie de cette immensité de vagues de sable éclatantes de blancheur et dont le vent a moiré les croupes d'étranges frissons solides. C'est un désert tumultueux qu'un fauve pelage de plantes morbides tapisse de place en place, telles des peaux de lion miteuses étendues à l'infini. Sous le ciel délicatement gris, les dunes se modèlent en lumière, délicieuses et inquiétantes de coloration, comme éclairées, sous leur matité, par un pouvoir translucide.

Digitized by Google

C'est mieux que le Sud oranais, plus angoissant que la plaine mystérieuse au delà du Caire; on retrouve ici une désolation, une grandeur biblique.

Amaigries sur le littoral d'Ostende et de Blankenberghe et réduites parfois à un simple cordon, les dunes, à partir de Heyst, présentent une prodigieuse étendue de mamelons pâles, avec des ramifications qui se prolongent vers l'ancien lit du Zwyn et l'estuaire de l'Escaut, aux confins de la Flandre zélandaise.

Au delà du village de Knock, quelques hameaux peuplés par des pilleurs d'épaves dissimulent leurs misères et leurs lèpres dans le creux des vallons de sable; ils sont désignés Kalf, Zevecote, le Zoute, et blottis dans leurs ravins on les devine à la fumée de leurs toits. L'immensité de la dune s'étend à perte de vue et c'est à peine si le regard s'arrête à l'imprécise silhouette d'ailes de moulin qui tournent dans les brumes lointaines et aussi à quelques arêtes mouvantes qui sont des bordures d'arbres le long des routes et des canaux du Cazland.

Ces dunes grandioses qui nous donnaient l'illusion du désert à huit heures de Paris sont, hélas! tombées en la possession des spéculateurs qui s'efforcent d'en tirer parti non seulement par la culture et le boisement, mais aussi par l'attrait de la vie balnéaire. Dans ces solitudes austères vont bientôt s'élever, à côté de grands hôtels et de formidables kursaals, des chalets du style le plus odieux, des usines, des maisons de rapport. Déjà Knock érige des étages et perd son délicieux caractère de village de Lilliput et l'océan fauve commence à subir l'af-

Digitized by Google

front de « l'œuvre civilisatrice » et de la brute humaine ; avant dix années, il n'y aura plus d'ermitage possible dans cette thébaïde des rivages extrêmes de la Flandre où ne pullulaient jusques alors que de joyeux, espiègles et innocents lapins.

30 décembre. — **Walcheren.** — Nous quittons les grèves du Zwyn qui forment l'ultime pointe du territoire belge et nous pénétrons dans le Bocage du Cazland, en terre hollandaise, d'où nous devons gagner l'Escaut à Breskens, après avoir traversé Sint'Anna Termuiden, la délicieuse petite ville de l'Ecluse (*Sluis*) avec son merveilleux beffroi agrémenté d'un étonnant jacquemart du quinzième siècle, un troubadour en collant mi-partie, en pourpoint vert et en toquet écarlate qui donne au bourg l'alarme de l'heure... *ultima necat!* — Ce sont ensuite les villages aux maisons vertes d'Oostburg, de Schoondyke et enfin Breskens, petit port en face de Flessingue qui brille à l'horizon, rose et blanche, ainsi qu'une ville d'Orient, dans la pâleur azurée d'une matinée ensoleillée. Une demi-heure de traversée, nous touchons à Flessingue, dont les bassins immenses en eau profonde, les vastes quais construits pour porter atteinte au colossal trafic d'Anvers, attendent encore la clientèle navale du monde. Seule la flotte des vapeurs qui relient Flessingue à l'Angleterre par Queensborow montre sa puissance dans le bassin de l'Est.

Après une salutation à notre vieil ami l'amiral Ruyter, lequel, de son piédestal, étend son bras de bronze sur la mer par-dessus la digue qui supporte

Digitized by Google

sa gloire, et un sourire indulgent aux deux médaillons de femmes-poètes néerlandaises Elisabeth Wolff et Agathe Deken qui décorent une infâme fontaine de fonte laquelle semble moulée en pain d'épice, nous voici errant et ballant dans les rues, ruelles et sentes de cette ville grouillante d'enfants batailleurs et ivres de vie et de marins abreuvés de schiedam sortant de cabarets qui recèlent des salles de danse et des arrière-boutiques de vagues prostitutions.

Inoubliables ces matelots jeunes, beaux, vigoureux, coiffés d'un capuchon de cuir et vêtus de vestes et de culottes noires ; de vivantes statues sévères qu'on dirait échappées des bas-reliefs géants exécutés par l'admirable Constantin Meunier pour son *Apothéose du travail*. Ni les Bretons de Douarnenez, ni les *sailors* de Portsmouth n'offrent d'aussi puissantes et d'aussi graves et pittoresques silhouettes ; on pourrait baptiser ces diables noirs rusés, au grave visage de prêtre, aux yeux couleur de jade sablé d'améthyste : les *Démons de la mer*, des démons au service de sirènes, tels qu'il en existe dans de scandinaves légendes.

Au fond du canal de l'Amirauté que traverse un pont de bateaux à la rampe flexible, s'étagent d'énormes échafaudages qui obstruent le ciel de leur architecture arachnéenne ; ce sont des ateliers de constructions navales ; la tôle y geint avec sonorité sous les maillets de fer, la vapeur y ahane ; il sort de cet enfer des cris, des bruits de sifflets, des lueurs d'incendie qui se reflètent un instant comme des flammes de Bengale dans la calme profondeur des eaux,

Digitized by Google

C'est là le coin vivant de Flessingue; partout ailleurs, sur les quais déserts de tant d'innombrables petits canaux qui se croisent et se parallélisent, plane la douce mélancolie des villes bâties sur pilotis à l'estuaire des fleuves ; les délicieuses maisonnettes se succèdent adorablement simplettes, propres, luisantes, blanches et vertes, avec la vision, derrière la mousseline des stores, au delà des galeries de géraniums exténués de fleurir, d'une humanité placide et assoupie, et si des visages se montrent au travers des vitres pour regarder dans les miroirs-judas le passage de l'insolite étranger, ce sont des visages mornes, des figures fantômales d'Odilon Redon qui glissent comme des poissons-têtards derrière les glaces glauques d'un aquarium.

31 décembre. — **Middelburg.** — Je ne connais point, dans tous les fragments d'univers que mon caprice me fit parcourir, un décor de rêve, une vision d'intellectuel qui soit comparable à la découverte de cette ville de Middelburg, en l'île de Walcheren, où je me retrouve ce matin, ainsi qu'en un songe, — pour la huitième fois. — Ce n'est point tant mon amour de la fille décolletée et originairement costumée, non plus que ma passion pour d'immuables architectures qui exaspère au contact de Middelburg ma sensation de vivre dans l'irréel-réel ; c'est plutôt cette fantasmagorie qui m'y transporte en une Hollande lointaine, idéale, telle que me la présentèrent d'originales gravures des dix-septième et dix-huitième siècles ; c'est de retrouver sous des costumes nourris de belles chairs, en des boutiques intactes,

Digitized by Google

derrière des comptoirs inattaqués par le temps et la barbarie des reconstitutions modernes, des expressions, des gestes, des attitudes d'avant l'abîme des révolutions.

Ici, soit dans la rue bordée par les plus charmants spécimens de l'art de fleurir les maisons de décorations exquises, soit dans le recueillement de l'ancienne abbaye fortifiée où viennent se cloîtrer tous les bruits du dehors et où les notes claires du carillon tombent comme des sanglots de prière, je puis m'abstraire de l'heure présente et revivre les jolies historiettes lues naguère en de petits livres emplis d'aventures ingénieuses, imprimés en baux caractères, à Amsterdam, *aux dépens de la Compagnie.*

C'est bien la ville des jolies filles aux fiancés évanouis à l'horizon sur un blanc voilier, qui attendent, sous l'œil béatifique de quelque tante Johanna, le retour du petit cousin Van der Bruck ; la ville aux senteurs de soya, de cannelle et d'épices, où les « Apotekers » triturent, selon d'anciennes formules, des drogues de Java dans leur claire et minuscule boutique tapissée de bocaux en faïence de vieux delft cerclés de cuivre pâle ; la ville où les pierres parlent, où les tympans des portes se contournent en des décorations d'admirables culs-de-lampe qu'on reconnaît pour des œuvres de Bérains Néerlandais ou de Bernards Picards, la ville conservée dans l'écrin de sa torpeur que rien n'éveille ou ne révèle aux profanateurs et qui, en dehors d'un hôtel de ville glorieux de sa beauté et décoré dans son ogive fleurie de vingt-cinq statues de comtes de Flandre, possède plus de maisons enchâssées dans des revêtements

Digitized by Google

d'art incomparable qu'il n'en faudrait pour faire un succès de Cook's tours à plus de vingt autres cités mieux célébrées.

Mais ni Bædeker, ni Joanne, ni Murray n'ont heureusement sollicité l'attention des profanes vers cette relique, perle de l'île de Walcheren, que les itinérants en Hollande ne visitent point. Les jolies servantes au col largement ouvert au-dessous de la nuque, aux bras nus, coiffées comme des saintes de Memling, continuent à y exposer leur puissante nudité aux frimas d'hiver. Les fermiers y demeurent vêtus avec des chapeaux à l'Olivier Le Daim ; les bourgeois, derrière les larges baies des lieux de réunions ou *societeit*, n'abdiquent point encore leur longue pipe de terre au bout d'émail rouge, et le délicieux repos de cette grande bourgade zélandaise, lymphatisée par l'irrigation des larges canaux, n'est troublé jusqu'ici que par le chant des oiseaux qui peuplent des parcs séculaires ou par la musicale sonnerie du clocher de la vieille tour de la Nieuwekerke dont les battants rythmiques martèlent, pour les mesures du temps, le profond silence où se complaisent 17,000 âmes stoïquement élevées à la hauteur de cette mort continue.

JANVIER 1898

1^er janvier. — **Veere.** — A l'aube rouge de ce 1^er janvier, au lever de soleil du nouvel an qui, vers sept heures, apparaît à gauche du canal de Middel-

Digitized by Google

burg avec des verts bilieux fondus en des carmins fumeux ainsi que ferait la vue d'un foyer intense au travers d'un épais vitrail de Tiffany, je me rends à Veere sur un petit vapeur qui fait le service de Zériczée.

La jolie ville de Veere, naguère capitale de Walcheren, agonise depuis des siècles vers la pointe de l'île, près des bancs de sables et des polders de Béveland.

Sa splendeur passée y est marquée par une formidable église gothique dont la tour, d'une monstrueuse carrure, ouverte de baies ogivales d'une prodigieuse élévation, indique que les religieux médiévistes y établirent une des plus colossales cathédrales du quatorzième siècle. L'hôtel de ville Renaissance y élève dans les airs son clocheton élégant en forme de poire renversée, et, de-ci de-là, au loin, des moulins à vent établis sur les contrescarpes où les cavaliers avancés des fortifications mirent leurs bras qui tournent éperdus dans le cristal gelé des eaux canalisées dans les fossés d'enceinte.

C'est ici la cité râlante, l'*in-pace* d'une ville qui eut son histoire toute de guerre, de conquêtes et de défaites ; mais c'est une mort de coquette, une mort fleurie, pomponnée en un cimetière charmeur. Les maisonnettes, sous leurs peintures fraîches, y sont enveloppées de préaux ; ce sont des successions de petits béguinages tentateurs ; un peintre japonais y croirait retrouver une contrefaçon occidentale du Nippon. Tout y est menu, gracile, délicatement ouvré et les petites Zélandaises qui, sous le joug de bois vernissé, portent, en des seaux peints en vert

Digitized by Google

éclatant, le lait aux servantes vêtues de robes en cotonnade pompadour, ont des apparences de mousmés de kakémonos.

Les hommes que je croise ont la toque du moyen âge, le visage rasé et les cheveux tombant droit tels que Carpaccio nous montre ses pages ; au col, ils portent deux lourds boutons en filigrane d'or.

Le petit port sommeille avec ses merveilleux bateaux d'une rare ébénisterie toute striée de cuivre brillant, avec à bâbord et à tribord ces étranges ailerons de bois qui font office de rames dans les croisières au large.

Je songe en cette ville, expirante en sa grâce, à l'*Invitation au voyage* de Baudelaire que nous chantait naguère le Rollinat des beaux jours, ou plutôt des belles nuits, devant son piano de la rue Saint-Jacques, et je m'en reviens à pied à Middelburg, glissant sur la route plantée de tilleuls, non pas sur la glace que le soleil résorbait, mais dans la griserie de songe de cette contrée mystérieuse en sa beauté, béatifié par ce premier janvier où notre matinale promenade d'étranger, dans la sonorité des rues maçonnées de briques, donna l'aubade à cette belle villette assoupie en ses canaux dormants.

8 janvier. — **Delft La Taciturne.** — Souventes fois, au cours de précédentes promenades dans le pays des terres basses, j'ai entrevu Delft matinale, au passage du train qui, rapide, m'emportait vers Amsterdam. Le remords me venait alors de « brûler » cette limpide et quiète bourgade dont Van der Meer se plut à rehausser la pittoresque magie du diorama

Digitized by Google

en des toiles où la couleur se superpose, s'empâte, comme truellée dans l'éblouissement d'une lumière à la Pieter de Hooghe et la profondeur d'un paysage à la façon de Koning.

Au travers des panaches effilochés de la fumée de l'express, mon œil pouvait cueillir, au hasard des échappées, une perspective de maisons rouges, comme vernissées, aux fenêtres et volets verts, se mirant dans l'eau figée des canaux, ou bien de petites places publiques proprettes, aux ombrages tentateurs, et, dominant le tout, de galbeux clochers aux silhouettes élégamment amenuisées, dont les flèches en aiguille tricotaient le coton des nuages.

C'était là une Delft troublante, la cité pour moi inédite que mon instinct de collectionneur peuplait de ces rares faïences que les potiers hollandais exécutèrent, à l'imitation des porcelaines chinoises et japonaises, qui lui firent une mondiale réputation, et mon désir de voir, de connaître, de posséder cette petite ville diversement illustrée par l'art s'avivait à la pensée des pièces polychromes à somptueux décor que j'y pourrais de hasard dénicher.

Pour cette fois, point n'ai voulu rater Delft, l'évocatrice de tant de rêveries. Me voici baguenaudant au milieu de ses rues mornes, froides et presque désertes, traversant les nombreuses enceintes de ses canaux bordés de tilleuls sur de jolis ponts aux rampes de fer ouvragé peints en vert céladon. Malgré une belle humeur voyageuse, je me sens grelotter sous la bruine d'ennui et de calvinisme maussade qui tombe de partout, et, après avoir visité l'ex-palais des princes d'Orange, le *Prizenhof*, où fut

Digitized by Google

massacré Guillaume le Taciturne, je conclus que l'ombre de cette infortunée victime de Philippe II doit inexorablement planer sur la torpeur de cette Delft marécageuse où la mélancolie, cette influenza de l'âme, s'abat de toute la force de ses lymphes sur l'imprudent visiteur étranger.

La *Delft Batavorum* des classiques serait plutôt le fait de M. Edouard Rod, dit l'*Anatole Suisse* des littératures de méthodistes. Cependant, quelques maisons eurythmiques et non sans magnificence décorative se découvrent, telles la *Gemeenlandshuis van Delfland* avec sa floraison de blasons aux émaux peints et gravés sur pierre, ou cette délicieuse bâtisse des *Deux Servantes*, qui se trouve en bordure du canal de l'*Oude Delft*.

Sur la grande place, vis-à-vis de la vieille église dont le clocher, par suite d'un tassement des pilotis, s'incline en avant, montrant l'inégal chapelet de cloches de son carillon, je salue noblement Hugo Grotius, l'historien de la Hollande persécuté, l'ami de notre de Thou, l'un des fondateurs du droit moderne, récemment statufié sur un piédestal de granit rouge et dont l'airain sonore est encore ce qu'il y a de plus vivant dans cette silencieuse cité où la catalepsie, qui réduit les habitants à l'état d'hypnobates, paraît contagieuse, où les canaux mêmes sont en léthargie sous un linceul de détritus malsains, où je crois enfin me sentir moi même comme un être insolite déambulant parmi des hibernants.

Ah ! ma rayonnante vision de Delft en joli décor bleu ! Ma chère Delft de Van der Meer à jamais évanouie ! Je ne pourrai désormais entrevoir d'autre

Digitized by Google

Delft que la Delft stagnante, dolente et somnifère, *Delft la Taciturne* !

10 janvier. — **Dordrecht.** — C'est tout un complet résumé de la Hollande que cette merveilleuse Dordrecht. Presque jamais le voyageur n'y descend ; peu de Parisiens la connaissent pour l'avoir visitée autrement qu'en un panorama subitement entrevu du haut des grandioses viaducs qui par deux fois traversent la Meuse ou plutôt ce confluent du Rhin, de la Meuse et d'autres fleuves que le géographe devient impuissant à qualifier.

A l'égal de tous les colis humains enregistrés pour une capitale et qui se distraient dans la contemplation d'un fuyant paysage, je m'étais émerveillé, soit au matin, soit à la vesprée, devant l'étendue des gras polders de Zwyndrecht, bordés de moulins à vent reflétés par l'eau de l'estuaire, et dont la profusion étonne, alors que n'ont point encore apparu les trente moulins de Schiedam.

Les artistes bataves, familiers de cette contrée devenue banale à force d'être interprétée à l'huile et à l'aquarelle par tous les virtuoses des deux mondes, me répétaient chaque année : « Mais venez donc à Dordrecht au début du printemps, à l'heure de l'éclosion des tulipes et des arbres en fleurs! vous découvrirez un pays plus riant, plus constellé de brillantes fleurettes, plus aimable à l'œil que le Japon ; un pays chimérique, vaporeux, imaginaire, dont la vitalité, la lumière, la gaieté vous plongeront dans une évagation enthousiaste. »

J'ai devancé les tiédeurs printanières et l'éclat des

Digitized by Google

roses d'aurore des jardins. Me voici en plein hiver à Dordrecht, mais le soleil reste mon complice ; tout y est joyeux, clair, éveillé : les rues chantent sous les rayons de cuivre pâle de l'astre buveur de brumes ; le port, cet inoubliable port qui met en appétit de s'embarquer vers l'immensité d'Occident ou pour la lente montée vers les villes du Rhin, le port s'agite fiévreux, avec l'optimisme de cette belle journée. Les bateaux s'amarrent à quai, chargés de grains, de fer, de bois, sinon d'un bétail qui meugle, bêle ou coquericote, et, face à ce vaste *peer*, sur le glacis moiré d'azur des eaux du colossal canal du Nord, rouges, noirs, verts ou blancs, arrivent ou partent des voiliers ou des *steamboats* dont les silhouettes de mâtures se dressent, frottées d'or solaire, parmi les bras laborieux des moulins en action qui s'échelonnent sur les rives. — Ah ! l'incomparable vision ! C'est du joli, du coquet, du pittoresque poncif, du décor connu pour romance, tableau de genre ou plaque de faïence, mais je ne m'y puis soustraire. — Et la ville ! Avec quelle ardente curiosité je la pénètre, je la fouille, je l'explore, depuis ses vieux quartiers canalisés, aux aspects d'une Venise du Nord, jusques à ses larges promenades modernes, du côté des jardins de la Merwede ; j'ai hâte de tout voir. Les petites maisons rustiques de la banlieue, joujoux exquis, couverts de feuillage et baignés par de minuscules canaux que traversent des ponts de Lilliput, sont non moins plaisantes que ces moulins géants aux puissantes assises de briques dont l'historique de la fondation est lapidairement inscrit au-dessus de la porte monumentale qui s'ouvre large à leur base.

Digitized by Google

Dans les artères principales, dans les ruelles les plus infimes, se rencontrent des maisons de tous les styles flamands, des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, en impeccable état de conservation, inclinées en avant par suite du tassement du sol, mais trouvant dans ce titubement de sénescence un aspect encore plus touchant, un mouvement de bénédiction d'aïeules dont le passant éprouve toute la grâce.

Rien ne semble changé aux différents commerces d'autrefois ; les boutiques ont des vitrines ventrues à petits carreaux verdâtres. Des enseignes apparaissent sculptées sur la clef de voûte des portes, sinon ballant au centre de potences de fer ; des perrons de quelques marches viennent mourir sur la chaussée avec leurs rampes aux courbes savantes, aux ondulations précieuses, qui font honneur aux artisans qui les forgèrent ; puis, ce sont des tympans de portes tarabiscotés, d'une ordonnance de dessin qui éblouit par la simplicité de son art ; et combien d'écoles, de gymnasiums, d'églises hors ligne, sans parler de la cathédrale, la *Groote Kerk* du quatorzième siècle, dont la tour célèbre domine tout le pays environnant, mais où il ne faut pas entrer de crainte de s'indigner à la vue de la profanation que firent subir à la grande nef ces impitoyables et froids protestants dont le culte rigide cadre si mal avec les chefs-d'œuvre de l'art gothique.

Sur le Grœnmark, la statue d'Ary Scheffer, le peintre aux vertus de porcelainier duquel notre Bouguereau semble issu et qui s'essaya sans succès à devenir en quelque sorte le Gérard de Nerval de

Digitized by Google

la peinture de son temps. Sur le socle, on lit : *Né à Dordrecht en 1795, mort à Argenteuil en 1858.* Quelle ironie morose en ces deux noms : *Dordrecht... Argenteuil* ! Aussi, quelle destinée !

Dordt (ainsi disent par abréviation les habitants), Dordt, le soir, s'anime encore. La Wynstraat, sous la flambée des innombrables débits de cigares qui rivalisent d'incandescence, devient presque tumultueuse; les gais compagnons y barytonnent et mènent grand train ; les femmes et filles, bras dessus, bras dessous, accouplées par longues files, tiennent toute la chaussée; avenantes, grasses, béates, on devine qu'un vieux levain de kermesse fermente encore sous leurs cottes ; elles deviennent volontiers provocantes et lutinent hardiment les hommes de rencontre. Ce sont de belles chemisées de chair fraîche bonne pour un réveillon des sens ; avec de telles femelles, la conversation ne serait possible que sous la condition qu'elle restât rigoureusement criminelle.

12 janvier. — **Bruxelles aérien.** — En revenant à Bruxelles, un ami m'apprend le grand projet du jour, l'établissement d'une galerie aérienne devant réunir, avec double voie pour les tramways et les piétons, le boulevard Anspach et la rue Royale, évitant ainsi les fatigues de l'ascension de la ville basse à la ville haute, établissant un niveau d'angle. Cela me semble si audacieux, si intéressant, si ingénieusement moderne, si subtilement éclos, que je n'y puis croire. — Est-ce vrai? — A quelle hauteur? — Dans quelles conditions d'architecture ?

Digitized by Google

— Allez voir notre ministre, Léon de Bruyn, qui cumule les beaux-arts, l'agriculture et les travaux publics ; c'est un homme rond, familier, facile à l'interview, une pâte excellente que vous pétrirez à volonté.

C'est ainsi que je fus visiter le brave père de Bruyn, auquel on prête en Belgique autant d'inconscients pataquès que nous en attribuons à l'excellent Chincholle. Le ministre cumulard me remit un exposé des motifs suivi du projet de loi présenté par Léopold II ; il prit soin de m'étaler, jusques à encombrer toutes les tables de son bureau, les plans primitifs des ingénieurs, et, comme je lui prodiguais des questions auxquelles il ne pouvait répondre, étant insuffisamment calé sur les détails, il me dépêcha à l'auteur du projet, M. Fichefet.

Avec ce spécialiste, plus de doutes, je me vois documenté, éclairé sur tous les points ; au plan d'ensemble succède le tracé de la structure artistique du pont phénomène, et je me sens séduit par cette œuvre grandiose au point de la faire mienne pendant une heure et de collaborer avec M. Fichefet, lui suggérant des profils, des courbes, imaginant des statues décoratives pour anoblir encore ce pont qui doit être léger comme un filigrane aérien ; tel est d'ailleurs le désir du roi qui est réputé homme de goût.

— Le projet — me dit M. Fichefet — a pour but d'établir une communication directe, rapide et économique entre le haut et le bas de la ville, dans les conditions les plus favorables à l'amélioration de la circulation intense des voies actuelles, sans porter atteinte à l'esthétique de la capitale ni aux travaux

Digitized by Google

d'embellissement des abords de la place Royale.

L'adoption du tracé de la galerie aérienne entre le boulevard Anspach et la rue Royale résulte des considérations suivantes :

1° Réunir le plus directement possible les centres les plus actifs de la circulation pour dégager rapidement les voies les plus encombrées ;

2° Ménager complètement la vue panoramique des monuments de la ville ;

3° Choisir l'emplacement le plus favorable pour causer le moindre préjudice aux voies actuelles et aux propriétés privées.

Le projet consiste en un pont tubulaire de 880 mètres de longueur, établi horizontalement au niveau de la rue Royale, près de la place des Palais, soutenu intermédiairement par des piles métalliques.

Une tour de cinquante-cinq mètres s'élèvera sur le boulevard Anspach, à la hauteur de la rue de l'Evêque, et donnera accès au viaduc par deux groupes de deux ascenseurs, l'un réservé au service des piétons ou du promenoir, l'autre à la montée et à la descente des voitures de tramways déjà chargées de voyageurs, — un départ toutes les deux minutes, chaque ascenseur pouvant enlever cinquante personnes à chaque course.

Le point d'arrivée sera la place des Palais, près du Parc ; il y aurait trois stations intermédiaires et le parcours total sera d'environ un kilomètre.

Le prix prélevé : dix centimes pour les piétons, 15 et 25 centimes pour les tramways.

Telle est en gros l'affaire, conclut M. Fichefet qui

Digitized by Google

me démontre par une série d'études d'optique que le rayon visuel ne sera aucunement gêné par ce pont cependant si élevé qui ne coupera ni la perspective de Sainte-Gudule ni celle du palais de justice, à quelque point que l'on se place.

— En combien d'années établirez-vous ce tablier de fer au-dessus de la ville ?

— Nous voulons être prêts pour 1900, afin que Bruxelles puisse bénéficier de votre Exposition par l'arrêt des étrangers en cours de route.

Tout cela simplement, modestement exprimé, comme s'il s'agissait de l'œuvre la plus normale, la moins illusoire ou périlleuse à entreprendre. Toutefois en regardant ces plans considérables, ces armatures de fer posées sur des piliers exécutés pour devenir maisons d'habitation, en examinant ces points de station munis d'ascenseurs, cette galerie pour les piétons où le jour se tamisera au travers de verrières d'art, alternant avec des glaces sans tain, en voyant se dérouler toutes les faces de ce viaduc sur lequel s'établiront, dans des pavillons en encorbellement, des cafés, des concerts, des endroits de plaisance, je ne puis m'empêcher d'admirer cette quiétude pour la mise au point d'une œuvre utile presque comparable à celle du pont du Forth que je voyais l'été dernier de Queen's Ferry, couvrant de sa puissance métallique tout un bras de mer et sous lequel manœuvrerait une escadre.

J'imagine un travail similaire, à Paris, reliant le boulevard des Italiens à la butte sacrée de Montmartre... Quelle copie cela fournirait à la presse ! Que de cris, de discussions, d'enthousiasme et de

Digitized by Google

dénigrement pour aboutir à quelque non-lieu!

Voltaire disait déjà il y a plus d'un siècle un quart : « Les Français parlent vite et agissent lentement ; leur vivacité est dans les propositions et non dans l'action. Témoin cent projets qu'on a vu commencer avec chaleur et abandonner avec dégoût. »

En 1900, ceux qui fuiront la cohue estivale de notre Exposition iront sans doute à Bruxelles s'émerveiller de cette voie aérienne, lactée le soir par l'électricité et qui sera, à l'aurore du vingtième siècle, comme la révolution d'un paradoxe naguère ébauché par Robida, l'homme emprisonné dans des cités trop étroites commençant à élargir son domaine par la conquête des régions supérieures.

28 janvier. — **Emile Richebourg.** — Richebourg qui vient de s'éteindre chargé, sinon de gloire, du moins de la grosse monnaie de billon du succès, occupa au rez-de-chaussée du journalisme contemporain une place aussi considérable que celle tenue naguère en sous-sol par les banquistes de la rue Quincampoix. Le peuple vécut du pain bis de sa littérature, et ce fut à juste titre qu'on le surnomma « le terre-neuve des journaux à un sou ».

On ne saurait imaginer l'émoi causé dans les faubourgs par *Andréa la Charmeuse* et les *Deux Berceaux*, ou par *les Deux Mères, la Figure de cire* et *l'Agent de Police ;* tous les ateliers de Paris se passionnèrent au récit de ces grossières fictions, de 1876 à 1880. Rapts d'enfants, détournements d'héritage, luttes entre la puissance de l'argent et la probité du pauvre prolétaire, Richebourg joua sur

Digitized by Google

les thèmes de ces sentiments faciles avec une virtuosité inconsciente d'homme d'affaires. Il y acquit, alors et en raison que dépourvu de tout talent d'écriture, de toute notion d'art, une fortune qu'on ne saurait évaluer.

Lorsque fut fondée, en 1875, sous les auspices de Gambetta, la *Petite République française*, cet organe de l'Union républicaine eut quelque mal à prospérer. Gambetta s'en désolait, cherchait des moyens, corsait sa collaboration, exaspérait les polémiques : la *Petite République* allait toujours cahin-caha, ne dépassant pas l'honnête moyenne de la combustion lente.

— Appelez Emile Richebourg, conseilla certain jour Philippe Burty ; il paraît que le mélodramatique de ses ficelles romanesques est un moxa souverain pour les feuilles en détresse.

Gambetta manda Richebourg, lui réclama d'urgence un feuilleton populaire dont l'affichage fut retentissant, et Richebourg sauva la *Petite République* dont le tirage monta de trente mille en moins d'un mois.

Ce que n'avait pu faire le talent des Strauss, des Dionys Ordinaire, des Delcassé, des Charles Quentin, le gros pathétique de Richebourg le fit, comme il l'eût écrit : « en moins d'un instant ».

30 janvier. — **Le docteur Péan à son amphithéâtre.** — Aux dernières nouvelles, sous l'attirante rubrique de la *Nécrologie,* où nous cherchons, curieux et angoissés, les départs imprévus des amis proches ou des lointainement connus, voici que je

Digitized by Google

lis ce soir avec surprise le nom du docteur Péan.

A peine de retour à Paris, je m'étais empressé d'assister à son cours du samedi, à cet hôpital international de la rue de la Santé, qu'il avait fondé et qui se trouvait toujours au complet, tel l'omnibus Clichy-Odéon.

Je feuillette mon journal ; à la date du 15 janvier courant, je trouve quelques vagues notes cueillies lors de la dernière leçon chirurgicale qu'il ait professée aux étudiants et médecins dans ce grand amphithéâtre si mal connu du public où il se plaisait à exhiber son incroyable virtuosité de vivisecteur.

Cette séance d'hier est encore présente à ma mémoire ; ce peut être une page intéressante pour quelques-uns, une anomalie pour d'autres : en tout cas, l'actualité la doit mettre en valeur et je lui sacrifie volontiers d'autres annotations de quinzaine d'un pittoresque assurément plus rebattu dans le domaine des arts, des lettres ou des théâtres d'à-côté.

*
* *

15 janvier. — Tournant le dos à l'immense baie vitrée de son grand amphithéâtre qui baigne, dans une éblouissante clarté, trois religieuses et cinq internes ou aides, réunis autour de la table d'opérations sur laquelle apparaît un corps nu d'adolescent secoué par des spasmes, le docteur Péan lit à un groupe d'une vingtaine d'assistants sa leçon hebdomadaire de clinique chirurgicale. Il traite ce matin

Digitized by Google

de l'hypertrophie ganglionnaire et des transformations granuleuses, épithéliales ou fibro-plastiques des ganglions.

Pénétrant dans l'amphithéâtre par l'étage supérieur, je descends les gradins sur le bout du pied, et vais prendre place en bonne posture, face au professeur, entre un vieil étudiant nègre à la barbe grise, huileux et minable comme Norton, et un docteur brésilien dont la ressemblance avec le baron José Santa Anna Néry est étrange.

Le docteur Péan, lourdement campé sur ses jambes, la taille haute, le buste large, les épaules carrées, massif en toutes ses expressions comme un troglodyte, est en habit noir; le plastron, d'une blancheur impeccable, se gondole sur son puissant mésothorax, et le gilet, qui comprime un bedon appréciable, est coupé par l'éclat d'une énorme chaîne d'or. Le visage encadré de favoris en côtelettes argentées s'offre largement modelé, pâle et placide; le regard ne s'éclaire d'aucune flamme surnaturelle, car l'œil est froid sous la paupière pesante; cet homme a dû cultiver impérieusement sa volonté d'être impassible; il est de ceux qui savent couper en eux les cordes de la lyre parasite et s'énucléer de tout génitoire sentimental.

Il donne l'apparence d'un vieux maître d'hôtel d'origine rustique réglementairement enveloppé dans une correction apprise. Ce colosse évoque également l'image de M. Madeleine, le gibier de Javert, le héros de Hugo. C'est plutôt un sympathique dont l'insensibilité est professionnelle, dont l'âme lentement s'est atrophiée dans une déprimante et néces-

Digitized by Google

saire gaine d'acier, un forçat à sa manière : le forçat des forceps.

Debout, ayant groupé dans sa dextre les feuillets de sa leçon manuscrite, le docteur Péan lit sans la moindre science de l'art de dire ; son style est incorrect, diffus, sans bonheur d'expression ; il ne trouve point, comme naguère le docteur Lassègue, la beauté limpide et élégante du verbe médical ; c'est un gauche, je dirai presque un timide, un terrible timide qui ne retrouve son aplomb et son audace que le fer en main. Parfois il paraphrase ses manifestes techniques, en des termes hésitants, impropres, péniblement exprimés ; le bras, plutôt court, n'apporte à souligner les périodes et les mots énoncés qu'une série de gestes brefs, mous, inesthétiques, maladroits. Souvent la main carrée, poilue, terriblement massive, plonge en arrière dans la poche de l'habit, et l'on voit, à n'en pas douter, le plaisir raffiné de coquetterie qu'éprouve le célèbre laparotomiste à déployer un mouchoir de fine et blanche batiste pour essuyer une importune salivation sur ses lèvres.

*
* *

Tandis que le docteur exprime lentement, avec la satisfaction d'écouter son accent beauceron, ses idées particulières sur la diagnose et sur divers procédés d'intervention qu'il croit devoir préconiser, le patient sur la table de nickel, depuis longtemps déjà sous le chloroforme, bave et meugle comme un veau, s'agite et contorsionne ses pieds revêtus d'inquiétantes chaussettes. Il est absolument prêt à être livré au

Digitized by Google

maître. Son pitoyable sexe est rasé, lavé, échaudé, brossé et passé à l'alcool depuis vingt minutes ; l'opérateur ne semble point s'en soucier ; il continue sa leçon avec des musarderies savantes et des répétitions involontaires.

Il conclut enfin, prend en main le dossier du sujet admis à l'honneur d'être travaillé par lui, donne à ses auditeurs les détails sur le mal à extraire, une induration de la bourse gauche, offrant tous les désordres connus, impuissance, inflammation, etc... Il lit le rapport succinct de l'accident, les antécédents de la victime, expose comment, dans un cas analogue, Ricord eût opéré, fait l'éloge des moyens de simplification de la chirurgie actuelle ; puis, après avoir invité ses auditeurs à venir palper le mal sous son enveloppe lâche... il s'apprête :

— Ma bonne sœur, ma serviette !...

On lui noue une serviette derrière le cou pour protéger son plastron. — C'est à peine s'il relève ses manchettes ; Péan opère toujours en habit de cérémonie et il se fait gloire de n'avoir jamais reçu une éclaboussure de sang sur son linge ; — il s'approche... et se tournant débonnaire vers ses aides :

— Voyons, mes enfants, à quoi sert de vous apprendre à manier le rasoir ? Il faut refaire la besogne ; passez-moi l'outil. Regardez... la peau bien tirée ; une région bien tendue est à moitié rasée... Là, c'est fait. Une compresse, ma sœur ; une autre !... — Puis, à un interne : — Mais retirez-vous de là, sacrebleu ! vous empêchez de voir... Quelle maladie de vous fourrer toujours devant les visiteurs !... — Voyez ! nous allons pratiquer l'hémostase préven-

Digitized by Google

tive ! Une pince... une autre... Bien ; mon bistouri, maintenant, et tenez-moi bien ce gaillard-là... Amenez les nerfs par ici... Ah ! ah ! (on entend un rauque mugissement de l'opéré . Ça y est... Une bassine... — Emmenez l'homme ! — Dépêchons !

Et pendant qu'on transporte ce pseudo-cadavre sur les gradins de l'amphithéâtre, le maître chirurgien prend le rouge fragment testiculaire, l'analyse, en explique la nature et le fait passer, pour que chacun en puisse examiner les fibres.

On entend des cris d'enfant qu'on égorge, d'affreux cris d'abattoir ; un calme succède à ce tapage, et une fillette de trois ans, une gentille blondinette, est couchée sur la table articulée. — On montre une photographie obtenue par la radioscopie, c'est celle du torse de la malingreuse petite fille qui est là, l'œil hagard, n'osant plus crier. L'enfant a avalé deux sous que l'on voit arrêtés dans l'œsophage, tache brune dans la cage du maigre squelette.

Le docteur Péan expose le cas, narre avec profusion de détails nombre d'accidents similaires où il intervint avec succès ; familièrement, il s'amuse à montrer le mécanisme de ses pinces œsophagiennes, celles-ci un peu démodées, celles-là plutôt nouveau jeu... Enfin il ordonne : « Endormez bébé... » ce qui n'est pas long, pour la frêle créature ! — Un bâillon de nickel qu'on visse pour maintenir l'ouverture de la bouche, et voilà l'opérateur au travail, plongeant sa pince, la ramenant à vide, la replongeant, sondant les profondeurs, s'exclamant sans nervosité : « *C'est dur* ! » enfin, plongeant deux doigts, deux de ses doigts en saucisse de Francfort dans la gorge de la

Digitized by Google

gosse, et les retirant avec satisfaction et triomphe pour les lancer dans l'eau d'une sébille émaillée :

— Voici la pièce, Messieurs; voyez qu'elle est « de conséquence »... Je vais la laver et vous la faire passer !

Et le bon docteur dit son exploration dans le gosier, la délicatesse de la touche : il enseigne, il conseille avec une surprenante bonhomie, l'œil toujours morne, sans lueur, le visage figé.

***

Déjà la fillette est remplacée sur le lit de nickel par un corps de quadragénaire blond, gras, gélatineux, qui prend mal le chloroforme. C'est une réduction de hernie inguinale qui se prépare, et alors qu'on lave ces chairs porcines, qu'on les rase, qu'on les flambe à l'alcool, malgré les rauquements, les sursauts, les sourdes révoltes de cette viande épanouie, Péan fait sereinement son cours sur la hernie abdominale, sur la hernie du cœcum et les hernies crurales, inguinales et ombilicales, si faciles à opérer lorsque le sujet est jeune.

Les quarts d'heure passent, la dissertation est longue, compliquée ; l'homme rugit, s'étouffe, grogne, salive à inonder les dalles sans que le maître y prenne attention non plus que les élèves. Le patron s'approche toutefois, sur le tard, de cet abdomen capitonné de graisse, et muni d'un crayon rouge, avec une merveilleuse assurance, il dessine le siège du mal, marque d'une croix le point qu'il doit principalement découvrir sous les tissus adipeux ; il

Digitized by Google

expose l'état de toute la région environnante, assurément atteinte, et le vivisecteur, protégé par la seule bavette de la serviette qui lui tombe du cou, enfonce de son index inexorable le bistouri sur le tracé de son crayon.

Le patient profère d'affreux hululements, sa gorge souffle avec bruit, tout son corps graisseux se soulève et ondule.

— Ah çà ! vous m'avez mal endormi cet animal-là ! gronde le maître... ou bien c'est un alcoolique !

Et sur la réponse affirmative de l'interne : « C'est un pochard? Allons ! tant pis pour lui ! » Et il explore plus avant la plaie déjà grande, ne laissant plus sortir de ses lèvres que ces mots : *Une pince... pince, pince, pince !* Les pinces hémostatiques, en effet, se multiplient dans l'hiatus de l'ouverture, comme les fuseaux sur le métier d'une dentellière ; l'acier croise l'acier ; le sang n'apparaît pas davantage que si l'on entaillait un jambon ; le docteur, tout à son œuvre, redevient professeur ; selon les difficultés qu'il rencontre, il exprime comment il en doit triompher et il en triomphe d'une main agile, qui, dans la précision du travail merveilleux, fait oublier sa pesanteur et sa carrure.

Il est bientôt midi ; la ciselure délicate du flanc de cet homme gras ayant développé en mes entrailles un féroce instinct de réparation et mon ventre chantant l'aubade de la faim, je quittai l'amphithéâtre du maître Péan, me proposant d'y revenir bientôt... l'autre samedi !

*
* *

Digitized by Google

Hélas ! de longtemps encore le grand hémicycle de l'hôpital International ne verra plus un opérateur de cette taille, un aussi superbe sécateur de membres humains. — Tous ceux qui virent Péan au travail n'oublieront point ce que cette force vulgaire cachait de génie dans la devination de son toucher.

FÉVRIER 1898

3 février. — **Le Blizzard.** — Les dépêches d'Amérique nous annoncent qu'une tourmente de neige sévit sur New-York ; un *blizzard* règne outre Océan. Les Parisiens ignorent le *blizzard*, une affreuse tempête neigeuse qui survient tout à coup et interrompt net la vie normale et les communications des cités.

Il y a dix ans, vers la même époque, en 1888, je fus témoin du dernier *blizzard* new-yorkais. Le matin, le temps était superbe avec un froid vif ; le givre commença à tomber après midi, tandis que s'élevait un vent assez violent. Le soir, à six heures, New-York était impraticable ; les trains étaient arrêtés, les ferry-boats emprisonnés dans les glaçons des estacades de refuge, les fils des télégraphes brisés, toutes les communications suspendues, l'être immobilisé, bloqué sur place.

Les négociants « du bas de la ville », ceux dont le domicile était établi à Long Island, à Staten Island, à New-Jersey et autres banlieues, incapables de

Digitized by Google

regagner leurs logis et de prévenir leurs familles, se réfugiaient dans les restaurants, dans les hôtels, dans les clubs dont les abords ne tardaient pas à être bloqués par de terribles *drifts*, accumulations de neige poussée par le vent obstruant les portes à des hauteurs de deux et trois mètres.

En dehors des caravansérails, le désert des rues ; les cochers refusant de marcher, fût-ce au prix de cinquante dollars ; les *elevated* arrêtés entre deux stations et les voyageurs descendant par des échelles moyennant un péage de vingt-cinq cents remis à des camelots sauveurs ; *le Stock Exchange* fermé le lendemain à midi, faute de nouvelles du Sud et de l'Europe ; partout le froid, les montagnes neigeuses, les fondrières et aussi la famine ; plus de ravitaillement possible.

Ne parlez pas de *blizzard* à un Américain du Nord : pour cet aventureux citoyen, c'est l'obstacle le plus terrible du *Go ahead*, c'est l'insurmontable, c'est pis que la mort, c'est l'individuelle paralysie.

5 février. — **La pièce de Roty.** — « Tu as vu la pièce de cinquante centimes, dernière édition ? » interroge mon ami Cyprien Tanagre, le bon sculpteur.

Et comme je faisais un signe de dénégation, il sortit la piécette de sa poche et me la donna :

— Tiens, je viens d'en recevoir une ; reluque-moi ça, bien paisiblement, et dis-moi si c'est de la monnaie, de la vraie monnaie au bon coin et bien trébuchante ?... Ah ! je sais bien, c'est joli, c'est coquet, séduisant, cette Marianne minuscule qui sème d'un

Digitized by Google

auguste geste, devenu officiel en art, le bon grain ou l'ivraie, on ne sait trop, et qu'éclaire un soleil plus décadent qu'auroral, sur le côté face, tandis que le pacifique olivier, dont on abuse, adorne le côté pile. C'est aimable comme médaille de breloque ; mais, par l'île du Diable ! ce n'est pas de la monnaie à noble et sérieux relief et qui sente sa bonne et solide frappe d'émission.

» D'ailleurs, poursuit Tanagre, Roty n'est pas en cause : pouvait-il mieux faire, avec le programme donné ? La Lettre *boulotte* toute la surface de la pièce ; il faut à ces Messieurs le triple mensonge des mots *Liberté, Égalité, Fraternité* en exergue, puis *République Française*, sans compter le symbolisme du bonnet phrygien, ce tricotage de tricoteuse, et une foule d'emblèmes, plus ou moins décoratifs, avec lesquels il est difficile de constituer une belle pièce qui soit dans la main ce qu'est la noble livre anglaise aux arêtes magistrales.

» Il serait si simple, poursuivit Tanagre, de constituer à la France, pour sa monnaie, son papier timbré, son blason officiel, des armoiries naturelles composées, comme toutes les armoiries de famille, de symboles historiques ! — La République ne peut effacer un passé qui nous a tant donné de témoignages d'art et de beauté ; toute nation a son arbre généalogique, et il serait spirituel d'accoter la fleur de lys au bonnet phrygien, d'opposer le coq gaulois à l'aigle impériale, d'imaginer l'écusson qui manque à notre monnaie, à nos sceaux, à nos drapeaux et même à nos fêtes publiques.

— Ah ! mon pauvre Tanagre !... quand tu feras

Digitized by Google

entendre cette raison à la déraison politique... la pièce de Roty sera déjà démonétisée ! »

10 février. — **Louise Michel à la Bodinière.** — Je n'avais jamais entendu la *vierge rouge*, l'Antigone des aveugles émeutes déjà lointaines. J'avais croisé à Paris, à Londres, dans la rue, cette créature insexuée, maigre comme un parapluie au fourreau, le visage en extase, la bouche en coup de sabre, type de déserteuse de l'Armée du Salut, socialiste dont l'altruisme transforma le corps à l'état de lamentable et de sublime squelette.

A la Bodinière, devant un auditoire plutôt curieux et sceptique, Louise Michel, qui venait conférencier sur l'humanité nouvelle et le développement de la beauté morale au vingtième siècle, a dû dissiper bien des préjugés et conquérir, du même coup, de nombreuses sympathies.

On était venu pour s'égayer aux dépens de cette visionnaire; mais, à peine avait-elle parlé et dégagé son rayonnement de bonté, qu'on oubliait l'ironie parisienne vis-à-vis de cette étrange caricature de femme longue, maigre, noire, le chef couvert d'un étrange feutre à bords plats, les bras en flûtes d'ébène, le corps ténu comme un symbole d'immanente douleur exprimé par le talent germanique d'un Carloz Schwabe.

Etait-ce bien une femme? N'était-ce point plutôt un de ces admirables prêtres de campagne amaigri par les jeûnes et par les renoncements, un de ces saints rustiques inconnus, modestes, toujours trottant vers les miséreux et ayant laissé de sa chair et

Digitized by Google

de sa vie tout le long d'un humble calvaire fleuri de douceur, de charité et de bienfaisance.

A regarder et à entendre cette vieille apôtre de la philanthropie, au parler cependant aigre, inélégant, bonasse, paysannesque, dont l'argumentation demeurait puérile, mais dont l'âme supérieurement innocente et longanime dominait l'assemblée, l'illusion était complète. C'était le prêche au village, la parole du simple portant au delà de la grandiloquence, et chacun devenait sérieux, ému, troublé en suivant la vision d'humanité régénérée que la *vierge rouge*, de son geste anguleux et gauche, s'efforçait de montrer dans un avenir trop proche.

Et je songeais, en quittant la Bodinière, à ce que la passion politique peut faire de la plus noble Bonté exaspérée par l'utopie sociale, et de combien de malentendus et de faux jugements nous sommes tous victimes dans la fièvre persistante des événements contemporains !

18 février — **Le nouvel Opéra-Comique.** — Après avoir fait couler durant environ dix années plus de larmes et d'encre que de raison ; encre et larmes de deuil après l'incendie, larmes de rire et encre rose d'épigrammes et de chansons avant sa reconstruction, l'Opéra-Comique ne semble plus intéresser personne depuis que son édification prit le dessus sur la blague. Actuellement, le bâtiment s'achève et c'est dans une ambiance de générale indifférence que l'on commence à dévoiler son inélégance et sa laideur.

Aussi bien qu'aux Mityléniens naguère, un véhé-

Digitized by Google

ment Cléon pourrait adresser aux Parisiens le reproche d'être d'empressés spectateurs de discours et de passifs auditeurs d'action ; il ne nous reste aucune force d'indignation pour les œuvres accomplies en dehors des lois du goût que nous croyons encore personnifier sans nous efforcer d'en fournir le témoignage visible et palpable.

Alors que de toutes parts, en Angleterre ou en Amérique, chez les Belges, les Bataves ou les Scandinaves, des artistes s'appliquent à renouveler par d'ingénieuses recherches, de logiques et harmonieuses lignes, l'architectonique de leurs monuments et à affirmer un style vraiment idoine à notre temps, nous nous laissons imposer des architectures sans nom, sans caractère et qui ne valent que par la masse et la solidité.

La bâtisse qui vient d'être érigée sur la place Boïeldieu, et dont il est permis d'examiner dès lors la façade et les bas côtés, est la plus affreuse et la plus stupéfiante ordonnance qui se puisse concevoir dans le domaine inesthétique. Elle exprime un style cher à notre pays, le style officiel, qui se retrouve dans toutes les municipalités provinciales où l'architecture ressort de l'administration.

Avec ses lignes rigides, ses ouvertures dérisoires, son ornementation indigente, sa toiture aux courbes prétentieuses, ses culots chipés à la Renaissance et au dix-huitième siècle, ses cariatides plus que prostituées par d'abusives coucheries sur pierre, ses tympans sans grâce, ses corniches sans reliefs galbeux, ses mannequinages académiques et niais, le nouvel Opéra-Comique demeure dans la tradition du

Digitized by Google

prix de Rome et ne s'élève pas au-dessus des Palais de Justice, des Bourses de commerce, des mairies départementales. C'est froid, triste à l'œil, plâtreux, disproportionné, mais l'architecte qui accoucha de cette maison de rapport est certes aussi *éminemment français* que Monsieur Scribe et le père Auber ; il sera décoré, vanté, bombardé à d'importantes missions ; il deviendra le fournisseur attitré des auditeurs de la *Dame blanche* ou du *Pré aux Clercs*, et continuera, hélas ! à déshonorer l'art dans la rue en sévissant dans les quartiers qui restent encore à bâtir.

Quant à l'intérieur du temple, il sera peinturluré avec tout l'à-propos et toute l'intelligence distributive qui présida à la décoration de l'Hôtel de Ville. Songez donc ! on pouvait s'adresser à de nouveaux venus, à de jeunes maîtres apôtres des Eurythmies savantes et savoureuses, à des Henri Martin, à des Aman Jean et à tant d'autres consciencieux artistes qui savent dégager de nouvelles formules du classicisme des écoles ; mais ceux ci ne sont pas des quémandeurs, des entrepreneurs patentés, des « Belloirs » de la palette ; ils œuvrent avec amour dans l'ombre pour l'art et par l'art ; ils n'ont jamais auné la toile sur l'étalon d'un mètre tarifé, ils ne conçoivent pas les agencements pour panoramas comme X, Y ou Z, anciennement pensionnés à la Médicis-Villa et qui furent désignés pour brosser les panneaux et les plafonds du nouvel Op.-Com. Nous retrouverons, lors de l'inauguration de l'officielle boîte à musique, de veules et familières peintures dont s'écœura notre vision en des Salons consécu-

Digitized by Google

tifs, nous subirons encore de banales Renommées distribuant des palmes violescentes et des interprétations à l'huile rance de *Carmen*, de *Mignon*, de *Mireille*, de *Phryné*, de tous les poèmes *à turlututus* acclamés et nous pourrons redire avec Voltaire, ce bon prophète :

« L'opéra-comique fera tout tomber en France, l'art et le goût : une musique agréable, de jolies danses, des scènes comiques, des puérilités et beaucoup d'ordures forment un spectacle si convenable à la nation que le *Petit Carême* de Massillon ne tiendrait pas contre lui. »

Si, au moins, nous érigions la statue de Joseph Prudhomme vis-à-vis de cet établissement d'utilité publique !

20 février. — **Dimanche gras à Furnes.**

Ne cite pas, bruyant Paris,
Ton froid carnaval au front blême!

Ces véridiques vers de Delavigne (Casimir) ondulaient dans ma mémoire, par ce minuit plutôt hostile, humide et glacé, alors qu'après une promenade sur le boulevard je rentrais dans ma lézardière avec la nausée de la stupide bataille des confetti conduite sans gaieté, galanterie ni charme et que les plus élémentaires lois d'hygiène devraient faire proscrire.

Las d'avoir piétiné dans l'affreux vomi d'ivrogne, aux tons Loïe Füller, que formaient dans la boue gluante ces multicolores et insinuantes rondelles de papier, j'éprouvais le désir d'un immédiat et rétrospectif embarquement pour ailleurs, et, pour me

Digitized by Google

soustraire à l'heure présente, frileusement, sous mes toiles, dormeur éveillé, je me remémore ce même dimanche gras passé, il y a juste une année, dans la petite ville de Furnes, en Belgique, alors qu'un hasard de voyage m'y fit stopper, à l'hôtellerie de la *Noble Rose*.

Je me retrouve, flâneur mélancolique, dans cette ville placide, en des rues étroites et muettes bordées de caduques maisons, aux fenêtres à bandeaux Renaissance, aux culs-de-lampe évocateurs de styles pompeux. Je revois la grande place qui semble n'avoir subi aucune transformation depuis la conquête espagnole, son hôtel de ville bâti par Lieven Lucas, où je vais admirer des salles tapissées de cuir de Cordoue, des cheminées décorées par Snyders, des portes étonnamment sculptées. Puis, voici que défilent dans le mirage du souvenir de vétéranes églises, Sainte-Walburge, où est enclose une descente de croix de Porbus, et Saint-Nicolas, dont la massive tour demeure inachevée, la *Châtellenie*, devenue palais de justice, avec son ancienne salle d'Inquisition, le « pavillon des officiers d'Espagne », et enfin le beffroi à la flèche en parapluie fermé de laquelle s'égouttent, pleureuses, des notes de carillon qui semblent des glas.

Une grande sensation de calme, d'eurythmie, de silence vespéral tassé dans un lent repos des êtres et des choses ; aucun branle dans l'air. — Je pénètre dans la campagne dénudée, grise, aux horizons couleur d'ardoise ; mon pas sonne étrangement sur la route, emmi de petits jardinets où dorment des flaques d'eau ternes comme du plomb et qui ont des

Digitized by Google

airs de minuscules cimetières que peupleraient des mânes, des farfadets et des goules. Je me sens en un vallon d'accalmie et d'inquiétude dont les mystères me glacent et il me paraît percevoir sur mon derme des frôlements d'âmes en peine.

Ce paysage taciturne, obsédant, s'infiltre en moi, me pénètre, m'envahit ; le chant monotone de rares oiseaux ne fait qu'y ponctuer de *chuts* lentement alternés la quiescence torpide de la nature et une conviction me vient qu'en ce jour d'hiver, dans la moite et *papaveresque* harmonie du soir une muette, supersensible, ininterrompue invitation à la désespérance, au suicide, à la guérison de penser et de vivre, monte de toute part, orchestrée langoureusement par l'incomparable Mœstitia.

A l'Hôtel de la *Noble Rose*, où je rentre, je m'efforce d'oublier ces hallucinations de campagne endormie ; près de l'âtre, sous la vaste hotte d'une cheminée peinte d'écussons fleuris, je me remets en sensation de parole au contact de voyageurs flamands au geste sobre, au verbe avare de mots, et voici qu'après un dîner, cependant sommaire, montent de la rue — que peu avant troublaient seules les claires sonneries des tramways d'Ypres et d'Ostende — des bruits de voix, des rires stridents, des poussées d'hilarité égosillée, des chants, des glapissements d'effroi qui me surprennent comme au sortir d'un rêve.

Il est neuf heures ! — Me voici dehors. Furnes s'est allumée, éveillée, les estaminets et les beerhuis flambent ; les petites boutiques, aux vitrines avancées et à menus carreaux s'illuminent derrière leurs rideaux en toile à matelas. Sur la chaussée, mainte-

Digitized by Google

nant tumultueuse, passent en se poussant, se lutinant, par bandes nombreuses, bras dessus bras dessous, des êtres costumés, d'extraordinaires momeurs, des dominos munis de cache-museaux à l'italienne, toute une sarabande de chie-en-lits, entraînés vers de probables orgies, véritable mascarade déchaînée, furibonde descente à la rue de toute une population de révoltés contre le silence et l'ensommeillement des journées coutumières.

Ce qui se dégage de la discordance des cris de ce peuple évadé de l'ennui, ce qui me frappe à l'extrême, c'est la phonétique spéciale, caractéristique, pour ainsi dire classique, des voix de tête, de ces voix de masques, voix déguisées, flûtées, accordéonées, voix de carnaval que je pensais perdues et qui se retrouvaient ici intactes, conservées par l'annuel usage et par tradition, avec leurs dissonnances aigrelettes, leur acuité térébrante, leur fausseté savante, sûrement apprise, leur vibrance qui allait se prolongeant, se répercutant, dans la gamme macaronique des rires malsonnants.

Je retrouvais, avec quel plaisir imprévu ! les chers masques dont Pietro Longhi nous légua l'image, ceux que connurent Casanova de Seingalt, Goldoni, Longhi, Tiepolo et Gozzi. Ils étaient là, clamant à mon oreille ces *Bonjiour Monsiu*, avec ce même son de voix tirebouchonnée que durent employer à Bergame et à Venise les Tartaglia, les Brighella, les Fritello, les Truffaldin, les Mezzettins aux draperies zébrées, ainsi que les Scaramouches dont les folles plumes du couvre-chef balayaient le ciel. Je revoyais sous des costumes très heureusement appropriés les

Digitized by Google

pierrots lunaires, les matassins courant après les zerbinettes, ainsi que les cucurucu et les cucurogna des défunts carnavals glorieux sous les Procuraties à San Marco et sur la Piazzetta.

Incroyable mascarade d'êtres ivres de liberté, saluant la joie, sacquebutant le plaisir de se croire mystérieux, véritable armée de jours gras, aux individualités allègres, alertes, souples, frétillantes, gambadantes, exultantes, qui, malgré la lourdeur belge, n'apportaient aucune crapuleuse canaillerie dans leurs refrains, leurs rires et leurs lazzis, rien que de l'allégresse désencagée, de la vitalité mise à l'air, de l'hypocrisie transfigurée.

Enlacé, entraîné, grisé par cette poussée de grands enfants en vacance, je me complaisais à ouïr cette intensité de bonne humeur et d'alacrité modulée par ces voix sûrettes, bredouillantes, nasillardes, gamines au milieu des trémoussements, des rondes frénétiques, des danses et des cabrioles.

La grande rue de Furnes n'était plus qu'une coulée de masques aux costumes bariolés et traditionnels qui entraient dans les boutiques dont les timbres avertisseurs sonnaillaient partout de leur bruit de grelots sans fin et, devant les comptoirs, ils vidaient, de leur parole en fausset, la provision de commérages accumulés au cours de l'année, effarant les blêmes débitants qui s'efforçaient de rire à l'audition de cette chronique scandaleuse qui leur était révélée, de ces grasses histoires de cocuage dont ils semblaient désignés souvent pour avoir été les victimes et les dupes infortunées.

Sur la grand' place, la bacchanale grouillait, se

Digitized by Google

démenait infernale ; les masques s'insinuaient dans tous logis et les bourgeois, habitants de maisons privées, ayant éteint toute lumière, silencieux, tremblants, apeurés, agenouillés près des fenêtres, le visage collé aux vitres, regardaient d'un œil d'effroi et de curiosité ce déchaînement de costumes et de licences, prêts à s'éclipser à la moindre démonstration hostile, à la plus légère mise en visée de ces démons en joie.

L'orgie de cette nuit bergamasque s'acheva au *Bal de la Grande Harmonie*. Le lendemain, au matin, la calme ville de Furnes apparaissait aussi sereinement muette, aussi déserte, aussi dolente que toujours : — le carnaval nocturne avait passé comme un cyclone, carnaval fantastique, épique, surnaturel, que ne connaîtront sans doute jamais nos misérables semeurs de confetti. Carnaval de songe que je n'irai point revoir par crainte de ne le plus rencontrer.

MARS 1898

5 mars. — **Le grand mascaret.** — Cette fois, malgré l'hiver tardif, je n'ai point résisté. — Depuis bien des années, trimestriellement, mon regard tombait en arrêt sur cette annonce, publiée aux nouvelles diverses de tous les journaux de Paris : « *Le prochain Grand Mascaret se produira la semaine prochaine à Caudebec aux dates et heures ci-après...* »

Presque toujours, invinciblement sollicité par cette lecture, je sentais mon désir vagabond se

Digitized by Google

cabrer devant quelque obstacle s'opposant à l'immédiat départ pour l'estuaire de la Seine.

Enfin ! la trouée est faite à travers le menu réseau d'événements qui entravent nos brefs déplacements. Me voici à Caudebec-en-Caux, dans la curieuse attente de la *Barre* des grandes marées, avide du phénomène qui, un instant, refoule la Seine avec éclat et met en déroute sa lente et majestueuse coulée à la mer.

A Yvetot, que décore le souvenir d'une royauté d'opérette, je pris la voiture publique de service pour Caudebec. Vivement blotti, au sortir du train, dans une promiscuité de prêtres, de bonnes sœurs, de vieilles provinciales à chaufferettes, de paysans à la mine fûtée, de jeunes hobereaux dont l'œil clair et le teint fleuri de vie à tous vents mettaient en appétit de plein air, j'évoquais des pages de Flaubert, du cher d'Aurevilly, du pauvre Maupassant, tous Normands de lettres, et je revoyais la diligence héroï-comique de Boule-de-Suif, tandis que sonnaillaient, à la descente des côtes, les grelots des chevaux et que bruissaient les vitres de l'omnibus déjà noyé de crépuscule et où chacun se parlait bas comme à confesse ou dans le salon d'attente du médecin.

A l'*hôtel de la Marine* de Caudebec, dans la salle à manger qui forme terrasse sur la Seine, petite assemblée. Un jeune couple d'amoureux venu de Paris et qui déjà s'émeut à l'approche de l'événement nocturne ; puis, de ci de là, des habitués de l'auberge, des Folantins d'attitude résignée, laissant voir la lamentable inappétence, la mastication lente,

Digitized by Google

découragée, presque passive, des dîneurs de tables d'hôtes coutumières.

Le mascaret est annoncé ce soir pour le quart après neuf heures.

Sur la berge plantée de vieux arbres en quinconce où je vais ambuler, des bandes de petits boutiquiers ou de commis, des ouvriers de tannerie circulent sans bruit. Quelques-uns parlent du *flot* constaté le matin :

« — T'as pas vu ! il était épatant, très haut, très haut et chevelu... il est monté jusqu'ici, et s'est brisé en fumée par dessus le faîte des sycomores... Ah ! c'était vraiment chouette ! »

Et un autre de répondre :

— « Et puis y avait de belles *ételles* qui suivaient et sautaient, mon gars ; faudra voir ça ce soir, mais malheur que la lune se cache ! »

La nuit demeure demi-lumineuse, d'une clarté indécise, livide, comme striée d'un labyrinthe de lueurs. Nul rayon direct ne tombe du ciel sacré où, par places, se montrent cependant des étoiles paresseuses à se brillanter.

Plus au bord du fleuve où mon errance me porte, la Seine est silencieuse, mélancolique, obscure. L'hagarde nuit a jeté sur elle une draperie lourde, dont le ténébreux tissu est fait de vapeurs opiacées et funèbres. — Dans sa vallée d'ombre, l'estuaire semble goûter un sommeil inquiet, nerveux, léger, comme si l'approche de la *barre* l'angoissait ainsi que font les prodromes de la *boule* chez la femme hystérique. — Il plane un silence de détresse et d'anxiété, un silence à double face, ce même silence

Digitized by Google

de mer et de rivage, de corps et d'âme, décrit par l'hallucinant Edgar Poë.

Tout à coup, ce sont des bruits de voix : *On l'entend! on l'entend!... Il doit être à Villequier!*

En effet, là-bas, tout là-bas, au delà du coude de la Seine, vers les lointains pays d'aval, se révèle comme un sursaut de l'accalmie ; une plainte sourde, imprécise, de valeur confuse, arrive par lentes ondulations dans l'air humide ; un frisson de l'eau, un faible clapotis la répercute ; à peine l'a-t-on perçue que déjà elle est plus distincte ; c'est dans l'assoupissement du fleuve le mouvement subtil qui précède le réveil des êtres et des choses. Le bruit s'enfle, s'accroît, se rehausse, s'exagère et se magnifie ; c'est le grondement d'un tonnerre qui roule et disperse ses sonorités dans l'enfoncement de l'espace. Il y a dans l'ambiance atmosphérique comme une oppression dont on souffre, le fleuve s'agite ainsi qu'une somnambule dans l'imminence d'un viol.

Ce qui n'était qu'un brouhaha, un rauquement, un borborygme du vaste chenal devient une clameur intense et creuse, une résonnance de chevauchée fantastique, une turbulence de révolte d'ondines, un vacarme mat, sans stridence aiguë, maintenu dans une note basse et ronflante. — L'eau s'ébroue avec effroi sur les berges et, dans la pénombre, l'œil distingue des vallonnements d'eau, les crêtes d'écume neigeuse, puis une grande ligne blanche insurgée, menaçante ; c'est la galopade hâtive du flot éperdu, c'est le Mascaret qui passe, furieux, brutal, répandant de merveilleuses phosphorescences, renversant les obstacles, faisant pleuvoir ses embruns, inondant

Digitized by Google

les rivages. — A peine l'a-t-on vu, dans l'effarement d'un cataclysme, et déjà il mugit en amont, il court sans trêve vers un lit plus étroit, il va s'abîmer aux environs de Duclair, mourir non loin des ruines de l'abbaye de Jumièges.

La lune hypocrite se dévoile enfin, montrant la Seine polluée, bruissante, blême, en ébullition, secouée par les remous de la tempête, et sur ses eaux mousseuses, crémeuses, fouettées par la passion hurlante de la mer souveraine qui vient de l'outrager de son amertume et d'en prendre possession, passent déjà de puissants steamers, « des anglais, » tous feux allumés, qui, au mépris du mascaret, filent, sveltes et majestueux, avec le flot montant vers le port commercial de Rouen où, sans avaries, ils mouilleront demain, à l'aube prochaine.

9 mars. — **La Libre Esthétique.** — L'exposition annuelle de *la Libre Esthétique* qui succéda au *Salon des XX* vient de s'ouvrir à Bruxelles dans les locaux du Musée de Peinture moderne.

Tous les artistes décorateurs, peintres, statuaires, architectes, céramistes, verriers, ciseleurs, forgerons, ébénistes, relieurs de la nouvelle école d'évolution sont attirés chaque année vers la Belgique par cette exhibition d'initiative privée salutaire et vaillante, pui pour eux prend les proportions d'un véritable événement, car elle montre l'art de la dernière heure sous ses formes les plus variées et dans ses applications aux courantes utilités de la vie moderne.

Ce ne sont plus des théories de tableaux de genre,

Digitized by Google

d'aquarelles déjà vues, de bustes bourgeois, d'eaux-fortes banales, de lithographies médiocres qui y sont assemblées ; on y voit, au contraire de nos expositions, d'ingénieux et opulents motifs d'ornementation mobilière, des œuvres de peinture d'expression originale, des broderies inspirées de la nature, des verreries irisées aux reflets de pierreries, des grès flammés aux coulées de gemmes, des meubles dont les courbes savantes épousent les formes humaines, des ferronneries d'un style exquis, tout ce qui se ramifie, se vivifie, fleurit et s'épanouit sur le vieil arbre des anciennes corporations d'art.

La Libre Esthétique laisse voir toutes les tendances d'expression de la forme et de la couleur des nouveaux venus, toutes les trouvailles de l'inépuisable génie de la Beauté. Ce ne sont pas seulement les artistes flamands ou wallons qui y sont conviés, mais tous les chercheurs de formules nouvelles des deux mondes, les jeunes maîtres révélés dans les écoles anglaises de Londres, de Liverpool ou de Glascow ; les Américains, les Hollandais, les Suédois et Finlandais, ainsi que nos récents coloristes, nos maîtres décorateurs qui savent orienter leur talent vers l'industrie de luxe, et qui ne dédaignent aucune noble matière pour la fonte ou la gravure de leurs fantaisies ornementales.

Souhaitons que Paris ne soit pas trop retardataire ; il a droit sans doute, mieux que Bruxelles, à son Salon de libre esthétique. — Qui nous le donnera?

10 mars. — **Réception d'Académie.** — Il a

Digitized by Google

fallu battre le rappel des invités pour meubler les gradins de l'Institut cejourd'hui pour la réception du *cuirassier* parmi les Quarante. Le successeur de Jules Simon n'amorçait pas le public; on le connaissait pour l'avoir entendu au Palais-Bourbon, et il n'y avait pas foule de quémandeurs de places comme il advient d'ordinaire pour ces cérémonies de prises d'habit vert. — L'habituel public des snobs, des belles cravates littéraires, des hauts plastrons du monde où l'on dîne, où l'on se pousse, où l'on intrigue pour conquérir le fauteuil de retraite de l'immortalité ne se manifestait pas. Ayant reçu un billet à bout portant, pour la première fois je fus m'effondrer dans la torpeur de ces séances *genreuses*. Pour le gratin des habitués, désillusion sur toute la ligne; ouvertement, on regrettait la cour d'assises, les uniformes et Me Labori; pour un rien, on eût posé des conclusions. Séance morne et soporifique, ô combien! L'ex-*gros frère*, M. de Mun, ne poussa pas sa charge indolente jusques au pied des tribunes ; on sentait qu'il était en corvée de munitions sur un terrain qui lui était plutôt hostile; ce révolutionnaire catholique montait un médiocre cheval de bataille, un cheval d'allure austère qu'il n'avait point choisi ; c'est le pourquoi nulle fantasia, nulle galopade, mais une lente balade au pas, monotone et berceuse, qui ensommeilla tout à la fois et Sarcey et Grosclaude, et dont Louis Dépret dégagea quelques-unes des fines pensées qui attendent encore les rayons cathodiques des interprètes jurés.

On s'embêta ferme et c'est à peine si M. d'Haussonville put arriver à galvaniser l'assemblée par un

Digitized by Google

sémillant tournoi guerrier vis-à-vis du nouvel élu. La vérité, c'est que l'immortalité des raseurs est persistante et funeste; ils ne meurent jamais tout entiers; leur cendre même dégage encore le microbe insinuant de l'ennui; l'analyse de leur œuvre filandreuse et soporifère distille la malaria. Jules Simon fut une urne lacrimatoire qui déborda à mesure qu'on la chargea d'honneurs; il endeuilla quarante ans durant la tribune, la presse et la librairie française; ce fut la sèche parlementaire qui répand son encre dans toutes les ambiances. Paladin des nobles causes, conseiller honnête, citoyen intègre, il eut toutes les vertus qu'on grave sur le marbre des mausolées, mais il est de ceux auxquels il ne convient pas de toucher pour raviver leur mémoire; tout ce qui leur appartient sent le crêpe et l'empois. Un jour, dans un bureau de ministère, alors que je me disposais à frapper sur l'épaule d'un ami, employé comme tant d'autres et nourri par sa sinécure, qui sommeillait béatement sur son pupitre pour gagner son pain quotidien, le chef de division me lança ce mot glorieux, phénoménal. *Ne l'éveillez pas: il s'en irait!*

De même pour le grave Jules Simon, n'agitons plus son éternel sommeil... Il prendrait sa revanche et nous endormirait.

14 mars. — **Zola sous-préfet.** — Au dîner à la présidence de la Chambre, l'autre soir, comme la conversation roulait dans notre petit coin sur le procès qui devient l'opprimant cauchemar du pays, mon voisin, un monsieur officiel très documenté, s'écria :

Digitized by Google

— Quand on pense que Zola fut bombardé jadis sous-préfet de Castelsarrasin!

— Vraiment! Est-ce bien authentique?

— Mais, cher monsieur, l'Annuaire du département de Tarn-et-Garonne mentionne cette nomination à la date de mars 1871, vers le début de la Commune.

Et alors que j'ébauchais un geste de surprise:

— J'ajouterai, accentua ce fonctionnaire, que M. Emile Zola était désigné pour remplacer M. Camille Delthil, le poète des *Rustiques* et des *Lembrusques*, qui, lui, savait au moins concilier la littérature avec l'administration!... Ce fut le 22 février 1871 — vous voyez, je précise — que M. Deltihl reçut une dépêche du gouvernement de Bordeaux l'appelant à d'autres fonctions et nommant à sa place M. Emile Zola, homme de lettres.

— Mais Zola n'exerça pas? fis-je.

— Hélas non, monsieur! M. Delthil, en enfant de Castelsarrasin, protesta; on fut étonné à Bordeaux de cette décision qu'ignorait Gambetta; Spuller fit une enquête et découvrit que Laurier, à qui Zola avait été recommandé, avait agi de son propre chef; bref, l'arrêté qui n'était pas encore officiel fut annulé. M. Delthil demeura sous-préfet de sa ville natale!

Et mon brave interlocuteur, quelque peu apparenté à Joseph Prudhomme, conclut: « Si Zola eût suivi cette carrière gouvernementale, que de déboires, monsieur, il se fût épargnés? »

15 mars. — **Le vieux Paris en 1900.** — Dans la *Studio* du peintre auteur et illustrateur A. Robida,

Digitized by Google

en son chalet du Vésinet. Je suis venu, ami curieux, voir l'ensemble des plans du fantaisiste évocateur du moyen âge pour la mise prochaine en construction d'un *Vieux Paris* qui sera l'une des plus pittoresques attractions de notre Exposition de 1900. La concession accordée pour cette entreprise est de deux cent cinquante mètres de façade sur la Seine, rive droite, entre les ponts de l'Alma et d'Iéna. La vieille cité sera construite quai de Billy, mi-partie sur pilotis, mi-partie sur les assises de la rive.

Robida m'étale sur sa table le grand panorama aquarellé qu'il vient de parachever et dont l'exécution en silhouettes originales se mirera bientôt dans les eaux de la Seine, au grand émerveillement des promeneurs en bateau-mouche. — On y voit la porte Saint-Michel avec sa décoration quinzième siècle très flamboyante, telle qu'on l'adornait les jours d'entrées princières; puis viennent la tour du Louvre, la porte du collège de Navarre, l'hôtel de la Trémoille, le quartier des Ecoles, les maisons de Nicholas Flamel et de Théophraste Renaudot, la maison natale de Molière, l'imprimerie de Robert Estienne, la tourelle des Jacobins, le cloître du collège de Cluny, l'église de Saint-Julien-des-Ménétriers, les boutiques du pont au Change, la grande salle du Palais, les degrés de la Sainte-Chapelle, tout cela merveilleusement silhouetté, groupé, reconstitué, avec, sur des rues étroites, des enseignes, des balcons, des colonnades, des poternes.

Jamais exposition n'aura connu plus glorieux décor, présenté par un artiste aussi érudit, aussi enthousiaste, aussi sûr de sa documentation et de

Digitized by Google

son métier. L'illustrateur de Villon, de Rabelais, des *Contes de la reine de Navarre*, le voyageur de la vieille France, l'auteur du *Cœur de Paris*, était assurément désigné mieux que personne pour cette reconstitution de notre cité pittoresque, et ce m'est une consolation de penser qu'à côté de toutes les horreurs architecturales contemporaines, que je redoute de subir d'ici deux années, nous aurons un refuge à l'Exposition, un coin d'illusion et de rêve où tous les artistes, les lettrés et les fantaisistes aimeront à se donner rendez-vous. On y profitera du fameux conseil de Rostand aux potaches : « *Soyez des petits Cyranos !* »

17 mars. — **Bals de mi-carême.** — Il est onze heures du soir. Au fond des cours et préaux de la Salpêtrière, dans le *Service Charcot*, le Bal des Folles est en pleine effervescence. Les enfants dansent à l'infirmerie, les adultes dans une salle plus vaste, sur un sol pointillé de confetti comme une peinture à la Signac. Je viens pour la seconde fois visiter les démentes en récréation, m'apitoyer sur cette annuelle mascarade qui déchaîne l'enfance folâtre, l'extase ingénue de tout un quartier d'aberrées, de monomanes, de vésaniques et de lypémaniaques.

En dehors du public, aucun homme. Dans la salle, cacochymes et infirmières, presque toutes revêtues de travestis masculins : costumes de Pierrot, de clowns, de gardes-françaises, de marquis poudrés, de juges, d'apothicaires, de diables, de gendarmes, d'Arlequin, de Polichinelle et de *Folie*, entraînées

Digitized by Google

par les galops d'un stimulant orchestre, valsent, polkent, mazurkent, deux par deux accouplées, avec plus d'entrain que de véritable eurythmie et de grâce.

Rien ne révèle au premier abord le délire ambiant, l'hystérie ou l'épimanie ; tous les regards des danseuses, pendant les repos, sont d'une curiosité ingénue, d'une douceur de gaieté ou d'une mélancolie inconsciente ; c'est le triomphe de la correction sur la raison absente ; tout ce monde jase, se lutine, fait vibrer le rire sans discordance. Sont-ce des folles, ces pauvresses ? Je m'angoisse à scruter ces visages qui passent baignés de sourires et de candide joie ; je cherche à surprendre la tare fatale et ne découvre aucune périblepsie dans les yeux hilares, aucune érotomanie dans les gestes, peut-être un peu d'idiotisme béatifique dans l'expression, mais le monde, le grand monde où l'on s'ennuie n'en dévoile-t-il point davantage ?

Je me sauve cependant contristé, assombri par ces masques humains que l'accalmie du plaisir a dû transfigurer. — Des folles !... des folles ! !... qui sait ?

A Bullier où j'entre, au passage, je rencontre davantage de rémulence, d'aliénation sadique, de déséquilibre et de misère physique. — Il est deux heures de nuit et je me crois halluciné.

Suis-je chez *Baal-Phégor*, en des âges fétichiques ? Suis-je en Chaldée, en Grèce, chez les adorateurs de Moloch ou chez les polythéistes ? Suis-je à Rome ou à Carthage ! parmi les Faunes du Latium ou dans une réunion d'affranchis ? Ne suis-je point environné de ces éphèbes engainés dans des robes extrava-

Digitized by Google

gantes que l'on nommait jadis *Pathici, Jemelli, Catamiti, Amasii, Fellatores*, et qui osaient lever en public, en signe de ralliement, le doigt infâme, le *digitus infamis?*

C'est une nuit de *Satyricon* ou plutôt de *Valpurgon,* tant la nausée qu'elle provoque est puissante. Toute l'armée de la seconde prostitution, faite des *Uranistes* et des intervertis de l'instinct, s'est mobilisée alors à Bullier, faisant fuir sous le raz de marée annuel les professionnelles du lieu, les coutumières étudiantes bicycleuses et courtisanes des honnêtes bals ordinaires.

Et ce sont, sous des masques de gaze, de cire ou de treillis, tout l'échantillonnage des drôlesses courantes, de haute et de petite marque, les hétaïres aux longues traînes, aux chapeaux en parterre de plumes et de fleurs, les modestes rouleuses et les frustes gigolettes à tablier de cretonne, à la chemisette à pois, — tout cela sanglé, corseté, décolleté, faisant saillir des gorges presque nourricières, des nuques à frisons damnables ou des épaules modelées de façon orthodoxe à donner le change aux incrédules.

Sous les cuivres hurleurs de l'orchestre, ces bandes de monstrueux paresthésiques s'entraînent, s'accouplent, pivotent, chahutent, dégageant d'âcres odeurs de gousset, d'alcalines senteurs de mâle mêlées à des parfums éventés, à des relents de cold-cream et de fard fondu!

Martial peut revenir et Juvénal aussi, — l'*amour grec* n'est point mort, mais l'homme est toujours injuste et malhabile à parquer ses fous. — *C'est ici en vérité que se trouve le bal de la Salpêtrière.*

Digitized by Google

22 mars. — **Forêt d'hiver.** — Un doux soleil pâle, encore débile, adynamique, convalescent, répand l'anémie de son or sur la forêt, la grande forêt parisienne, celle de Fontainebleau, notre Bois de Boulogne du siècle prochain. — Les futaies grises s'éclairent, s'argentent; la rousseur fauve des buissons flambe; il y a une magie dans l'orchestration des tons, dans le mariage des couleurs et les squelettes des arbres se dessinent puissamment, se précisent, dressent leur sveltesses d'êtres qui s'étirent au sortir du sommeil, les menues hautes branches presque vaporeuses épousent les blancheurs lacteuses du ciel.

Sous les plantations de pins, aux fûts enluminés d'ocre rouge, le jour se tamise en rayons mauves et chatoyants. Il monte comme des chansons dans la tiédeur de l'air, des oiseaux donnent la répétition générale des prochaines aubades et de toutes parts on se sent enveloppé d'une solitude exquise, dans un ravissement de la nature purgée d'humanité.

Partout le long des routes, des sentiers, des croix et des carrefours où plane le souvenir obligatoire du vieux Sylvain Dennecourt, je songe dans l'émerveillement de cette forêt d'hiver si incomparablement supérieure à la forêt estivale, moins étouffante et plus religieuse, combien forte est la puissance des préjugés qui fait négliger de décembre à avril les promenades à travers les massifs endormis.

Mais la monotonie morale et intellectuelle de la plupart des êtres est insupportable à chacun d'eux; on aime à sortir de soi et à goûter la beauté par bandes, moutonnièrement. La forêt ne se livre qu'aux

Digitized by Google

solitaires et c'est pourquoi elle se montre plus belle en sa nudité hivernale, dans sa diète des hommes et son recueillement.

Arthur Schopenhauer, si mal interprété par le successeur de Challemel-Lacour, l'académicien Hanotaux, a chanté les biens de la solitude et la grandeur silencieuse de la nature dépeuplée. Il a su affirmer que loin du train tumultueux du monde, l'individu assez hautement doué pour demeurer insociable s'y replace, nouvel Adam, dans sa condition primitive de bonheur.

O vous les rares, les élus qui vomissez les éternelles redites des manifestations parisiennes et toutes les vanités qu'on essaie de truffer d'illusions meurtries, allez... allez vite à la Forêt avant qu'elle ne soit contaminée par les villégiatures mondaines.

23 mars. — **William Nicholson.** — Depuis quelques mois, chez les *stationers* et libraires anglais de la rue de Rivoli et de l'avenue de l'Opéra, on voit en vitrine des séries de portraits à peine rehaussés de couleur et extraordinairement silhouettés en vigueur, dont la facture sobre, décisive, puissante, émerveille tous les artistes.

Ce fut d'abord, vers l'époque du Jubilé, un étrange portrait de la reine Victoria, montrant la *old Lady* alourdie par l'âge, en promenade, appuyée sur sa massive canne-béquille et accompagnée d'un sky-dog des plus drôlatiques ; puis vinrent le général lord Wolseley, Sarah Bernhardt, le peintre Whistler, Balfour et Bismarck ; chaque nouvel icône accusant

Digitized by Google

un progrès notable, un talent encore plus éloquent, plus évocateur.

L'artiste xylographe qui synthétise aussi magistralement les physionomies contemporaines, et qui semble être le successeur direct de Rowlandson, se nomme William Nicholson. C'est un Anglais de pure race, n'ayant pas encore atteint la trentaine, et qui, associé à son beau-frère James Pryde, obtint, sous le masque des *Frères Beggarstaff*, un éclatant succès comme peintre d'affiches, spécialement pour les représentations d'Irving au Lyceum.

William Nicholson — qui le croirait! — fut élève de Bouguereau; aujourd'hui qu'il sait dégager sa personnalité avec tant de puissance, il ne rappelle ni maîtres ni égaux; il a créé un genre et il devient universellement remarqué. Son *Almanach des douze sports* fut tiré à plus de trente mille exemplaires à Londres; son éditeur prépare de nouveaux albums qui feront oublier John Leech et Cruikshanck, ce sera comme un *Forain whistlerisé* d'outre Manche. Nous devions notre salut à cette nouvelle étoile de l'art moderne.

25 mars. — **Les projets de Mérovak.** — En gravissant les deux cent soixante-dix marches qui s'étagent en spirale jusqu'au premier étage de la tour du nord de Notre-Dame, je m'efforçais d'analyser l'origine de cette odeur fade, pénétrante, qui semble faite de crasse, de pouacrerie, de lointain croupissement et qui s'infiltre et s'attarde dans la porosité des pierres de la plupart des édifices religieux. Cette morbide senteur de rat purulent, de gauperie dévote,

Digitized by Google

je l'ai déjà subie jusques à l'écœurement au Saint-Sépulcre et dans tous les monuments catalogués de Jérusalem vers lesquels se ruent les fidèles. La chrétienté aurait-elle un parfum symbolique dont notre Huysmans n'aurait pas encore dégagé la nature ni reconnu les successifs agglomérats ?

Ce problème m'inquiétait encore et je tâchais de le résoudre olfactivement, lorsque, arrivé à la première galerie, je m'insinuai presque en rampant au travers d'une petite porte triangulaire, dans l'officine du sonneur-relieur Herbet qui hospitalise chaque jour l'*Homme des Cathédrales*, Mérovak le Chevelu. Architecte dessinateur de dômes imaginaires, de clochers prodigieux, de cathédrales aux gothicités flamboyantes et, de plus, organiste inné, flageolettiste mystique, Mérovak, néo-Péladan, attirait ma badauderie de curieux en quête d'individualités hirsutes et glorieusement fumistes.

Je trouvai Mérovak dans l'humble réduit, à cinquante mètres au-dessus des concierges, drapé dans son ample manteau noir avec une cascade de cheveux bruns pleurant sur son blair.

Ce doux, ce sympathique, au parler calme, mou, hésitant, au regard timide, à la fois charmeur et madré, me fit les honneurs de sa soupente envahie, elle aussi, par la symbolique odeur des êtres et des monuments voués au culte chrétien.

Après avoir constaté par l'inspection de ses cartons que l'*Homme des Cathédrales* était, en tant qu'artiste, plutôt dessinateur que coloriste et qu'il s'entendait mieux à silhouetter des colonnades et des campaniles qu'à les mettre en valeur par des

Digitized by Google

rehauts de tons, nous causâmes ou plutôt il vaticina.

Mérovak s'efforce d'éclairer les tempêtes qui s'agitent sous son crâne. Son séjour à la tour a évidemment élargi ses horizons et affermi ses instincts dominateurs. Il veut régner par la plume, par le crayon, par la musique des grandes orgues, par la magnificence de voyages à travers la France sous un costume digne de Mangin ou du *Sâr* réargenté et découroné par l'hyménée.

Il va fonder un recueil mensuel : l'Echo des Cathédrales, avec, pour épigraphe, sa devise : *Vibrer par les orgues, vivre par les Cathédrales* ! Dans ce périodique qui se vendra à l'entrée des églises historiques, dans les sacristies et les presbytères, Mérovak prétend ressusciter les vieilles légendes moyenâgeuses, interpréter la voix des orgues, interviewer les cathédrales, les forcer à lui confesser leurs états d'âme. Il reproduira les dires d'humbles curés de campagne, les récits apostoliques des sacristains ; il illustrera son texte de reproductions de ses œuvres crayonnées du faîte à la base, d'instantanés photographiques ; il demandera aux cloches leurs sensations d'envolée ; quant à ses *parerga,* ils sont innombrables.

Ce n'est point tout : l'extraordinaire rénovateur veut agir par une mise en spectacle d'apparat de sa gothique personne et entreprendre un long *Voyage de clocher en clocher* à travers l'Europe catholique.

Le 29 mai, jour de la Pentecôte, au son des quatre cloches et du gros bourdon de Notre-Dame, à deux heures de l'après-midi, vêtu d'un pourpoint de velours égayé sur la poitrine et dans le dos de rosa-

Digitized by Google

ces polychromes, chaussé de bottes aux tonalités de vieux parchemin, le chef couvert d'un toquet de troubadour et monté sur une mule superbement harnachée qui lui sera offerte par la ville de Fontenay-le-Comte, ancienne capitale du Bas-Poitou, Mérovak quittera sa bonne ville de Paris, se dirigeant vers Senlis, Beauvais, Soissons, Reims, Saint Quentin et autres villes du Nord-Est, se flattant d'y être reçu en grande pompe par les autorités municipales et le clergé et d'y être conduit aux cathédrales où il gîtera dans les clochers après avoir déchaîné sous la froideur des nefs les passions prisonnières des orgues dont il deviendra l'amant.

Mérovak me narre tout cela naïvement, avec une tendre puérilité, sans recherche de mots, avec une totale méconnaissance des moyens pratiques, ne semblant soupçonner les obstacles, ni la blague, ni l'âge du siècle.

Pour me récréer, il me conduit dans le haut de la tour, près des cloches au repos, et me donne un témoignage de son talent de joueur de flageolet de cuivre ; j'écoute ce pâtre mystique avec moins d'émotion peut-être que je n'en ambitionnerais ; le rayonnement de l'*Homme des Cathédrales* n'a point sur moi l'action des projections violettes ; il ne me pénètre pas.

Mérovak qui voudrait s'approprier le mot de Hugo : « La cathédrale rugueuse était sa carapace », est une réédition du jeune France moyen âge, une contre épreuve de cet Elias Wildmanstadius dont Gautier, le bon *Théo*, nous fit un magistral portrait et qui sculptait avec un canif des petites cathédrales de liège,

Digitized by Google

transcrivait des vieilles chroniques et faisait des visages de vierge avec des auréoles et des nimbes d'or.

Comme pour le héros de ce conte, il semblerait que l'ange chargé d'ouvrir aux âmes la porte de ce monde, par incroyable distraction, n'ait livré passage à l'âme de Mérovak qu'environ trois cents ans après l'époque fixée pour son entrée dans la vie.

L'*Homme des Cathédrales* est périodique ; il disparaît et réapparaît comme les capucins de baromètres. Il est innocent, décoratif et pittoresque ; il ne convient pas de décourager sa vocation altière. En m'accompagnant, pour prendre congé, vers la béance de l'escalier en oubliette, l'apôtre néo-gothique me présente Quasimodo, accroupi comme un sphinx sur une gargouille. Quasimodo est gras, dodu, fauve, superbe et sauvage ; c'est le chat de la cathédrale ; lui seul la connaît dans les coins ; il naquit dans la tour et jamais n'en bougea. Ami des altitudes, il professe le mépris des caresses et l'homme seul, cet éternel Claude Frollo, lui donne la crainte du vertige. Quasimodo m'attire, me charme. Que n'ai-je pu l'interviewer ?

26 mars. — **Aubrey-Beardsley.** — C'est un grand artiste anglais qui vient de s'éteindre, phtisique, à peine âgé de vingt-quatre ans, sous le soleil de Menton. Tout le clan de la nouvelle Esthétique en Angleterre sentira cruellement le deuil qui le frappe.

Aubrey-Beardsley fut un des plus prodigieux exemples de la prématurité d'art instinctif qu'il ait

Digitized by Google

été permis d'enregistrer. A quinze ans, sans professeur, sans direction, il se révélait illustrateur de premier ordre. Son dessin net, vigoureux, précis, déroutait, inquiétait, passionnait par son extravagante originalité de conception et de facture les vétérans de l'art contemporain. On y retrouvait, avec un véritable malaise d'analyse, les styles grecs, persans, hindous, arabes, les visions du quinzième siècle, les grâces de notre dix-huitième, tout cela mêlé à des procédés vaguement tonkinois, à des reconstitutions de pantalonnades italiennes, à de somptueuses décorations dans le goût des premiers xylographes.

A chacune de ses œuvres nouvelles, tous les amateurs de Londres tombaient en émoi ; à Paris, Beardsley avait ses fidèles admirateurs et aussi ses élèves, ou plutôt ses plagiaires, à un âge où l'on tâte encore le chemin. Ses eaux-fortes et vignettes pour *la Morte d'Arthur* sont des chefs-d'œuvre ; il y faisait revivre avec un maniérisme exquis le cycle de la table ronde ; ses dessins pour la *Salomé* d'Oscar Wilde, ceux de la revue *The Savoye* et du *Yellow-Book* ont été les points de départ de toute une nouvelle école de *noir* et *blanc*. C'est un véritable maître qui disparaît.

Aubrey-Beardsley adorait Paris ; il était venu s'y fixer le dernier printemps sur le quai Voltaire, avant d'aller villégiaturer à Saint-Germain.

Grand, maigre, diaphane, avec des yeux démesurés, des oreilles décollées, des cheveux rares, il était impressionnant à voir. — Au travers de sa chemise de lumière — comme disent les mages — on lisait la

Digitized by Google

brièveté de sa destinée. Il aura du moins en sa précocité connu et peut-être apprécié tous les avantages des succès immédiats.

27 mars. — **L'ami de Mme Desbordes-Valmore.** — Comme la mode littéraire s'est dévouée à la découverte des amours d'antan et que les historiens s'efforcent d'employer les rayons Y de leurs recherches à la mise au jour des amoureux jusqu'alors mystérieux, on vient de nous révéler le nom du tendre ami de *Marcelline*, natif de Saint-Domingue, un certain chevalier Dupuy des Islets, qu'elle adora avec passion, vers 1813, avant que d'épouser le comédien Valmore, dont elle eut tant à pâtir.

Ce chevalier était un petit poète galant dans la manière de Parny, de Boufflers et du chevalier Bertin. Nous avons, en son honneur, parcouru l'*Almanach des Muses*, de 1810 à 1820, et avons trouvé, sous sa signature, quelques *Stances à Lucie*, qui assurément furent adressées à la plaintive tourterelle de Douai.

Ce Dupuy des Islets était un lamentable poète, dont les vers veules et prétentieux ne méritent que l'oubli qui les recouvre à jamais ! Nous découvrons de lui cependant, en 1815, une *Cantate sur le retour de Louis XVIII*, qui nous montre de singuliers horizons sur le patriotisme de cette époque vis-à-vis des alliés. Cette cantate de l'amant de Marcelline se termine ainsi :

Prince anglais qui veillas sur l'espoir de la France,
Jouis de son bonheur... il est ta récompense.
Vive François, Guillaume et tous les Souverains
Dont l'amitié fidèle affermit nos destins.

Digitized by Google

Célébrons Wellington, célébrons Alexandre :
Français, n'oubliez pas qu'à vos toits réjouis
Leur essaim guerrier vient de rendre
La paix, le bonheur et Louis.

Nous pouvons parler de notre décadence morale, cependant il n'est pas de rimeur déliquescent qui s'aventurerait à cette heure à de pareilles platitudes vis-à-vis de nos vainqueurs.

28 mars. — **Théâtre des Pantins.** — Rue Ballu, au fond d'une cour, au premier étage, un théâtricule pour quelques-uns. — C'est là que récemment Alfred Jarry fit revivre quelques soirs durant, à l'aide d'ingénieuses marionnettes, son épique Ubu, fantaisie porte-bonheur dont l'éloquence scatologique fut incomplètement digérée par quelques oreilles, le soir de la première à l'*Œuvre*.

Ce Théâtre des Pantins, c'est en quelque sorte la résurrection du *Théâtre de la rue de la Santé* dont Lemercier de Neuville devint l'historiographe, où Glatigny fit représenter son *Scapin maquereau ;* Jean du Boys, *Signe d'argent,* et où l'on improvisa un grand drame en cinq actes dont le titre seul subsiste : le *Suif de Venise ou la chandelle des Dix.*

La salle est restreinte mais plaisamment décorée, par Edouard Vuilard, de pyrotechnies de couleurs superbes, et par Bonnard, de silhouettes noires et grises d'une grande virtuosité de facture. Un petit guignol historié d'images, telles qu'on en voit dans les songes pantagruéliques, deux rideaux à droite et à gauche pour dissimuler les coulisses, la simplicité même réclamée par l'Oncle.

Digitized by Google

La salle est faite par les familiers du *Mercure* et de la *Revue Blanche;* on y voit A. Germain, Ferdinand Herold, le bon chanoine Gauthier-Villars, de l'abbaye de Willy, de Tinant, Walloton, le néoxylographe aux noirceurs bien connues, Alfred Vallette, Damois, le Talma des premières, et, d'autre part, Louise France, ex mère Ubu, Rachilde ruisselante de gaieté, Madame Khan et tous les amis de la maison, Jarry en tête.

On donne *Vive la France !* trilogie à grand spectacle de Franc Nohain, trois tableaux, un prologue, une apothéose. On nous prévient que la censure n'a pas autorisé la pièce, nous voici donc en *private society.*

Oh ! l'exquise guignolerie, où tout fut joie, où l'effroyable satire se souligne à peine d'elle-même, où la musique délicieusement savante en sa perfidie parodiste accentue l'incomparable déséquilibre de versification du vrai poète Franc Nohain, où les décors *intentionnistes* sont des œuvres d'art, où les têtes de pantins sont ciselées par Bonnard de la plus burlesque et de la plus saisissante façon ! Et quels interprètes pour les romances de Claude Terrasse : Jacotot, Lardennoy et Mme Rey ! Les trois arguments de ce tryptique dramatique portent : 1° le *Français est brave* (la scène est au café de la Jeune France) ; 2° le *Français est galant* (nous nous trouvons en un luxueux salon d'hospitalité de nuit) ; 3° le *Français est spirituel* (c'est la place de la Roquette un matin d'exécution).

Il est peu probable que cette aimable folie fasse jamais les délices des salons académiques ou des

Digitized by Google

five o'clock de la *Bodinière* ; le sel en est trop menu et saupoudre trop délicatement des vanités éminemment françaises ; toutefois elle révèle en M. Franc Nohain non seulement l'étrange humoriste que l'on sait, mais bien mieux un Aristophane à effets fragmentés, à blague froide, et qui distribue les paillettes de son esprit assez inégalement, de la même manière que certains peintres modernes, et non des moindres, distribuent la lumière.

C'est un incohérent merveilleusement logique et ordonné ; ici, de même qu'en ses vers brisés, il sait calculer toutes les trajectoires de son *vis comica*. Il fait boiter la vieille gaieté gauloise pour la rendre par son déhanchement encore plus irrésistible, il possède le génie de l'imprévu savamment obtenu à travers des rythmes inégaux et trompeurs.

AVRIL 1898

3 avril. — **Club de Femmes.** — Une succursale du *Ladie's Club* de la rue Duperré a été ouverte à l'angle du boulevard Malesherbes et de la place de la Madeleine. Les Parisiennes ne paraissent s'émouvoir que médiocrement de ces installations à leur usage, et qui mettront quelque temps à devenir familières à leurs mœurs philanthropiques.

A Londres, les clubs féminins foisonnent depuis cinquante années et ils prospèrent généralement. Les mieux fréquentés et aussi les plus luxueusement installés sont l'*Alexandra*, le *Victorian*, le *Somer-*

Digitized by Google

ville, l'*University*, et enfin le *Writer's Club* ou « Club des bas bleus ».

Ce que nous pourrions, plus pratiquement encore que les clubs, emprunter à l'Angleterre et à l'Amérique, ce sont les *Women Bachelors Homes,* les maisons d'habitation pour femmes seules et libres, spécialement construites en vue d'hospitaliser les dames sans famille, filles, veuves ou épouses divorcées de tous âges et de toutes professions.

Deux compagnies se formèrent à Londres afin de créer des maisons de rapport munies de petits logis très confortables pour femmes libres, avec des salons de réunion et des salles de lecture communes. La *Ladie's Residential chambers Company* et la *Ladie's Dwelling Company Limited* ont déjà construit, au sud-ouest de la grande cité, des immeubles considérables, des *Flats houses*, qui leur rapportent de 2 1/2 à 3 0/0 de l'argent engagé. Ces maisons sont toujours louées à la semaine. Il est question de les multiplier sur le sol anglais où les femmes célibataires ne se comptent plus.

Il est certain que dans une grande ville aussi férocement galante que Paris, la femme aurait droit à moins de promiscuité et à de plus nombreux refuges où elle se sentirait tout à fait chez elle. On ridiculiserait bien un peu au début ces maisons dédiées aux femmes seules — car notre blague ne respecte rien, — mais l'utilité en serait vite reconnue, et cette entreprise nouvelle, recommandée aux capitalistes et basée sur des statuts de haute moralité, aurait assurément un succès encore plus immédiat que celui des clubs féminins où la Parisienne

Digitized by Google

ne fait que passer, où les relations sont temporaires et extérieures, où l'on ne peut trouver tour à tour, et à son gré, le vrai *chez soi* solitaire et le papotage des salons de distraction.

4 avril. — **Expositions de printemps.** — Les expositions de menus groupes, sinon d'individualités de la peinture, sévissent avec intensité. C'est une rubescente épidémie de printemps à laquelle nul ne se peut soustraire ! — Les artistes associés ouvrent boutique à tous les coins de Paris, préludant par des répétitions générales à la fastidieuse et solennelle comédie : *Toutes les toiles aux Salons*, dont la première est, hélas ! imminente.

Ce ne sont plus partout que des « articles » de décoration, catalogués par genres, garantis sur signature, dont le bas industrialisme apparaît chaque jour davantage. Il n'est point douteux que l'heure soit proche où l'on attachera aux exhibitions picturales la même dose d'intérêt qu'aux *Expositions de blanc*, de *tissus d'été* ou de *costumes de saison*, dont les prix courants illustrés encombrent périodiquement nos demeures.

Entrepris ce jourd'hui la tournée obligatoire au pays des peinturistes. Tout d'abord galerie des Champs-Elysées, chez les Aquarellistes français. — Français, ah ! combien le sont-ils par la routine et les invariables procédés de fabrication ! Voici vingt ans exactement qu'ils mettent en lumière le même déballage des sujets de genre guettés par l'ineffable et respectueuse chromolithographie, les mêmes scènes d'un dix-huitième siècle d'opérette, les mêmes

Digitized by Google

motifs d'illustrations pour barcarolles ou romances à soupirer, les mêmes portraits au lait de roses d'une joliesse de porcelaine de Saxe, les mêmes marines fades, les mêmes études de fleurs pour dessus de boîtes à dragées... et personne ne s'insurge ! Il y a foule devant ces agaçantes préciosités, bien faites pour adorner les boiseries des salons blancs XVI à la mode.

On retrouve ici les dames et demoiselles qui envahissent en février le *Volney* et l'*Epatant*, aux jours des fêtes oléagineuses, et ce sont des cris pâmés d'admiration, des susurrements joyeux, approbateurs, des phrases apprises et redites sans sincérité, tout un caquetage de mondanités bien dignes des artistes qui se sont mis au régime d'eau sucrée des *five o'clock*.

Les quelques rares coloristes et dessinateurs personnels qui se sont fourvoyés dans cette galère de confiserie, les Besnard, les Boutet de Monvel, les Grasset, les Jeanniot, feraient sagement de ne s'y plus compromettre à l'avenir. Un des derniers venus, M. Gaston La Touche, montre assez d'indépendance, de virtuosité et de tempérament pour être en mesure de s'exposer désormais solitaire aux risées des incompréhensifs et à l'admiration de quelques intuitifs ; il n'a que faire du repoussoir de ce milieu de poncifs où claironne Clairin en des peintures peignées d'algues marines. Les œuvres de M. La Touche, le *Chapitre*, les *Disciples d'Emmaüs* et la *Descente de croix*, gagneraient encore à être isolées ; le magistral prisme de couleurs qui les enveloppe et les éclaire de vapeurs irisées, ainsi que font pour la

Digitized by Google

Loïe Fuller, en ses danses de feu, les lentilles polychromes des projecteurs électriques, exprime une maîtrise et une vision supérieures à ce qu'on cherche d'habitude chez les professionnels de l'enluminure lymphatique. — M. Gaston La Touche apparaît, dans cette exhibition des aquarellistes, comme un loup dans une bergerie... Et quelle bergerie Pompadour, à moutons frisés, enrubannés, bêlant méthodiquement au même diapason d'art pour tous !

Aux *Pastellistes*, beaucoup plus d'ampleur et de fantaisie chez les exposants, le procédé de facture exigeant plus de décision et plus de largeur d'exécution ; l'effet ici s'obtient par la hardiesse, parfois par la témérité ; dans la cuisine de l'art, le pastel, c'est le *tôt fait* ; il s'improvise, s'enlève de chic, sans gratinage et recuisson possible. C'est là son charme tout de poussières à peine déposées ; c'est une peinture d'ailes de papillon ; Sully Prudhomme aurait pu chanter le pastel : *N'y touchez pas, s'il n'est fixé.*

M. René Ménard excelle dans la pyrotechnie des pulvérisations de la couleur ; ses portraits sont noyés d'une ravissante mélancolie ; ils se détachent sur des paysages de rêves traités comme des lointains de primitifs italiens ; il obtient à l'aide de colorations discrètes des valeurs de tons comparables à des gemmes. Egalement aux pastellistes, Jean Véber élève sa manière initiale bien au-dessus de ce qu'on en espérait, et M. Léandre, ce Mucha de la caricature — un Mucha qui outrerait ou dégonflerait ses baudruches viennoises, — nous ouvre sur la *Folie des grandeurs* une perspective qui n'est point sans

Digitized by Google

philosophie ni sans humour. Son portrait de *Poquelin*-Courteline vaut par la physionomie, par la ressemblance et par la magie des coloris savamment orchestrés. A citer en plus les jolis paysages, fleuris à la façon de Kate Greenaway, de M. Sonnier, et quelques étincelants sous-verre de MM. Callot, Nozal, Billotte et Lhermitte. Dans l'ensemble des pastels exposés, un assez grand nombre de mates banalités que l'on rougirait d'utiliser comme papier de tenture.

Chez Dosbourg, à la rue Le Peletier, où je m'arrête, une rare collection de vues de campagne et de vues de Paris *(urbs et suburbs)*,exposée par Charles Guilloux qui semble avoir abandonné le système du paysage synthétique, à émotion concentrée, par quoi il se révéla à nous il y a quelques années à l'ancien Pavillon de la Ville de Paris. Ses pages sur le pays breton et la basse Seine sont infiniment plus analytiques, mieux transcrites en traits décisifs que ses œuvres primitives. L'individualisme de son art s'est encore assoupli par l'étude et il se dégage de cette petite exposition des œuvres de Charles Guilloux un charme pénétrant, caractérisé par les effets de mirage de la lumière du ciel dans l'eau des étangs des canaux, des rivières, ce grand charme de la nature qui se répercute avec une souriante gaieté dans le cristal de ses sources. M. Guilloux traduit avec une poésie de nymphe ces réverbérations pittoresques à toutes les heures du jour et selon les divers angles d'incidence de l'éclairage solaire.

Au quai Voltaire, chez Pellet, autre révélation d'artiste ; ce sont les compositions au crayon noir,

Digitized by Google

à l'aquarelle, à l'estampe ou au lavis, de Louis Legrand, l'ancien Legrand du *Courrier français*, qu'inspira un instant, à ses débuts, la nerveuse et capricante manière de Félicien Rops, mais qui sut se reprendre à temps pour cultiver son propre jardin. Louis Legrand, de qui les amateurs d'estampes possèdent quelques-unes des plus belles planches contemporaines et qui est à la fois paysagiste, portraitiste, révélateur de danseuses réalistes comme Degas et cuisinier hors ligne de l'eau-forte au vernis mou, savamment relevée de pointe sèche et de burin, s'est avisé d'entreprendre un *Livre d'heures* résolument moderne d'expression, et ce sont les illustrations originales de ce livre qui sont rangées au fond d'une cour dans la discrète officine de Pellet. Qu'on se figure une *Vie dévote* racontée par Roll, le peintre des ouvriers de la Villette, ou une bible décorée par Renouard à l'aide de croquis cueillis dans la rue à Londres ; c'est un peu l'effet que nous causent les compositions étranges de Louis Legrand. Mais il faut ajouter que ce rare artiste les a enveloppées d'une sorte de rayonnement de foi et qu'il a créé en quelque sorte l'expression mystique de figures apostoliques de notre temps.

6 avril. — **The Ballad of Reading Gaol** : la *Ballade de la prison de Reading,* par C. 3. 3. — Ainsi se frontispice un livre qui vient de paraître à la fois en Angleterre et en Amérique et qui, primitivement imprimé à 800 exemplaires, a vu monter son tirage au delà de six mille. — O vertueuse et curieuse Albion!

C. 3. 3 fut le chiffre matricule à la prison de Rea-

Digitized by Google

ding du poète, romancier et auteur dramatique Oscar Wilde, mis à l'ombre durant deux années en raison de ses goûts non-conformistes, et il est juste de dire que l'originalité de ce pseudonyme est un trait d'humour auquel ne résistèrent pas ses compatriotes ; — on lit, on s'arrache en ce moment dans le monde littéraire la *Ballade de Reading gaol.*

Cette plaquette de 31 pages est dédiée à la mémoire de C. T. W., anciennement soldat du régiment royal des horse guards, qui mourut à la prison de Reading, en Bertshire, le 7 juillet 1896. C'est un poème d'environ sept cents vers, groupés par stances de six, et qui conte les angoisses, les mortelles affres, les nuits de terreur et d'émotion que ressentit le détenu Oscar Wilde durant la captivité, voisine de la sienne, d'un jeune soldat condamné à mort pour avoir tué sa maîtresse.

A la suite d'une sorte d'avatar ou d'hallucination que les rigueurs de l'internement suffisent à expliquer par l'état de supersensibilité anormale d'Oscar Wilde, le poète qui avait vu, connu peut-être, le cavalier meurtrier de son amie, s'était pris de pitié pour ce jeune homme destiné au supplice de la potence en sa cellule même. Chaque jour, à chaque heure, à mesure qu'approche le dénouement terrible, le condamné au *hard labour* note les frayeurs, les dysphories du soldat à la veille d'être exécuté ; il croit sentir toutes les tortures, les remords, les émois, les anxiétés, les suées, les effroyables transes du malheureux qu'il peut apercevoir chaque jour au cours de sa régulière et pénible promenade dans le préau de la prison.

Digitized by Google

En des stances au rythme noble, berceur et pitoyable, il nous dit l'expression de l'homme vers qui convergent aussitôt nos sympathies et notre commisération ; il nous montre ses yeux étrangement bleus, sa mélancolique résignation, et comment lui est venue, à lui poète, cette prise de possession morale par un autre être dont il partage ou plutôt exagère toutes les souffrances et toutes les émotions.

Ce poème révèle un admirable pathétisme de supérieure humanité chez son auteur, une sensibilité exquise, affinée, dont l'expression nous gagne et nous méliore ; l'intellectuel, le paradoxal Oscar Wilde, l'homme des recherches de mots précieux, des originalités voulues et qui nous énervait à force de tarabiscoter sa pensée et de nous donner le change sur ses réelles émotions ; Wilde qui se mit en scène dans un rôle de Desgenais superbe en son roman de *Dorian Gray* et que la société anglaise considéra comme le cœur le plus sec sous le cerveau le plus souple et le plus brillant, rachète amplement dans ce tendre poème de pitié toutes ces préventions. Loin du sommet de gloire qui lui donna le vertige, en sa cellule de Reading, il aura senti dans l'ombre et le recueillement, — en même temps que le rire cessait de creuser son masque gras, — renaître en soi la source des larmes et des douleurs fécondes ; c'est pourquoi, si ce petit poème ne doit pas être considéré comme son œuvre la plus sereinement esthétique et la plus haute, on peut être assuré que ce sera la plus humaine, celle qui vivra non pas par un genre d'esprit qui se démonétise ou par une symbolique d'art dont la mode peut passer, mais par l'émo-

Digitized by Google

tion sincère, indestructible, qui aura toujours son écho dans le cœur des hommes qui ont vécu, souffert et aimé... chacun selon ses instincts.

8 avril. — **Chansons de nègres.** — L'ami américain qui nous accompagnait hier dans une boîte à musique de Montmartre où se succédaient des airs à la mode, de ces airs de revues si fringants, si bizarrement rythmiques, si endiablés dans leur incohérence, nous disait à chaque instant, en nous heurtant du coude :

— Tenez ! encore une chanson de nègre ! Vous voici presque au même point que les Anglais, des *mélano-mélodistes* ; toutes nos *bamboulas* de Virginie ou de la Floride sont devenues les véhicules de vos chansons spirituelles et frondeuses ; avouez que c'est drôle !

Et, en effet, sans que nous en ayons conscience — la remarque n'en ayant jamais été faite, — nous empruntons, depuis déjà plusieurs années, nos musiques profanes, nos flonflons, nos rapsodies de bouibouis, nos monodies de *Beuglants* en grande partie aux music-halls de Londres, lesquels s'achalandent aux Etats-Unis où les prestes chansons de négritos, les airs exquis pour banjo, les étonnantes sérénades des minstrels ont un succès fou. — La chanson jouée, mimée, *épileptisée*, où le refrain s'accentue d'une vague gigue sinon d'un pas accéléré de danse, de valse ou de marche, est plus que jamais en faveur dans nos concerts, et il n'est pas sans intérêt d'observer que les joies décadentes, que les sensations nerveuses des races qui vieillissent sont générale-

Digitized by Google

ment supérieurement excitées par des inspirations primitives, enfantines de peuplades barbares douées pour la souplesse et l'éclat de la gaieté. — « J'adore les nègres, nous disait un soir Leconte de Lisle, ce créole ; il n'y a plus qu'eux, voyez-vous, qui sachent encore rire à cette heure. »

10 avril. — **Charles Yriarte.** — Jamais, au cours de pérégrinations, non plus qu'à Paris, je n'ai rencontré le galant homme qui vient de disparaître ; son œuvre toute vouée à une critique d'art un peu surannée m'indifféra plutôt et cependant sa mort vient de me donner une sensation vaguement attristée comme si s'en était allé un ami inconnu. C'est que Charles Yriarte fut un Français vraiment amoureux de Venise, un des derniers familiers des Procuraties de San Marco et du petit café Florian. A chaque nouvelle excursion vers la divine cité des Doges, alors que je m'acagnardais dans les flâneries de la piazza, les amis que je croisais, les commandatori et cavalieri, dont la vie s'écoule si douce, si berceuse, si exempte de fièvre et de tracas, me disaient régulièrement d'un ton de voix molle et joyeuse : « *Yriarte est venu* », ou bien : « *Savez-vous quand viendra Yriarte ?* » Je me faisais à l'idée de rencontrer un jour ou l'autre sur le quai des Esclavons l'*Historien de la vie des patriciens*, l'iconographe des arts de Venise, dont naguère le vieux collectionneur Eugène Piot qui venait pour acheter un livre ou un menu bibelot à Venise, à Vérone, à Padoue ou à Brescia, m'avait longuement vanté l'esprit, la courtoisie et la biendisance.

Digitized by Google

De tous les vieux Français de Venise, Yriarte était l'un des derniers fidèles à sa passion. Il y fréquentait avec le pauvre Armand Baschet, qui me fut si précieux pour la reconstitution sous les plombs de la fuite aventureuse de l'admirable Giacomo Casanova de Seingalt. Nous nous retrouvions chez Florian avec tous les casanovistes, le professeur d'Ancona, de Vérone, le commandeur Barozzi, le chevalier Stefani, Molmenti, le de Goncourt vénitien, et quelques autres qui tous flambaient d'amour pour cette inoubliable Venise, la *ville-femme* qu'on n'oublie jamais quand on l'a possédée ; et toujours cette phrase de l'un des coins de ce café Florian où l'on ne consommait jamais, où l'on causait sans fin, m'arrivait interrogatrice dès qu'on connaissait ma qualité de Français : *Pensez-vous qu'Yriarte viendra bientôt cette année!*

Venise... et Yriarte communiaient quelque peu dans mes souvenirs. — Le doyen des Vénitiens, c'est aujourd'hui Ziem qui le fut si peu en réalité, car il convient de révéler qu'il a peint toutes ses plus glorieuses *Venises* à Montmartre, dans les visions des splendides soleils couchants de la rue Lepic.

16 avril. — **Green Flirt Park.** — Londres se prépare avec de certaines coquetteries florianesques aux coutumières splendeurs de la *season*. Le printemps, outre-Manche, est peut-être plus charmeur, plus pénétrant, plus blond pour ainsi dire, d'une idéalité plus idyllique qu'on ne le voit sur le continent. En tout cas, on ne saurait nier que sa verdoyance soit plus intense, plus ingénue, plus harmonieuse-

Digitized by Google

ment glauque et porracée que dans nos campagnes.

Squares, *commons* et parcs offrent des échappées d'invraisemblables paysages dès le mitan d'avril et il n'existe pas au monde une évocation aussi élyséenne que celle donnée à tout artiste qui sait voir par ce joli *Green Park* éternellement lavé de rosée et qui s'emprisonne, triangulaire morceau de verdure, dans le quartier le plus élégant, le plus excessif et tumultueux de la métropole.

C'est *Green Flirt Park* qu'il le faudrait nommer, car c'est bien le parc Watteau des départs pour Cythère, le nid de refuge où n'abdique point l'extase des amoureux venus là pour exiler leurs âmes conquérantes. A l'heure de rêve vespéral où, ce samedi, s'y introduit ma flânerie, il y a dans l'ambiance de ce vert asile comme une embéguinante dévotion d'amour. Avec la fauve agonie du soleil, le mouvement de Piccadilly s'est atténué et, en dépit du continu roulement des cabs, munis de pneus confortables et de la sonnerie saccadée des chevaux sur la chaussée déjà lointaine, on perçoit la douce sérénade des oiseaux dont les gammes joyeuses, surprenantes, vibrent dans le délicat brouillard latescent qui noie comme d'un encens bleu les hauts horizons pâlis de Constitution Hill.

Sur le ciel qui plafonne les masses de verdure, s'effilochent, rehaussées de lueurs opulentes, de pittoresques haillons de brume. Le parc s'éclaire adorablement en demi-teintes, ainsi que, dans l'opéra d'*Orphée*, le décor des éternels séjours vu au travers d'un vaporeux rideau de gaze. C'est l'heure des soupirs, des frôlements, des éloquents silences, l'*Heure*

Digitized by Google

sexuelle chantée par l'Aroun-al-Rachild des *Mille et une Nuits* littéraires. Sous chaque touffe d'arbres sont venus s'asseoir les *dearlings* et les *sweet-hearts* en mal d'amour ; on voit partout leurs groupes reproduits en une religieuse prostration ; par centaines d'unités, au pied des ormes, des bouleaux, des hêtres et des érables, ils sont accouplés dans des poses de keepsakes, en de sentimentales attitudes, se parlant peu ou ne se parlant point, les mains timidement pressées, les tailles enlacées, les lèvres rapprochées et béatifiées par le bêlement plaintif d'aveux tendres et peureux. Le pas du promeneur solitaire ne les gêne point ; ils ne voient qu'eux-mêmes dans leur glorieux et puéril triomphe d'amour ; ils sont gauches, opprimés par l'envahissante tristesse des voluptés prochaines, courbés sous le poids d'une fatalité qui les pousse à créer ; ils ne se vautrent pas dans le bonheur comme nos Latins qui donnent du panache à la prise de possession ; ils profitent du *samedi* de repos, institué par raison d'Etat pour contribuer au maintien et à l'accroissement de la population... à la prospérité des colonies. Ce sont de semblables rouages humains qu'une occulte courroie de transmission fait fonctionner à cette même heure et dans un même but sur tous les points du Royaume-Uni, en d'analogues *Green Parks* qu'envahit comme ici une chaste atmosphère de flirts silencieux et bientôt utilitaires.

Eternellement et partout nos cœurs tournent autour de l'amour comme la terre autour du soleil ; mais ici le protestantisme a décomposé et réglé le mouvement, l'a rendu auguste et triste comme un

Digitized by Google

devoir social, n'admettant pas qu'on joue avec les lois sacrées de la naturelle sélection, ce dont il le faut louer !

17 avril. — **Société Elisabethaine de Londres.** — Nous assistons à Londres à la quatorzième session de la Société Elisabethaine, instituée dans le but de restaurer les véritables traditions shakespeariennes.

Le président, M. Sidney Lee, dans une causerie humoristique et documentée, nous fournit de curieux détails sur l'expansion de l'œuvre de Shakespeare à l'étranger.

De tous les pays du monde, c'est peut-être en France que le grand *Will* est le moins fréquemment représenté sous sa forme dramatique réelle. On ne le goûte guère dans les nations latines qu'à travers la musique de Verdi et d'Ambroise Thomas : ce n'est plus ainsi du Shakespeare *extra dry*, du Shakespeare d'origine que nous dégustons, mais plutôt un travesti d'*Othello*, de *Roméo*, avec une sauce orchestrée qui fait de l'œuvre du maître ce que la chromotitho fait d'un chef-d'œuvre du Titien ou de Véronèse.

Dans l'Europe orientale, au contraire, le succès des œuvres de Shakespeare va croissant chaque année, et l'on prévoit déjà le moment où les drames de demi-dieu de Strafford-sur-Avon pénétreront en Asie. Des traductions hindoues et japonaises sont dès ce moment imprimées.

M. Sidney Lee nous signala avec mélancolie ce fait que le succès de Shakespeare dans les deux mondes correspond à une période de décadence en

Digitized by Google

Angleterre. Le seul grand classique dramatique anglais est en baisse à Londres et dans tout le Royaume-Uni ; ce n'est assurément qu'une éclipse momentanée, cependant, même en l'état actuel, Shakespeare est encore cent fois plus fréquemment interprété sur les scènes anglaises que ne le sont chez nous Racine, Corneille ou Molière, dont la statistique des représentations nous serait plutôt pénible à exposer.

18 avril. — **Somnambules disparus.** — J'apprends par une lettre de part, trouvée au retour *at home*, le décès d'un magnétiseur enterré hier avec quelque pompe à Saint-Sulpice, Louis Auffinger, qui hypnotisa de longues années sa sœur et sa mère, somnambules extralucides actuellement éplorées.

Ce m'est un deuil que cette disparition du dernier des Auffinger. Je revois l'appartement familial de la mère Louise Auffinger, dans un petit entresol de la rue du Four-Saint-Germain ; la cage des serins à la fenêtre, le chien hargneux qui se déchaîne en aboiements au moindre coup de sonnette, et le salon en velours jaune d'Utrecht demeuré très Restauration avec son guéridon à pieds de lion, ses canapés en bateau, ses fauteuils à volutes et les graves portraits des Auffinger en des attitudes figées, comme découpés dans du zinc au poncif. La mère surtout, peinte de face, vers 1860, assise sur un divan solférino, avec une robe d'organdi à volants, des manches *pagodes*, de larges chaînes d'or et des bijoux en camées, une crinoline démesurée, un *havanais* sur les genoux, la tête précieusement ouvragée et pleine

Digitized by Google

de dignité dans un ébouriffant entourage de *repentirs* ondulés, d'un comique d'expression qui ne se saurait dire.

Le fils, petit, chétif, pâle, avec un soupçon de barbe rousse, arrivait doctoral, important, prenait sa mère par la main, faisait asseoir ce mastodonte en cheveux blancs dans une cathèdre capitonnée, et, à la suite de vigoureuses passes qui faisaient perler la sueur à son front, endormait le sujet, généralement très habile et très heureusement doué. Les dames du monde en étaient troublées, les extraordinaires révélations de la prophétesse se colportaient dans le Tout-Paris de l'occultisme.

Où conduire dorénavant les déséquilibrées cosmopolites en quête de curiosités, de singularités psychologiques, d'émotions inédites? — Combien n'en ai-je point mené chez la mère Louis Auffinger qui en sortaient toutes congestionnées par la surprise de choses *connues d'elles seules*... de détails intimes qui leur avaient été dévoilés par la somnambule extralucide. Et puis il y avait les soirées d'hypnotisme où l'on nous conviait; les expériences surnaturelles entre deux verres de punch, le défilé des types mémorables, prodigieux, des demi-monstres entrevus au cours de ces fêtes intimes. Décidément, c'est une bonne maison qui s'en va!

Je retrouve la carte du fils Auffinger; elle vaut d'être épinglée dans la collection des spécimens de nos petites vanités humaines. La voici :

Digitized by Google

LOUIS AUFFINGER
MAGNÉTISEUR-PUBLICISTE
Ancien secrétaire du baron du Potet et de la Société de magnétisme de Paris
Propriétaire gérant et rédacteur en chef du journal la *Chaîne magnétique*
Président-fondateur de la Société magnétothérapique et de l'Institut magnétologique de Paris
Vice-président d'honneur de diverses sociétés scientifiques, littéraires et humanitaires, etc., etc.

Et dire que c'est tout cela en un seul homme que l'on enterrait hier.

20 avril. — **Les Indépendants.** — Expulsés du Champ de Mars, les *Artistes indépendants* sont venus ce printemps-ci s'établir en demi-cintre, au *Palais de Glace* des Champs-Elysées. Cet établissement polaire ne semble pas leur avoir été favorable et il bruine, dans la solitude où ont été exposées les toiles de ces *outlaws* des salons officiels, un givre d'ennui glacé, une inquiétante désespérance qui paralyse la curiosité la plus téméraire.

C'est cependant aux *Incohérents* que se révélèrent Toulouse-Lautrec dans ses œuvres si habiles et si prenantes en dépit de leur technique inane; Signac, Maurice Denis, dont se glorifie aujourd'hui la grande Union des peintres; Anquetin, qui a gâché de si précieux dons par un retour au classicisme italien, et aussi Bonnard et Vuillard, ces coloristes savoureux qui se recueillent pour des expositions individuelles.

Aux *Indépendants*, chaque année, il était permis de sonner le laisser-courre à son hilarité ; parmi les fantaisistes néo-fumistes qui exposaient des toiles

Digitized by Google

faites pour des ménageries foraines, des enseignes de charlatans ou de sages-femmes malgaches, on découvrait des œuvres fulgurantes d'un style patagonien, d'une couleur à effrayer des Néo-Calédoniens. Il ne reste aujourd'hui que le peintre douanier Henri Rousseau qui continue à exprimer sur toile ses visions de trappeur de contrées inconnues et qui, dans des jungles invraisemblables poussées au fond d'un lac d'absinthe, nous montre des batailles sanglantes d'animaux probablement échappés de chez le tourneur de chevaux de bois. — Tous les autres incohérents ont disparu.

Ce sont, hélas! des médiocres qui ont pris leur place pour la plupart: des portraitistes pour têtes de modistes, des paysagistes au jus d'épinards, des symbolistes sans art et sans esprit de synthèse. Dans sa mélancolique promenade, mes sympathies se ruent toutefois sur un tableau de M. Amédée Oury, des « Meules dans le brouillard avant le lever du soleil aux environs de Brie-Comte-Robert »; c'est d'une exquise tonalité, d'une originalité captivante, d'une exécution vaporeuse où le mystère de l'aurore aux doigts de rose est magistralement exprimé. Quelques jolies marines d'Arsène Séguin et de Paul Signac qui pointillise avec une ferveur souvent heureuse, ainsi qu'il apparaît en son *Port de Volendam* et son *Bassin de Flessingue*, des portraits de Julien Launay, des paysages de Luce assez éclatants et enfin une série de cinq toiles de Firmin Maglin, effet d'automne et d'hiver sur des hameaux et des campagnes du Loiret qui sont d'un artiste merveilleusement doué pour rendre la poésie hivernale, le calme

Digitized by Google

des champs engourdis, la silhouette désolée des squelettes de peupliers alignés sur l'horizon des routes.

Depuis trois ans, à chaque nouvelle exposition des *Indépendants*, j'aimais à rencontrer les œuvres de ce doux rêveur de la palette qu'est M. Maglin, et je m'émerveillais devant ses pommiers en fleurs, ses plaines mornes de novembre sous des ciels de cendre, ses tendres verdures de tout jeunes printemps. J'étais seul peut-être à encourager de loin ce débutant, instituteur à *Dimancheville*, puis à *Chantecoq*, sentant combien le silence de la critique devait sembler lourd à ce délicat artiste, trop humble et trop modeste pour attirer autrement que par son talent subtil l'attention des amateurs. — Aujourd'hui, je puis lui marquer publiquement mon estime et essayer d'opérer de la cataracte ceux qui ont mission de voir, de découvrir, de signaler l'art des générations nouvelles. — Cet art devient de plus en plus de l'habileté réduite en théorie et cette habileté comprend surtout le talent de ne pas attendre le jugement des hommes à l'abri de son œuvre; le savoir-faire consiste à se mettre devant sa toile pour en provoquer le succès avec audace.

Les absents, ce sont les éternels vaincus. La critique ne remarque point les distinctions qui s'effacent, elle se laisse trop aisément entraîner par les vulgarités qui gueulent.

21 avril. — **Les quais sans arbres.** — Les Quais de Paris, les quais de la rive gauche, sont la gloire de notre capitale intellectuelle. Tout y est

Digitized by Google

charme, lumière, souvenirs et pensées ; nul endroit au monde où la flânerie ne soit plus berceuse et mieux aérée ; on y croise peu de financiers, de snobs et de sportsmen, mais on y coudoie des promeneurs qui logent des âmes de rêve, des savants qui poursuivent des équations, des bibliophiles qui bouquinent, des amoureux qui flirtent.

Loin de la cohue affairée, fièvreuse, inquiète, presque agressive des boulevards, on trouve aux bords du fleuve, sous l'ombrage de beaux arbres caressés par le vent, un repos complet, une ineffable détente morale, comme un retour à la nature dans l'ambiance d'une zone verdoyante, en un pays lettré, artiste et sain.

Les promenades des quais sont nécessaires à une importante partie de la population de Paris ; tout y est joie et beauté pour le regard ; l'artiste s'y sent bien au cœur de la vieille cité, sur le sol même de la *chère Lutèce* de l'empereur Julien.

La vie moderne, avec ses brutalités, ses poussées féroces, ses étranglements, avait heureusement épargné jusqu'ici les béatitudes des quais de la Seine ; on y pouvait encore — et c'était une consolation — vivre dans le ronron de la rêverie flâneuse, y bouquiner, y bibeloter, y respirer à l'aise dans un bain de tiède bien-être soleillé, qu'on n'aurait su, au même degré, rencontrer ailleurs.

Hélas ! il va falloir sous peu renoncer au nonchaloir que trouvaient à leur péripatétisme les amoureux des quais ! La chaussée bientôt sera éventrée, les bouquinistes expulsés, et déjà, ce qui est pis que tout, ce qui semble aux riverains un massacre, un

Digitized by Google

vandalisme... *on enlève les arbres!* — On les enlève, un à un, ces vieux arbres du quai Voltaire qui étaient comme les Héliades de la rive gauche ; ils ne tombent point sous la cognée des bûcherons, on les déracine, on les emporte, on les exile, Dieu sait où!... Des chariots — leur dernière charrette à ces condamnés! — les traînent là-bas vers l'Ouest, où ils périront loin du miroir séquanais où se plaisait leur coquetterie.

On enlève les arbres! — Quelle mélancolie pour tous ceux qui fréquentaient sous ces platanes, ces peupliers, ces tilleuls de belle venue! Chaque jour le désastre est plus complet, la place plus dénudée, le vide plus béant... l'œuvre d'enlaidissement se poursuit, et quand viendra le printemps, très proche, nos quais n'auront plus d'ombrage ; ils ressembleront à tous les quais des cités du Nord. Ils seront arides, mornes, avec leurs assises de granit, dévêtus de leur verdure, dépouillés de leur pittoresque, rasés entièrement comme des malades à la veille de subir l'opération de la laparotomie ; ils seront prêts pour l'incision en tranchée des ingénieurs-chirurgiens de la Compagnie d'Orléans.

Il fallait s'attendre à ces mutilations et il est bien tard pour protester et crier au sacrilège ; le transport de la gare du quai d'Austerlitz au quai d'Orsay détruira, plus inexorablement qu'on ne le suppose, la physionomie pittoresque de la rive gauche de la Seine. Ce sera, l'œuvre aussitôt faite, un cri de détresse dans tous les mondes de l'art et chez tous les étrangers qui aiment Paris pour ses quais demeurés poétiques malgré toutes les révolutions sociales, et

Digitized by Google

dignes encore d'être chantés par Mme Deshoulières.

Nous n'irons plus aux quais,
Les ormes y sont coupés!

D'aucuns crient: « Du vivant de M. Alphand, jamais on n'aurait touché aux arbres du quai! »

Le croit-on vraiment? — M. Alphand, bien que l'âme en peine, aurait dû s'incliner devant un décret que les intéressés exécuteront avec tout l'aveuglement des opérateurs, qui sont rarement des sentimentaux. Les arbres gênent pour la construction de la voûte souterraine, on les arrache, on les déporte; s'il reste un peu d'humus sur la maçonnerie, on verra plus tard à en replanter d'autres! Cela est logique, impitoyable.

Toutefois, tous ceux qui ont aimé les quais pleureront de les voir livrer aux entrepreneurs de « travaux d'art », mot plein de dérision en ce sens qu'il banalise ou enlaidit tout ce sur quoi il s'abat. En éventrant les rives de la Seine, on commet un acte plus barbare qu'on n'imagine, on supprime en quelque sorte un *chemin de ronde* aux prisonniers de la grande ville, et tous les artistes qui devront battre en retraite loin de leur joli bout de ruban de Seine sentiront désormais un profond déchirement, comme si venait à se briser une vieille corde familière de leur lyre.

29 avril. — **Félix Buhot.** — Pauvre Buhot! Le voici parti discrètement, comme il avait vécu, sans qu'aucun journal ait fanfaré sa disparition, car la presse est surtout pleureuse des médiocres qui semblent faire d'autant plus de vide en claquant qu'ils

Digitized by Google

passèrent leur vie à se démesurément enfler. Il s'en va escorté d'une élite d'artistes qui tous apprécièrent sa grande maîtrise de peintre-graveur éternellement torturé par la valeur d'expression du rendu et par la perfection cherchée, mystérieuse, imprévue, qui résulte des lentes, ingénieuses et hardies triturations du cuivre.

C'est l'un des derniers maîtres de l'eau-forte originale qui s'éclipse, le dernier apôtre des planches vitriolées avec passion, mordues avec angoisse, retroussées à la pointe sèche, agglutinées de vernis mols; le dernier fervent des épreuves impatiemment obtenues sur des papiers rares et savamment préparés. Après lui, nous ignorerons ces glorieuses estampes encadrées de marges symphoniques dont l'esprit de facture se rapprochait des pizzicati du musicien autour de la romance ou des scolies de l'érudit qui veut amuser un texte.

Tandis que j'accompagne, de l'île Saint-Louis au poétique cimetière de Boulogne, le convoi de ce curieux continuateur de Charles Méryon, émule de Seymour-Haden, de Whistler et de Guérard, je songe, derrière le char fleuri, à la vie de ce chercheur nerveux, maladif, dont l'art fut si souvent entraîné au sabbat de visions sataniques et qui logeait en soi un démon familier parcourant affolé tous les cercles d'un enfer intime d'inquiétudes et de fantasmagories. — Longtemps Buhot fut, sous l'anagramme de *Tohub*, l'interprète à la plume et au crayon des plus noires imaginations d'Edgar Poe, de Baudelaire et d'Hoffmann. Lorsque je le connus, il était, pour son plaisir, le peintre de toutes les pompes funèbres de

Digitized by Google

Paris ; le document funéraire le hantait ; il en analysait et en précisait le pittoresque, la philosophie, l'élégance, le rythme ; il y voyait toute une synthèse d'art sobre et distingué. Ce qu'il peignit, à cette époque, profilés sur des ciels gris, livides ou empourprés, de noirs cortèges, de croque-morts, de voitures de deuil, de couronnes accrochées aux angles des bières, de clergé en prières, de *comètes* et de corbillards de gala, est inimaginable. — On retrouvera, sous sa signature, toute une illustration très exacte et très artistement écrite des cérémonies mortuaires à notre époque ; départs pour *Cayenne* ou pour le *Champ de navets*, convois d'hôpitaux sursautant sur l'inégalité des pavés de routes de banlieue, voitures de transport, dites *pianos à queue*, et aussi somptueux services avec panaches, maître de cérémonies, ordonnateurs, porte-pupitre, sans oublier les décorations des maisons, les chapelles ardentes et les nobles tentures à larmes d'argent.

Buhot avait l'inconscience du côté plutôt hostile au public de ces pages funèbres ; il adornait de théories de corbillards le satin en demi-cintre des éventails et, sur des fonds de soie crème bleu tendre ou rose pâle, on voyait défiler les macabres et définitifs honneurs exprimés en des noirs vigoureux. — Les marchands chez lesquels il colportait ces œuvres pour les vendre poussaient les hauts cris et expulsaient l'artiste cependant aucunement fumiste.

— « Mais que veulent-ils?... Que veulent-ils donc? me disait avec un infini sérieux l'infortuné Buhot lorsque je le rencontrais, l'œil hagard et désespéré, au sortir d'une de ses déconvenues... Des fleurs ?

Digitized by Google

mais j'en prodigue avec magnificence sur ces fourgons... Voyez plutôt : ce n'est qu'un parterre de roses, de lilas blancs et d'orchidées !... Cherchez donc à faire du nouveau... de l'original, de l'inédit, de la nécrophilie... Ces boutiquiers ne comprendront jamais rien à l'art ! »

Et c'est vaguement distrait par ces souvenirs falots que j'escorte, avec quelques-uns, à travers Paris, le corbillard fleuri du peintre attitré des inhumations parisiennes.

MAI 1898

2 mai. — **Aërt à l'« Œuvre »**. — C'est un drame tissé de reflets que ce drame d'Aërt qu'on nous offre ce soir dans le temple du renouveau théâtral ; on y retrouve Alfred de Musset, Auguste Maquet, Casimir Delavigne et Casimir Bonjour, d'Ennery et Maeterlinck dans la fabulation la plus courante. L'écriture ne marque point davantage une vigoureuse personnalité, style de mélo peu sensiblement supérieur à celui de *Fualdès*, — soirée plutôt morne.

Il me semble que l'*Œuvre*, en tant que public, s'assagit et se banalise également, on y voit moins de Clémence Isaures, de *mômes-esthètes*, d'Anthonys renaissants, de Jocondes et de *neo-Botticelli* ; moins de fièvre d'enthousiasme, moins de cris, d'insurrections et d'odeur de bataille. — Le *Biographe*, qui fonctionne dans le *Casino* mitoyen, fait le vide dans

Digitized by Google

la salle de M. Lugné-Poé. Il semblerait que ça se décolle ; le temple a été choisi trop grand ; l'*Œuvre* réclamait plus de mystère. Nous croyons que la boîte scandinave gagnerait à être réduite. Espérons pour l'an proche un théâtre minuscule : les *Fantaisies-Lugné poétiques*.

4 mai. — **Sculpteur de chiens fous.** — Des chiens en bois, fantastiques, aux formes exagérées, aux oreilles extravagantes, aux pattes pataudes excessives, aux yeux rieurs et fous; des chiens de trente-six pères, aux races battues en omelettes caricaturales et dont le style d'art, l'intensité de vie et d'expression, l'extraordinaire observation égale, surprend, cause un trouble subit, inexprimable, tels sont les toutous créés de toutes pièces, de chêne, d'orme ou d'érable, par M. André Réalier-Dumas.

Le premier qui m'émotionna était une sorte de doguin moitié roquet, moitié crocotte, qui est encore en la possession de Cadet-Coquelin. J'eus l'envie folle, impérieuse, de le dérober à l'illustre et cynophile monologuiste qui, tout d'abord, refusa de me dévoiler ses origines véritables ; puis, chez Madame Waldeck, chez M. R..., et quelques autres, mon admiration s'exalta sur des bassets que signerait Caran, sur des terriers que des blaireaux adoreraient, sur des carlins à museaux noirs, sur des clabauds à gueule de requin, sur de jeunes toutous prêts à jouer avec des savates, tous chiens mâtinés, aux yeux vairons, aux queues presque remuantes, si drôles, si expressifs, si clowns, si quémandeurs de « voulez-vous jouer avec moâ ? » que l'on ne résiste

Digitized by Google

pas à s'accroupir pour les caresser et s'esclaffer tout proche de leur mine réjouie et éperdument glapissante dans leur aspect folâtre.

On me met sur la piste du sculpteur de ces cerbères d'antichambre si précieusement ouvragés. Me voici en son atelier-écurie ; il achève de peindre une sorte de courtaud à jambes torses, dont les oreilles dressées sur le qui-vive, l'œil inquiet, la gueule aux tonalités d'aubergine vernissée, le corps replié, tendu, prêt à s'élancer sur le visiteur, sont d'une intensité de comique tel que mon rire se déclanche, exubérant. D'autres sont là ébauchés, et je découvre aussi des peintures ironiques, des bicyclettes décoratives de style préhistorique, des animaux en bas-reliefs, tels des pains d'épice d'art à la façon du Munichois Busch.

L'artiste a nom : *André Réalier-Dumas ;* c'est le frère du talentueux dessinateur d'affiches modernes et d'un sportsman très connu ; ce tout jeune homme, dont la physionomie est éclatante d'ingénuité rieuse et qui va, vient, s'anime, s'amuse et saute comme un braque, fait plaisir à voir et à entendre. C'est un sain dont l'alacrité est sonore et vigoureuse et qui, sans se torturer, sans *hamleter* son âme à l'exemple de ses contemporains, crée des fantaisies délicieuses conformément à sa belle humeur. — Son tempérament sans souci éclaire d'une santé hilarante et rigolote tout ce qu'il met en œuvre ; ses menus tableaux, qui sont comme des paraphrases blagueuses d'entrefilets courants de romans-feuilletons, affectent une couleur solide et réjouissante ; ainsi que certains artistes anglo-américains, son style

Digitized by Google

incline vers les formules orientales ; il évoque l'art persan et hindou. S'il me fallait le résumer en une image comparative : *un Franc-Nohain décorateur peintre et sculpteur.*

S'il exerçait sa canino-sculpture à Londres, parmi les Anglais qui prodiguent à leurs chiens les affectueuses appellations de *good man*, de *old-fellow* et de *poor friend* et qui ont pour tout ce qui touche à notre fidèle ami une vénération et un attendrissement mouillés, il est certain qu'André Réalier-Dumas y rencontrerait un succès prodigieux, phénoménal ; ici c'est tout au plus s'il sera compris de ceux qui sont encore perméables au cinglant élément de l'art ironiste.

5 mai. — **Jingo et jingoïstes.** — Tous les journaux du monde parlent couramment à cette heure, à propos du conflit américain-espagnol, de *jingo*, de *jingoïsme* et des *jingoïstes* pour désigner le fanatisme et les fanatiques belliqueux aux Etats-Unis.

J'ai voulu savoir l'origine de ce mot étrange ; un Anglais, chez qui je dînais hier, me disait :

— *Jingo*, c'est un mot d'argot, bête, inexpressif, venu on ne sait comment dans le langage ; si vous tenez à l'exactitude, une des dernières éditions du *Slang Dictionary* vous renseignera peut-être ; en tout cas, je crois pouvoir vous affirmer que ce mot dont on abuse, et qui correspond à votre mot *chauvin* ou *cocardier*, n'est guère en usage chez nous que depuis quinze ans à peu près.

» Dans une de nos crises de politique extérieure, au moment du conflit des Balkans, il y avait comme un

Digitized by Google

enthousiasme guerrier parmi la foule ; dans un music-hall du Strand, un chanteur patriote obtint un succès prodigieux en scandant sur un air de marche le couplet suivant, que les assistants reprenaient en chœur avec accompagnement de la canne et du pied sur le plancher :

We don't want to fight
But, by jingo, *if we do*
We've got the men,
We've got the ships
And we've got the money too.

» Ce qui, vous le comprenez, voulait dire : Nous » n'attaquons personne, mais, *by jingo* (traduisez, » si vous y tenez, par *sac à papier !*), qu'on ne s'y » frotte pas, nous avons pour lutter hommes, vais- » seaux et argent. »

« Et de ce petit juron sacramentel : *by jingo*, on fit le *jingo*, le *jingoïsme !*... Une chanson de café-concert créa, à l'aide de ce petit vocable innocent, un mot symbolique national, un mot de ralliement patriotique, un mot qui fut tour à tour comme la crête de coq de la vanité anglo-américaine. Convenez que c'est drôle et que c'est un jeu fertile en surprises que de rechercher l'origine des mots qui expriment de si grandes choses sans qu'on sache pourquoi ».

7 mai. — **Le mendiant ingrat.** — De Bruxelles me parvient ce livre d'un pamphlétaire qui s'avisa de vomir l'injure, à dégoût continu, sur la littérature de ce temps. — A ceux qui lui demandèrent réparation par les armes, il montra les poings, esquiva la poitrine et prodigua d'excrémentielles opprobres.

Digitized by Google

Délaissé, miséreux comme Job, ulcéré, sur le fumier de ses propres déjections, relégué dans un *in pace* de silence, l'ex-*entrepreneur de démolitions* s'insurge d'une fougue déjà plus éteinte, exhalant des cris indéniablement plus faibles, tendant vers la lumière son livre dans lequel nous ne retrouvons plus que partiellement ce style catapultueux, ces épithètes cyclopéennes, cette véhémence pompeuse que Barbey d'Aurevilly comparait à de la ronde bosse peinte. Au début de son œuvre d'impénitent *Marchenoir* a écrit :

> Malheur à celui qui n'a pas mendié.
> Il n'y a rien de plus grand que de mendier.
> Dieu mendie, les Anges mendient. Les rois, les prophètes et les saints mendient.
> Les morts mendient.
> Tout ce qui est dans la gloire et dans la lumière mendie.
> Pourquoi voudrait-on que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant, un *mendiant ingrat ?*

Pourquoi voudrait-on que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant et surtout un *mendiant ingrat ?* — Que nous importe que Bloy s'en honore !

Qu'est-ce que ce dernier ouvrage de l'auteur du *Désespéré ?* — Un Journal de mendiant le long d'un chemin évidemment aride et douloureux, une série de notes de révolte, de vengeance et de volontaire espoir à chacune des marches d'un calvaire toujours plus escarpé et plus âpre, et aussi un autopanégyrisme d'un insolent orgueil, d'une indomptable et aveugle fierté.

De 1892 à 1895, celui que nous nommions naguère *Bloy-le-noir, de Goncourtise* sur les menus faits de sa

Digitized by Google

vie de misère stagnante, dans le croupissement d'une personnalité combative qui s'exaspère de demeurer dans la moisissure du silence et des basses fosses sans issue. Lecture d'un goût vireux, opiacé, amer ; on regrette de ne pas trouver chez ce chrétien provocant plus d'abnégation, d'indulgence, d'oubli des injures et davantage de miséricorde. — Ah ! que l'ingratitude du mendiant gagnerait en beauté si on ne la sentait haineuse, féroce et si exclusivement faite d'orgueil blessé, d'individualité accaparante, de volonté toute dévouée à la perversité du mal et au désir de blesser les humbles, les doux, les désarmés qui le servirent avec dévotion.

Le *Mendiant ingrat*, le titre est heureux ; il eût été plus juste d'y ajouter en sous-titre : *Voyage de Caïn Marchenoir autour de son Glorieux Nombril !*

10 mai. — **Fiacres électriques.** — Le type modèle, le premier fiacre électrique destiné aux commodités publiques, stoppe ce matin à la porte du directeur de la *Compagnie des Petites-Voitures.* Je l'examine ; le caisson, haut monté et assez vaste, est peint d'un jaune violent, du ton jaune d'œuf des anciennes diligences. Sur le devant, une plate-forme en fonte très proéminente et sur laquelle le conducteur peut manœuvrer à l'aise ; à l'arrière, une sorte de coffre contenant les rouages et, dessous, les accumulateurs. L'aspect d'ensemble, celui d'une voiture de voyage du siècle dernier, plutôt lourde et massive et qui ne révèle point le *nouveau jeu.*

Quelques coups de trompe, de l'affreuse trompe sourde et triste qui rappelle les cornets à bouquin

Digitized by Google

des défunts carnavals, et voici, dans un sifflement bizarre et continu, le fiacre en marche d'une allure assez rapide, filant en traçant des courbes avec souplesse, mais avec un secouement, un dandinement inquiétant de la caisse qui, décidément, semble trop haut perchée et menace de chavirer.

Il est déjà loin, le fiacre jaune, le fiacre de demain, et me voici rêvant au Paris prochain dont il sera l'un des rouages, au Paris automobile, au Paris pétrolifère, à l'affreux Paris que le son des trompes, le sifflement des appareils, l'odeur de graillon des foyers accélérateurs rendra certainement inhabitable. Combien je me sens réfractaire aux joies des civilisations hâtives! Je m'émerveille à la pensée des Orientaux passifs qui si longtemps parvinrent à éloigner de leur quiétude les malfaisants ingénieurs et qui sont les sages des empires qui sombrent et qui ne disparaissent jamais.

Quand nos villes seront envahies par l'infernale locomotion nouvelle, ignoble à voir, à entendre, à sentir, nous aurons peut-être les fameux ballons marcheurs qui courront à trente pieds au-dessus du sol sur deux longues jambes articulées en aluminium; nous aurons la poste automatique, la femme auto-amoureuse, le poète auto-rimeur et génial selon des formules mathématiques; nous nous nourrirons de produits nitrogènes, de végétaux obtenus par la fixation de l'azote, de biftecks légumineux, la Terre et Mars correspondront grâce à l'utilisation d'un métal, l'*hélium*... Tout cela vous réjouit-il, mes amis? Je ne sais, mais, pour moi, le buste en arrière, dans l'attitude du *noli me tangere*, tel le Balzac de Rodin,

Digitized by Google

je récalcitre, à ce paradis des hommes, et, je l'avoue, *j'aime autant m'en aller!*

15 mai. — **Rodin, Balzac et la sculpture.** — Comment ne parlerais-je point de la statue Rodin-Balzac? C'est la statue de sel sur laquelle chacun prélève son grain d'esprit, l'instigatrice des articles favoris de la Nouvelle-Athènes ; on ne parle que d'elle, on ne voit qu'elle ; c'est le bloc de l'actualité qui obstrue l'horizon politique, relègue au second plan la question de la boucle du Niger et empêche de ratiociner sur le résultat définitif des élections.

Un syndicat d'admiration *quand même* s'est formé pour en traduire la beauté bigorne, syndicat qui sévit comme la Sainte Inquisition sur l'opinion de la foule toujours incertaine et hésitante de ceux qui, par désir d'être dans le train, s'embarquent sur tous les derniers bateaux qu'on leur monte. Les masses — écrivait le vrai Balzac, d'avant le goître — ont un bon sens qu'elles désertent aussitôt que des gens de mauvaise foi les passionnent.

Tous les coltineurs de la critique — même les moins attitrés dans le domaine de l'esthétique — ont prêté, à tour de rôle, l'appui de leurs épaules à l'étrange sac de plâtre où ils prétendent découvrir un Balzac titanesque qui pense, qui se meut, qui grouille et dont la tête volcanisée serait un cratère d'idées en déflagration. C'est à qui s'aveuglera avec plus de faux emballement sur ce visage d'écrivain *incréé* et qui ne présente d'autres attaches avec notre humanité que celles que seraient en droit de revendiquer les kystes congénitaux et chevelus.

Digitized by Google

Toutefois, Auguste Rodin, qui, par cette œuvre, devient un *Odilon Redon statuaire*, est proclamé génial; on le sacre supérieur à tous les maîtres de la sculpture antique; Phidias, Polyclète, Scopas, Praxitèle et Lysippe deviennent indignes de lui être comparés. Au pays des Esquimaux et des Phoques, une pareille dépression du jugement et de la vision serait compréhensible, mais dans un pays où la laideur est encore médiocratique, cela passe les bornes.

Pour la sixième fois, depuis le jour du vernissage, j'ai tenu à revoir sous tous les angles, de bas en haut, de haut en bas, de face, de profil net et de profil perdu, de dos et selon les éclairages des heures, cette œuvre de provocation ; j'avoue que, vis-à-vis de ce visage en éponge, de ce cou à gibbosité vasculaire, de cet ensemble de têtard de saule enveloppé d'un peignoir de bain, aucun Balzac ne m'est apparu, ne s'est révélé. J'ai constaté une fois de plus avec mélancolie que la forme est le plus insaisissable des protées et qu'il y a quelque péril à faire revivre les grands hommes, qu'ils appartiennent exclusivement à leurs œuvres aussi bien de leur vivant qu'après leur mort.

Je suis donc réfractaire aux intimidations du syndicat ; il n'y a que ceux qui n'ont aucune religion d'art qui puissent avec humilité, et sans se profaner, accepter les cultes qu'on leur impose ; Rodin n'est pas un de ces artistes oligarques représentant tout leur siècle et s'affirmant comme une loi ; beaucoup de ceux qui manient l'argile sont, pour le moins, ses pairs et, parmi ceux-ci, Dalou, Falguière, Constantin Meunier, l'Homère plastique des mineurs, sans

Digitized by Google

oublier même ce Jef Lambeaux, de Bruxelles, qui a signé d'admirables bas-reliefs de damnés et dont on peut voir au Salon un torse de Christ qui n'est pas sans grandeur. Je ne sais quel moraliste s'écriait : « Le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse, le juriste dans toute sa méchanceté, le théologien dans toute sa bêtise ». Il aurait pu ajouter : « et le sculpteur voit l'homme dans toute sa matérialité, sa laideur, sa vulgarité, car il ne peut faire jaillir l'âme des yeux, de ces yeux qui sont tout et qu'il est forcé d'interpréter par de fausses profondeurs ou de misérables procédés sans lumière ».

De cordiales et déjà anciennes relations avec Auguste Rodin me font un devoir de lui citer deux aphorismes de son grand modèle Balzac qu'il fera bien de méditer ; voici le premier :

« La *camaraderie* dans l'art corrode les plus belles âmes, elle rouille leur fierté, tue le principe des grandes œuvres et consacre la lâcheté de l'esprit. »

Le second lui est encore plus recommandable ; en voici le texte :

« Entre un projet en plâtre et une statue exécutée, on peut faire une grande chose d'une mauvaise. *Le plâtre est le manuscrit, le marbre est le livre.* »

Reprenez votre manuscrit, ami Rodin. Revoyez-le, ennoblissez-le par un travail plus serré, plus ardemment poussé vers la beauté de la ligne et la vérité de l'expression ; fermez surtout votre porte et votre oreille à la camaraderie qui achèverait de vous perdre. Il n'y a que les ennemis qui soient utiles au véritable artiste en ce monde, ce sont eux qui exaspèrent la vigueur et la perfection du génie.

Digitized by Google

17 mai. — **A l'hôtel de Janzé.** — Rue de Marignan. Un hôtel sans apparence extérieure et que, seuls, des trophées de drapeaux espagnols désignent à l'attention. Mme la vicomtesse de Janzé, pour venir en aide aux Ibériens malheureux, ouvre sa demeure au public payant.

Un péristyle plutôt froid et banal ; mais dès que l'on pénètre, à gauche, dans le vestibule, et que l'on saisit la rampe de départ de l'escalier, on subit avec une reconnaissance de l'œil la douce lumière ambrée de superbes verrières qui blondit dans son poudroiement solaire une surprenante théorie de tableaux anciens discrètement encadrés de vieux bois sculptés où l'or n'apparaît que par frissonnants frottis sur les reliefs.

Suis-je à Paris ? Cela me semble incroyable ! Je me retrouve plutôt à Venise, dans la patricienne demeure des Morosini, parmi des armures et des peintures de Vivarini, de Véronèse, du Canaletto ou de Pietro Longhi ! — Ici, ce sont des Mignard, des Largillière, des Bosio, des Vigée-Lebrun, des Vanloo, tous les maîtres français de naguère, qui placent le visiteur dans un enveloppement de figures à perruques et poudrées, dans une symphonie de couleurs discrètes, de tonalités fauves de cuirs de Cordoue. Il se dégage de tous ces bibelots d'origine authentique, de cette belle tenue de mobilier aristocratique d'avant la Révolution, un charme délicat de choses bien apparentées, de même souche et de même époque, qu'aucun anachronisme d'art moderne ne vient heurter, ni japonisme, ni english style, ni tentures prétentieuses d'Orient, une sobriété qui exclut toute idée de bric-à brac.

Digitized by Google

Seule la foule est hostile et déplaisante au frôler ; une cohue bourgeoise, maniérée, aux indigentes réflexions, à l'ignorance pénible. Dans ce temple des élégances périmées, des séductions évanescentes, l'on aimerait la solitude et un silence peut-être interrompu par quelque chant sanglotant lointainement sur un clavecin, sinon quelque romance interprétée en sourdine par une aigre épinette.

Parmi les cadres ovales des portraits de nobles et preux Français qui plafonnent les volutes de l'escalier serpentent des rubans d'or où se lisent des devises. Je cueille celle-ci entre autres qui me plaît par sa philosophie janséniste : *Je suis riche des richesses dont je sais me passer.* Du Pascal, j'imagine !

Dans les salons du premier, où je regrette de voir un surtout de table en argent qui exprime l'ostentation youpine, quelques glorieux et précieux tableaux, un Richelieu surtout par Philippe de Champaigne, dont l'encadrement est épigraphié de ce vers mémorable :

Et la France dormait à l'ombre de mes veilles !

Beaucoup d'exquises décorations de Bérain, de Lemoyne, de Boucher, de Gonthières, le ciseleur, de Riesener ; de bustes de Coysevox, de Caffieri ; on aimerait flâner parmi ces choses que profane l'affreuse cohue des anonymes, chapeau bas, comme en une maison mortuaire, et cette foule de Bazar de Charité à poussée rapide, à admiration lente, cette foule sans yeux et aveuglante pour ceux qui veulent voir, m'oppresse si fort de son souffle moutonnier que je sens la claustrophobie qui immine. Je me laisse donc pousser par le flot humain qui me jette

Digitized by Google

sur la chaussée, dans le soleil brutal, avec déjà la nostalgie de cet aristocratique logis peuplé de fantômes célèbres.

20 mai. — **Luigi Gualdo.** — Il n'aura pas eu d'oraison funèbre, le pauvre Luigi Gualdo, romancier italien, prédécesseur des d'Annunzio et des Fogazzaro, de l'amitié de qui s'honorèrent Coppée, Bourget, Ganderax, le vieux d'Aurevilly, Richepin et tant d'autres, et que voici aujourd'hui parti avant la cinquantaine, après avoir, durant trois années, vécu à demi paralysé dans un logis de célibataires parmi ses camarades parisiens.

Il y a quinze ans, le séduisant Gualdo était le cicerone attitré des lettrés français qui traversaient Milan ; grand, d'une beauté d'Antinoüs brun, élégant, fêté dans toutes les sociétés, confident de toutes les femmes, Gualdo fut l'un des premiers romanciers et conteurs psychologistes de l'Italie ; il écrivit six ou sept ouvrages dont deux en français que publia Lemerre.

Tandis que l'on prononce ce matin l'absoute à Saint-Philippe-du-Roule sur ce pauvre corps depuis si longtemps inerte, je le revois tel qu'il m'apparut naguère, sous le frac, fleuri, l'œil charmeur, le teint olivâtre, dans le cadre d'ébène d'une barbe soyeuse, les mains fines, subtiles et pâles, et si souple de toute sa personne, de cette souplesse désossée des Italiens qui ajoute encore à leur morbidesse ! Je le revois chez Coppée, disserjant de sa voix molle, langoureuse, légèrement rythmée à la façon de tous les familliers du père Banville, et j'entends encore

Digitized by Google

le poète des *Humbles*, tout glorieux de son hôte, me vantant son donjuanisme raffiné, s'écrier lentement : *Gualdo, c'est un demi-dieu ; mon cher, il possède toutes les femmes et couche dans le lit des reines !*

Comme ça file, nos vanités... et le reste !

21 mai. — **L'Art dans la Rue.** — Une boutique « nouveau style » de la rive gauche vient d'être superbement décorée par le maître Falguière d'un médaillon délicieux montrant le profil rêveur d'une Bretonne auréolée de sa coiffe blanche. L'effet en est heureux ; c'est une des premières manifestations à Paris de cet *Art dans la Rue* dont on semble s'être jusqu'alors si peu préoccupé chez nous, et qui à l'étranger, en Belgique, en Hollande, en Écosse, est à l'ordre du jour depuis déjà plusieurs années.

La rue, rigidement construite, avec le morne aspect de ses boutiques sombrement peintes et rarement décorées de motifs d'art, est pitoyable à voir et à parcourir. Quelques bons esprits se sont coalisés dans les pays du Nord pour s'efforcer de lui restituer la physionomie pittoresque qu'elle offrit aux époques du moyen âge et de la Renaissance. Ils résolurent de donner des primes aux architectes les plus ingénieux dans l'art de la mise en relief des maisons sur la voie publique, et aussi aux commerçants dont les vitrines seraient les mieux décorées, soit de motifs plastiques, soit de verrières, soit de frises peintes ou d'enseignes forgées. Le résultat est déjà sensible : à Bruxelles, à Anvers, à Amsterdam, à Glascow, nous avons vu d'admirables spécimens de décoration sur rue, des auvents sculptés, des faça-

Digitized by Google

des peintes à fresque, des *windows* avançant sur voie avec d'exquises toitures de céramique, des potences de fer supportant de mirifiques cartouches ou de somptueuses lanternes.

Paris, qui possède tant de vieilles rues étroites qu'on respectera longtemps et qui, peu à peu, ont été dépouillées de tout éclat artistique, mériterait bien qu'une Commission se constituât pour favoriser cette décoration extérieure qui fleurit déjà partout ailleurs.

Ce ne sont pas les gens de goût qui manquent ; c'est toujours, hélas ! l'initiative qui fait défaut.

23 mai. — **Un conte d'Anatole France.** — Parmi les innombrables invitations répandues sur ma table, celle-ci, rouge et vert, de style archaïque, me sollicite particulièrement : « *Léon Lebègue vous prie de vouloir bien visiter l'exposition de ses aquarelles originales, destinées à l'Illustration* de la LEÇON BIEN APPRISE, conte, par Anatole France ».

La *Leçon bien apprise,* je me souviens de ce joli et savoureux conte drolatique, publié il y a tantôt deux années par l'*Écho de Paris*, avant que France ne préludât à la mise en lumière de Monsieur Bergeret. Mon instinct de bibliophile me pousse rue Bonaparte où sont visibles ces imaiges à la façon des enlumineurs médiévistes. Le conte est court ; Léon Lebègue a trouvé moyen de distribuer en vingt-quatre pages d'une extraordinaire fantaisie d'imagination et de décoration toutes les phases de l'affabulation, et je m'émerveille d'un texte manuscrit par l'artiste, un texte rouge et noir, d'une écriture mi-gothique, mi-

Digitized by Google

courante, qui épouse toutes les sinuosités de l'illustration polychrome et qui compose un ensemble qui rivaliserait avec les plus beaux livres à miniatures publiés par les romantiques.

« C'est « la Leçon bien apprise et bien transcrite », murmure près de moi un élève de l'École des chartes venu pour admirer l'illustration d'un opuscule profane d'un de ses glorieux prédécesseurs.

— La *Leçon bien apprise,* par Lebègue... O ironie ! s'exclame un confrère de l'illustrateur.

— Dans le royaume d'Anatole France, l'ironie ne perd pas ses droits et tout ce qui vient de notre *Écho de Paris* logiquement y retourne.

---

31 mai. — **Retour à Londres.** — Est-ce en raison d'une lente acclimatation à cette ville, par suite de successifs séjours que j'y fis depuis une déjà lointaine adolescence, ou bien serait-ce — à l'exemple du sage Montaigne, pour qui tout ciel était un — que j'aime les pluies et les crottes ainsi que les canards ? mais, à chacun de mes retours à Londres, par quelque temps que ce fût, j'ai longuement vibré d'une même commotion de joie intense et fébricitante, je me suis régulièrement senti grisé comme un matelot qui rentre à son port de prédilection...

Cette sensation spéciale, soudaine et tenace, si je la puis analyser, me viendrait par tous les sens... laissant le sixième au repos. Elle m'arrive, me gargarisant les oreilles, par le bruit formidable, et toutefois assourdi, de la rue où la galopade hardie des chevaux de tous véhicules se mêle à l'argentine sonnerie des grelots, où le grondement souterrain et

Digitized by Google

aérien des railways semble continu, où l'activité de la fourmilière humaine en travail est acharnée et sans musardies. C'est aussi par l'air dont je m'intoxique que me vient cette ivresse, par cet air saturé de charbon volatilisé où se distillent des senteurs de bars populaires, d'*old gin*, d'ale et de whisky, avec des rappels de *grill-rooms*, de paquebots, de linoleum et de *sleeping-cars*.

Par les yeux surtout, je me sens envahi car la vision de Londres, soir ou matin, satisfait à outrance mon amour des contrastes et ma soif de couleurs ; c'est une profusion d'affiches polychromes ; de réclames géantes, d'inscriptions démesurées où l'or se mélange aux éclatants cobalts, aux chromes orangés, aux verts de gammes infinies, aux vermillons chinois, japonais, indiens, aux laques les plus audacieuses, et cette scarlatine épidémique et nationale se propage des uniformes aux costumes civils, des voitures aux maisons, des *Pilar Boxes* aux gares et aux enseignes escaladeuses de ciel. — Tout cela vibre, chante, s'épouse dans l'encens bleu du brouillard, se symphonise sous le regard sans la moindre sauvagerie. Il n'est pas enfin jusqu'à mon sens de gourmet qui ne s'éveille à la dégustation des bières noires, du pale cherry, des *savouries*, des pickles, des pies, des puddings poudrés de sucre jaune, des sauces javanaises et des aigres tartes, toutes choses se traduisant sur notre palais par autant d'invitations au voyage vers les contrées aux énergiques épices.

Londres, c'est la ville d'hier noire de souvenirs autant que de fumée ; c'est l'incontestable nombril,

Digitized by Google

sinon le cœur et l'esprit, de l'actuel univers ; c'est surtout la cité de demain, celle où l'atmosphère est cosmopolite et vers laquelle convergent les *business* du monde entier. C'est la capitale d'une démocratie raisonnée et raffinée qui ne se paie point d'étiquette fallacieuse, où la liberté de pensée et d'action n'a d'égale que le respect de l'individualisme ; l'indépendance du citoyen y est regardée comme le suprême confort ; l'administration y soulage tout le monde, n'y embête personne. — Ouf ! ce m'est une fête de me rencontrer ici !

JUIN 1898

1^er^ juin. — **Minstrels.** — Me voici de nouveau le *London rambler* de naguère, le curieux en balade que fouaille une vie alerte et capiteuse. Déjà j'explore les considérables attractions que m'offrent les *daily papers* grands comme des draps de lit, et en première page desquels s'alignent en longues colonnes de catalogues toutes les possibilités de s'évader de ses habitudes ! Que de milliers de portes ouvertes vers des plaisirs de toute nature sous ces rubriques de : *Shipping, Railway and pleasure trips, mail-coachs, meetings, fishing, morning and evening performances, concerts, jeux, exhibitions ;* sollicitations de toute nature comprenant même celles du mariage qui s'affiche comme se rattachant à la joie de l'homme, aux nécessités de la vie. Dieu sait, toutefois, le rôle secondaire de la femme dans la vie

Digitized by Google

anglaise et combien peu ces Orientaux du Nord s'appliquent, selon notre exemple, à regarder uniquement les agréments supérieurs par cette ogivale et inférieure lucarne de félicité vers laquelle se dressent et se haussent toutes nos concupiscences !

Je me dirige ce soir au *Saint-James's hall*, dans Piccadilly, pour y aller voir et entendre mes vieux amis les minstrels, ces faux nègres inimitables qui sont de merveilleux mimes, de réjouissants pîtres, de surprenants chanteurs, diseurs, danseurs et comédiens, continuant un art de vieille tradition britannique dont les beaux jours, hélas ! semblent passés. Les *Moore and Burgess minstrels* sont réunis sur la scène, tel un orchestre de singes placé sur gradins. Au premier rang, les chanteurs, les bonimenteurs, l'interlocuteur et les *end men* munis de primitives castagnettes ; au second, les enfants aux voix de castrati, et enfin, les musiciens avec la harpe figurant le centre. Vêtus d'habits noirs, de chemises blanches impeccables, de gilets grenat, les mains gantées de blanc, la tête recouverte d'une perruque laineuse et frisée, tous sont là, impassibles, le visage noir, la lèvre pâle ou saignante par l'incarnat de la pommade ; les yeux seuls s'animent ; de curieux yeux bleus et clairs d'Anglo-Saxons qui s'avivent encore par le contraste extraordinaire, fallacieux et inquiétant de cette mise en mat ébène du facies. Le chef d'orchestre s'agite solitaire sur le proscénium ; les musiciens, hauts perchés, rythment leurs airs avec des gestes d'automates, et des chansons s'élèvent, lancées par d'invisibles ténors, barytons ou basses, reprises en chœur par ces personnages échap-

Digitized by Google

pés d'un musée de Curtius, dont les lèvres s'infléchissent à peine et dont les pupilles de l'œil dansent en cadence, sans regard, sans intérêt, automatiques, et cependant combien hilares vis-à-vis du public.

Tout à coup les castagnettes marchent fébrilement, les tambourins s'agitent, les « *hommes de boût* » sont secoués d'un rire épileptique qui contorsionne leurs badigoinces ouvertes en gueule de veau, et ce sont des suites de coq-à-l'âne, des tabarinades sauvages, des histoires comiques merveilleusement détaillées, des danses folles que *Little Tich* n'oserait parodier, des chansons de nègres exprimées par des voix souples, chaudes, profondes, d'un registre exceptionnellement étendu, et qui ont nom *Lillie Bell*, *The Maid of Malabar; Kiss me: Good night*, *Mother* ou *The Chappie that meant all right.*

Tout l'humour de la race, sa mimique, son dégingandement, son ressort prestigieux, ses effets imprévus, son allure saccadée se retrouvent dans les *minstrels* anglais qui dansent la gigue et l'*international clog dance* d'Ecosse, d'Irlande et d'Amérique, avec plus de perfection qu'on n'en voit dans aucun autre *music hall.* — Toutefois les *minstrels* se font rares; j'ai revu tour à tour cette même *Troupe des Burgess* à Chicago, à New-York, au Caire et à Londres. Si elle venait à disparaître, il me semble que s'en irait quelque chose de l'expression de la vieille Angleterre, un spectacle vraiment pittoresque et populaire que la civilisation et le *cant* imbécile des *Swells* auraient inanement déprécié.

2 juin. — **La vie à Londres.** — « *Salade de*

Digitized by Google

« *season* ». — *Les théâtres* et *Les Music-Halls*. — « Le temps ! où cela se vend-t-il ? me disait avec mélancolie un Bénédictin austère qui connaissait l'extrême valeur des secondes et des minutes dont sont tissées les heures, — c'est surtout ici, à Londres, que la question se pourrait poser ; si le temps devenait une denrée négociable, elle y atteindrait chaque jour un prix plus considérable. La vie que nous qualifions de *surmenée*, à Paris, prend ici une telle allure de rapidité, d'emportement, de vertige, qu'il faut fermer les yeux pour n'avoir point la nausée de sa puissance impulsive. Pendant la saison, cela n'a plus de nom, c'est un cyclone qui emporte la société vers le plaisir et l'Anglais ne s'en tire qu'avec son sang-froid merveilleux, sa méthode de classification et l'extraordinaire perfection de ses modes de transport par le District, les *buses*, les *Hansomes* et les *forweilers*.

Le Français, qui n'a pas toujours le pied marin, ne peut souvent que faiblement résister à ces tourmentes d'océan social ; il lutte, il se cramponne, il est lent à attraper le *truc* de l'attitude nécessaire ; il ne conserve plus la tradition du mouvement que lui coupa notre Révolution. Ici le XVIII^e^ siècle se continue, il s'exagère, il s'extravague ; il n'y a pas eu de saignée abondante pratiquée sur l'Economie constitutionnelle de la nation.

Ce sont des meetings du matin, des Lunchs de Clubs, des Garden-parties, des Afternoon teas, des courses en mail-coachs, des Shipping-trips qui morcèlent sa vie diurne déjà martelée par les correspondances urgentes, les téléphoneries, les cartes,

Digitized by Google

politesses et dépêches et, quand vient le soir, c'est de la démence. Il se faut *dare-dare* plastroner de blanc et filer à d'inégales heures vers les diners plus ou moins sommaires qui laissent le loisir de la course aux spectacles, lesquels inexorablement se remplissent dès le quart après huit heures.

Londres compte plus de quarante théâtres régulièrement suivis et des music-halls si nombreux, y compris les *Entertainments*, qu'il faut renoncer à les spécifier. La *season* est donc affolante, d'autant mieux que vers onze heures passés, tous spectacles terminés, les soupers privés s'organisent, les clubs se réveillent et la vie stomacale et alcoolique s'organise de nouveau pour ne se reposer qu'à des heures déjà matinales. — Ce qu'il en faut une santé ! ! !

En ce présent mois de juin, c'est à *Covent-Garden*, le « *Cycle wagnérien* » qui représente le plaisir ultra-fashionable. Toute l'aristocratie des premières et secondes loges y accourt et les *swells* y ont tous retenu leurs places à l'orchestre pour les trois séries, comme à Beyreuth. Jamais le Cycle n'aura d'ailleurs eu concours d'artistes plus renommés ; ce sont Jean et Edouard de Reské, Van Dyck, Breuer, Van Rooy, Nebe et Mesdames Marie Bréma, Nordica, Eames, Schumann-Heick, Von Artner qui encouragent les spectateurs au snobisme wagnérien. Dès cinq heures après midi, les grands jours sacrés trois fois la semaine, Covent-Garden a des aspects symboliques ; le recueillement s'y manifeste comme au Temple et les longs, longs entractes d'une heure et plus n'y sont point tumultueux, car on y abandonne l'opéra pour aller faire toilette du soir en des cham-

Digitized by Google

bres retenues dans les hôtels voisins. La question de la tenue de jour dans la première partie et de l'*Evening Dress* pour le restant du spectacle fut un des sujets favoris de la conversation en ce dernier mois.

Les autres jours Covent-Garden, avec Calvé, Soulacroix, Pringle, Renaud, Saleza, Dufriche, Gilbert, Cazeneuve, etc., est livré à l'opéra français et italien et on y voit *Carmen*, la *Favorite*, *les Nozze di Figaro*, *la Cavaliera*, tout le répertoire connu du monotone Univers.

Les autres théâtres de Londres sont presque tous singulièrement favorisés cette année et renouvellent peu leurs affiches ; au *Prince of Wales* on y donne depuis plus de deux années consécutives *La Poupée* ; au *Criterion*, la pièce de *the Liars* (les Menteurs) atteint à sa 150e représentation ; à *Her Majesty's*, *Julius Cœsar* de Shakespeare va bientôt céder la place à une adaptation assez bizarre du *Chemineau* après avoir déployé un luxe de mise en scène d'après Alma Tadéma comme sûrement nous n'en vîmes jamais d'équivalent en France.

Au *Lyceum*, le tragédien, sir Henry Irving alterne tous les soirs ses performances avec *Louis XI*, le *Courrier de Lyon*, le *Marchand de Venise*, *le Juif polonais* (the Bells), the *Medecine man* et un petit acte où il se révèle prodigieusement supérieur : *Waterloo*. La semaine prochaine Irving renouvellera complètement son répertoire, apportant comme toujours à la mise en lumière des pièces nouvellement montées, ses qualités incomparables de metteur en scène et son génie dans la plantation et l'éclairage

Digitized by Google

des décors, le groupement et la mobilisation des foules de figuration.

A l'*Adelphi*, M. Harry Harwood triomphe toujours dans le *Heart of Maryland* ; à *Drury Lane* on donne *the Whit heater ; à Gaiety :* A *Runaway Girl*, au *Garrick*, *Too Much Johnson* avec la troupe américaine de M. Frohmann, M. W. Gillette en tête, récemment auteur du *Secret service* qui fit un four noir à la Renaissance.

Au *Globe*, nous voyons *The Master ;* à *Comedy : Lord and Lady Algy ;* au *Lyrie* : *A modern Don Quixotte*, au *Royalty* : *My innocent Boy*, au Vaudeville : *The French maid* qui tient le succès depuis des mois et des mois, au *Terry* : *The Stoops to conquer*, au *Savoy* : *The Beauty Stone* représenté il y a une quinzaine ; au Saint-James : *The ambassador*, avec M. Alexandre qui y montre un talent contesté et enfin au *Shaftersbury* une pièce très originale et très *successfull* : « *The Belle of New York* où de professionnal beauties, MM^es^. Mabel Howe et Edna May, attirent chaque soir des séries d'admirateurs.

Je mentionne l'*Avenue théâtre*, où vient d'expirer une pièce désopilante : « *The Club Baby ;* le *Duke of York's* où brille *The Dove-cot ;* le *Strand*, qui se frontispice de cette pièce à titre étrange : The « J. P. » et le *Court*, théâtre excentrique de Sloane square où après *Trelawny of the Wales*, on vient de donner hier soir « *Son Excellence le Gouverneur.* » Ce dernier théâtre est peut-être à cette heure le plus connu de la fashion anglaise par cette raison que l'un de ses jeunes premiers, acteur improvisé, est Francis Harry Saint-Clair Erskine, comte de Rosslyn, le propre

Digitized by Google

frère de Lady Warwick, ex Lady Brooke, une des plus belles femmes de l'aristocratie de Londres et qui passe pour être la puissante Egérie de S. A. R. le Prince de Galles.

Mais le Earl of Rosslyn est décavé ; il ne craint pas le scandale en se faisant afficher sous son titre de cadet et en jouant d'ailleurs fort médiocrement des pièces plutôt satyriques et locales. Toute la société le va voir au *Court théâtre* avec ferveur et curiosité.

Les *Music-Halls* de Londres ne font aucunement tort aux théâtres ; la question ici n'est même pas posée ; dans cette cité prodigieuse toute salle ouverte est aussitôt remplie ; l'Angleterre et ses provinces, ses coloniaux en déplacement, ses innombrables étrangers suffit à fournir aux spectacles une abondance de population que Paris ne connaîtra probablement jamais. C'est pourquoi aux *Wagner concerts*, au *Crystal palace*, au *Stafford house*, à l'*Empire*, au *Palace théâtre*, à Tivoli, à Oxford, au *London Pavillon* et à l'*Alhambra* on rencontre une foule d'une densité inconnue chez nous et d'une discipline d'audition qui vaut d'être remarquée.

Dans ces cafés concerts Londoniens se rencontrent des numéros hors ligne, principalement parmi les clowns excentriques, les chanteurs pittoresques, les ventriloques et les acrobates. Les exercices de force et de souplesse y sont suivis et étudiés comme des pages de littérature par des érudits ou des fragments symphoniques par des dilettantes. Il règne durant les exercices de sauts périlleux, de trapèze, de jonglerie ou de rétablissement par les muscles, un silence religieux ; on sent que les spectateurs ana-

Digitized by Google

lysent avec recueillement tous les mouvements, qu'ils apprécient toutes les finesses du jeu, qu'ils connaissent tous les dessous de la difficulté vaincue et qu'ils apportent à leur plaisir une observation savante et enthousiaste.

Quelques chanteuses françaises détaillent des couplets grivois avec la mimique chahutatoire voulue ; amusent-elles ? on ne peut savoir ; elles sont accueillies avec plus de réserve et de politesse qu'avec fracas. Le grand hourvari du public s'adresse surtout aux manifestations patriotiques, aux exhibitions de soldats ou du *national flag* ; le *Piper Findlater*, le héros cornemusiste récemment médaillé par la *Queen* pour ses succès aux Indes fut le triomphateur de la saison à l'Alhambra et mit au second plan le régal délicat d'entendre l'exquise Cissie Loftus dans ses interprétations des illustres chanteurs et chanteuses de Londres et plus particulièrement de notre Yvette Guilbert qu'elle imite avec une perfection que ne fait qu'agrémenter la pointe d'accent dont elle n'a su se défaire.

Les ballets, figuration, costumes, décors et jeux de scène sont d'un goût surprenant ; l'art du spectacle y atteint au summum, alors même qu'il y ait pour un Français un peu de spleen dans la jouissance de les voir et d'y applaudir avec sincérité.

3 juin. — **Rotten-Row.** — Sous un ciel bleu-vert laiteux, plafond de turquoise malade, que ne pollue point la fumée des usines, je suis allé ce matin me rincer la vue aux environs de la *Serpentine*, dans ce paysage délicieux des profondeurs

Digitized by Google

d'Hyde-Park où la verdure est fine, excessive de tonalité, joliment tondue ainsi que celle que je vis en une *Vallée de Tempé* peinte par le limpide et caressant Cranach.

Au retour, vers dix heures, me voici ambulant tout le long de l'allée fashionable qui côtoie *Rotten-Row*, la voie des cavaliers. Un joli soleil timide et blond comme une tignasse de *maid* éclaire la grande chevauchée dont l'élégante tenue n'a point faibli depuis Brummel et d'Orsay. Je retrouve là, bien campés sur leurs cobs, les *old gentlemen* que peignait si bien Caldecott avec leur raideur distinguée. Puis les jeunes sportsmen galopant des polo-poneys et des amazones de tout âge solidement assises sur leurs *hacks* superbement en forme. C'est toujours, sur le feuillage bocager qui forme le fond de cette voie aristocratique, la même cavalcade mi d'entraînement, mi de causerie mondaine qui caractérise *Rotten-Row*. De longues rangées de cavaliers précédés ou suivis de valets en tenue de piqueur, un bruit de trot sur terrain pourri accompagné du halètement oppressé des chevaux, et, aussi loin que s'étende la vue, des *riders* de toute tenue, des bêtes de tous poils allant, venant en sens inverse par bandes joyeuses, jeunes et saines, avec de subtils ralentissements et des caresses de main sur le col des montures.

Je reconnais dans les groupes lady Londonderry, les Cadogan, le général sir Evelyn Wood, qui fut en Egypte ; la duchesse de Somerset, qui a son portrait peint par Poynter à la *Royal-Academy,* le colonel Dupontavice de Heussey, notre brillant attaché mili-

Digitized by Google

taire à l'ambassade de France ; le tragédien Beerbohm-Tree, qui se repose des fatigues de son interprétation d'Antoine dans le *Jules-César* de Her Majesty's Theâtre, l'attaché militaire d'Autriche-Hongrie Esterhazy et des représentants de tous les mondes, sauf le demi.

Beaucoup de chic dans la sobriété de la tenue ; les dames en amazone courte de cheviotte, bottées et coiffées du petit chapeau rond, lady Henry Somerset étant la dernière à oser affronter le ridicule du *top hat* ou tuyau de poêle. Dès onze heures, la grande animation de Rotten-Row s'atténue ; les cavaliers s'éclaircissent, le parc redevient la tapisserie féerique de verdure où peut s'égarer la rêverie. Les gentlemen-riders regagnent leurs palais, leurs maisons, leurs *lodgings* ou leurs *flats* par Piccadilly, Oxford-Street, Sloane-Street. Beaucoup de dames descendent de monture à la porte de Hyde-Park, confient leur cheval à un groom, et reviennent en voiture ou crânement à pied. Il m'est arrivé hier de rencontrer une amazone en omnibus. — Vive l'abandon des préjugés !

4 juin. — **Royal military Tournament.** — Qu'on ne vienne plus me parler des pompes romaines, des anciens jeux du cirque, des défilés moyen-âgeux, des carrousels Louis-Quatorziens, même des parades militaires napoléoniennes ! Pour la seconde fois, je viens de voir un des tournois militaires organisés par les corps d'élite de l'armée anglaise dans l'immense hémicycle de l'*Agricultural Hall*, et, à la suite de ces spectacles faits de compétitions de gym-

Digitized by Google

nastes, d'assauts, de défilés, de cérémonials, de charges d'artillerie, de prises de villes, je déclare que tout ce que nous connaissons et imaginons de la mise en scène antique, contemporaine, théâtrale et hippodromesque se trouve prodigieusement surpassé par le déploiement des forces militaires disciplinées à tous les entraînements, à tous les jeux de force, de souplesse et de comédisme qui vient de s'offrir à mes regards enthousiastes.

La cérémonie de ce soir était la dernière de la saison ; douze mille spectateurs environ y assistaient et, depuis seize jours, même foule envahissait les gradins, aux deux séances diurne et nocturne, c'est dire que près de 400,000 spectateurs applaudirent ces prodiges de force depuis le 19 mai, rapportant aux bonnes œuvres et caisses de secours de l'armée britannique une somme qu'il faut évaluer à environ six cent mille francs.

Logé dans le *Comitte-Box*, non loin de la princesse Christian qui présidait la distribution des récompenses, je vis tour à tour défiler — au milieu d'un déploiement d'officiers de toutes armes moulés dans des uniformes qui ne faisaient que chamarrer la superbe élégance de leur beauté plastique — des parades de cavaliers, dragons, lanciers, artilleurs, au trot, au galop, montés sur selle ou *à poil*, lancés sur des obstacles, cueillant à la pointe de la lance des piquets profondément fichés en terre, coupant dans un temps de charge, du fil de leurs sabres, des citrons suspendus à des fils ; des batteries d'artilleries exécutant avec une précision stupéfiante des tourne-bride dans les limites rigoureusement préci-

Digitized by Google

sées au millimètre près, et des carrousels vertigineux, aux combinaisons d'arabesques inédites.

Programme long, si long que, pour en donner l'analyse pittoresque, des pages ne suffiraient pas. Programme dont chaque partie se traduisait par le triomphe de la beauté mâle incroyablement disciplinée aux plus audacieuses acrobaties. Jamais il ne sera possible de mettre en ligne de plus admirables spécimens d'animalité humaine que ces soldats largements épaulés, bustés, avec leur encolure de gladiateurs, leur musculature de jarrets, leur cambrure fine de taille et la conscience de leur force héroïque et de leur performance. — Et quels chevaux ! quelles bêtes idéales dressées pour le cirque, amoureuses de musique guerrière et d'exploits ! quels chevaux de feu et de sang dressés au cabotinage et mimant comme chez Franconi des rôles de blessés, de morts ou de polkeurs !

Un défilé final de plus de quinze cents hommes, costumés avec une richesse et une exactitude sans à peu près ni *toc* théâtral, représentait les principales troupes qui combattirent à Cadix en 1596, à Gibraltar en 1704 et à Alexandrie en 1801, avec clairons, trompettes, musiques, petits fifres, petits tambours et porte-bannières. Toute cette armée historique suivie de pelotons et de compagnies de détachements coloniaux manœuvrant avec ordre pour se former en un bataillon gigantesque avec toutes musiques réunies au centre, symbole de l'union anglaise, de sa puissance et de son groupement *per fas et nefas*.

Sur ce bataillon carré souverainement imposant

Digitized by Google

se serait brisée, je vous assure, la blague boulevardière menue, mousseuse et visqueuse, qui ne manquera pas d'engluer de son fiel mon actuel enthousiasme raisonné, sincère et volontiers provocateur.

8 juin. — **Nos peintres à Londres.** — Aujourd'hui s'est ouverte à Londres, dans les salles spéciales du Guildhall, une admirable exposition de peintures de l'école française, principalement des dix-huitième et dix-neuvième siècles.

L'inauguration officielle avait eu lieu samedi, à midi, avec grand apparat, en présence du lord-maire, le Right Honourable H. D. Davies, de la lady-mayoress, des sheriffs Green et Dewar, du président du Comité de la librairie William Cooper, de M. Geoffray, ministre plénipotentiaire de France, de notre consul général et de quelques attachés de l'ambassade.

Cette exposition, la septième qui ait lieu au Guildhall et qui fait suite à de successives réunions de tableaux des écoles anglaise, flamande, allemande qui ont obtenu depuis 1890 un retentissant succès, a été conçue et entièrement dirigée par un amateur éclairé, grand collectionneur de peintures françaises, M. A. G. Temple, qui depuis déjà deux années s'était dévoué avec ferveur à la remarquable concentration de toiles que le grand public anglais va pouvoir admirer jusqu'au 31 août prochain.

Les trois galeries de cette exposition ne comprennent guère plus de cent cinquante tableaux prêtés par des amateurs anglais, américains et français,

Digitized by Google

mais le choix en a été très heureux, très judicieux, et s'il faut regretter l'absence de quelques grands maîtres contemporains tels que Manet, du moins on ne peut dire qu'il s'y soit glissé aucune véritable non-valeur.

Le dix-huitième siècle y est représenté par les plus superbes Lancret qui soient : *Nicaise*, *l'Hiver*, *les Deux Amis*, *l'Escarpolette*; par des Watteau de la qualité du *Duo*, des *Acteurs de la Comédie italienne*, de *la Gamme d'Amour*, de *Pierrot au jardin*, prêtés par M. Charles Morrisson; Greuze y tient large place, ainsi que Mme Lebrun et Fragonard ; enfin on y admire une peinture hors ligne de cette Mme Guiard, née Labille des Vertus, dont on connaît si mal les œuvres prestigieuses et qui, dans son *Portrait de la comtesse de Flahaut et de son fils*, peint en 1785, prend une place au premier rang par l'éclat du coloris et les harmonies d'ensemble, à côté des Reynolds, des Hoppner et des Romney. Antérieurement au dix-huitième siècle, les frères Le Nain triomphent en première ligne, avec ces incomparables petites toiles : *Enfants écoutant un vieux musicien*, et la *Chanson*, près du duc de Sutherland et de lord Aldenham.

Dans l'école moderne, nous trouvons une œuvre capitale de Rosa Bonheur, *le Lion en famille* ; le *Friedland 1807*, de Meissonnier, qui appartient aujourd'hui à M. John Bailli ; la *Ramasseuse de pommes de terre*, dont le succès en 1879 fut si prodigieux ; l'*Exécution du maréchal Ney*, la *Cléopâtre devant César et l'Eminence grise*, de Gérôme ; la *Reconnaissance, Champigny 1870*, de Detaille ; la *Réunion à la*

Digitized by Google

salle Graffard, de Jean Béraud : *la Source*, de Henner ; le *Poète florentin*, de Cabanel ; *l'Immensité*, de Gustave Courbet ; *le Passe-temps d'un calife*, de Benjamin-Constant ; *le Poète à la mandoline*, de Carolus-Duran, et enfin, la pièce capitale peut-être, la plus saisissante assurément, le *Ballet de « Robert le Diable »*, de Degas, dont la vision vaut la traversée.

Parmi les paysagistes, les principales toiles de Dupré, de Rousseau, de Diaz, de Harpignies, de Cazin, un seul Millet, *le Départ pour le travail* ; puis des Cormon, des Comerre, des Courtois, des Dubufe, des Heilbuth, des Jacque, des Maignan, des Monet qui flambent très audacieusement dans le *fog* anglais, des Renoir, des Roybet, des Lhermitte, des James Tissot, et aussi des Bouguereau qui semblent destinés aux porcelaineries du Royaume-Uni.

En résumé, la peinture française est représentée à cette exposition anglaise avec un intelligent éclectisme ; la part faite aux impressionnistes est peut-être un peu mesurée, mais il convient de songer aux difficultés sans nombre que M. A. G. Temple a dû vaincre pour organiser un tel déplacement d'œuvres dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre, et le succès en est pleinement assuré. La dernière exposition à l'Art Gallery du Guildhall attira près de 250,000 visiteurs : le prestige des peintres français mobilisera, nous dit-on, plus de 300,000 ladies and gentlemen. Espérons que beaucoup de nos compatriotes prendront prétexte de cette mise au jour de nos maîtres à Londres pour venir visiter la première ville vraiment démocratique du globe.

Digitized by Google

16 juin. — **Royal Ascot.** — C'est le nom dont on décore ici les fastueuses assemblées hippiques, les *Races*, qui ont lieu vers la mi-juin dans le comté de Berks, sous le patronage de la famille souveraine.

Ce matin, le temps apparaît glorieux, le soleil s'est gavé de brumes qu'il digère sereinement dans l'azur ; le ciel est pellucide, inturbide, éclatant, si pur que Londres n'en voit certes pas de semblables dix jours dans l'année. — Dès neuf heures, Waterloo-Station est envahie, assiégée par un millier de *hansoms* conduits par ces surprenants *cab-drivers* qui semblent les plus habiles, les plus courtois, les plus silencieux du monde. La foule regarde ce formidable défilé de cars qui, partout ailleurs, serait une cohue inquiétante et dangereuse.

Dans la gare, c'est une armée sociale et mondaine qui, en silence et avec discipline, se mobilise vers les wagons en partance sur sept à huit quais à la fois ; tous les trains désignés *Special Ascot* s'emplissent avec méthode, sans éclat ni contestations ; tous partent doucement et sont, dès lors, remplacés par d'autres qui arrivent on ne sait d'où pour repartir d'une même allure moelleuse en cédant l'accotage à de nouvelles voitures vides.

Tout ce matériel confortable file à une bonne vitesse moyenne directement vers Ascot, à trente milles au delà, traversant les délicieux parcs de Kew et de Richemond, les sites ravissants de Twickenham, de Staines, de Virginia-Water, dont les cottages, les verdures veloutées, les perspectives de Tamise envahie par le bois précieux des canots, mettent

Digitized by Google

sous le regard des visions de paradis, d'un paradis chanté et peint par Dante-Gabriel Rosetti, architecturé par Waterhouse ou Norman Shaw, décoré par William Morris et égayé par Kate Greenaway.

Voici enfin Ascot, près de Windsor; les trains stoppent, vomissant la foule dans un silence toujours imperturbé. — Au dehors se voient des routes noires de voitures, des vendeurs de programme, des camelots sans grandiloquence, toute une population curieuse, élevée dans un pseudo-mutisme, et qui n'assaille point les arrivants, d'ailleurs impassibles et flegmatiques.

Par une voie étroite et monteuse, un *lane* bordé de jardins et nettement asphalté, les sportsmen fraîchement débarqués et mêlés aux heureux *cockneys* de Londres cheminent vers les *stands*, sans discourir, d'un même pas allongé, méthodique, presque grave, l'étui de lorgnette de fauve cuir en sautoir, la canne ou l'impérieux parapluie à la main. Sur les *grounds* en bordure, quelques *mendicants* ou *sailors* amputés psalmodient des chants de patriotes ou lancent aux passants, dans l'espoir d'un penny, les souhaits de bonne fortune, le *Good Luck* ! à ceux qui vont tenter la chance des chevaux favoris.

Les femmes qui sont en bon nombre, et beaucoup de la *gentry*, alors qu'à pied pour ce médiocre trajet, vont gracieuses, légères, avec cette esthétique néo-grecque qui leur fut apprise il y a quelques années et dont elles savent si délicieusement mettre en valeur les principes par des ondulations rythmées et chastes de toute leur personne. Elles aussi sont muettes, souriantes, ignorantes du bras donné au

Digitized by Google

mâle, du bavardage et des intimités continentales. Elles se sont accoutumées aux ambiances de solitude physique et morale et, tout à l'heure, dans les enclos et les tribunes, elles seront en majorité groupées à part, presque aussi reléguées et résignées que leurs sœurs d'Orient le vendredi aux *Eaux-Douces-d'Europe*, au fond de la Corne d'Or à Constantinople.

Leurs toilettes sont d'une clarté ineffable, d'un éclat de *yüng fraü*; elles affectent toutes les tonalités des sorbets et entremets glacés et on leur pourrait reprocher cette fade douceur, ce *creamy smoothness* que Cowper appliquait déjà avec une critique écœurée aux poésies de Pope.

Ce ne sont que des mousselines blêmes, de fins linons couleur miel, des batistes grises et mauves, des gazes de soie aux tons citrins, des foulards aux roseurs pallides, des fourreaux de soie vert de jade, nuagés de tissus argentins transparents ; des coutils nuance *ginger-beer*, des chemisettes d'un bleu latescent, tout cela virginal et nitide, plissé, fanfreluché, multibarbé, accordéoné, froncé, mousseux, avec des boas de plume neigeuse, des chapeaux frisés, fleuris à outrance, montrant toutes les gammes des *ice-creams*, tous les prismes des volières et des serres d'orchidées; idoines d'ailleurs au teint lilial de ces suaves sirènes, à ce teint impeccable qui s'harmonise et même s'angélise au contact des nuances les plus acidulées.

Depuis la Restauration, nous avons perdu le sens de ces blancheurs, de ces organdis crémeux, de ces mousselines de lait ou du moins nous ne les sortons plus; les Anglaises, qui ont importé le spleen dans la

Digitized by Google

jouissance et dans l'atonie méthodique de leur vie, vont aux extrêmes des contrastes et dans le noir de Londres, elles font fleurir, comme en une cave, les robustes lilas blancs de leur élégance. *Black and white*, c'est l'Angleterre tout entière.

Nous voici à l'entrée des *Stands* qui s'alignent sur une étendue de plus d'un kilomètre, le long d'une grande route où bruissent à la fois des hennissements de chevaux, des galopades de mails-coachs aux trompettes aiguës, des mélopées de vendeurs de journaux, des indications brèves de policemen : *To your right, sir!* ou : *Next door, please!* et la foule aphone se divise, s'engouffre et s'engrange aux places assignées avec ponctualité.

Le *Royal Enclosure*, où, sur une invitation et faveur spéciale de lord Coventry, nous voici admis, moyennant entrée d'une guinée, est déjà semblable à une exposition de fleurs ; la pelouse du paddock, en partie réservée aux dames, est envahie par toute l'aristocratie anglaise. Nous avons manqué l'arrivée du cortège princier avec l'escadron des piqueurs à livrée rouge et or, *chapeau à la Fontenoy*, ainsi que le défilé des voitures de gala précédées, selon l'usage traditionnel, par le *grand maître des chiens*, le gouverneur Earl of Coventry, à cheval, le fouet en main, avec l'habit gros vert à boutons d'or, le chapeau gris à poils, la culotte de peau et les bottes à revers.

La princesse de Galles déjà se tient debout sur la terrasse de son *private-stand*, aux côtés de la princesse Christian.

Grande, svelte, conservant une surprenante jeu-

Digitized by Google

nesse, toute fraîche et souriante dans un costume de foulard héliotrope garni de dentelles, avec une touffe de narcisses jaunes au corsage, chapeautée d'une petite capote qui enserre sa tête fine, la future reine d'Angleterre demeure bien le parangon de l'Anglaise contemporaine, élégante, élancée, quelque peu empesée, telle que nous la montre le *Ladie's Picturial* et que la peignent les gravures de modes du royaume. Auprès de sa massive belle-sœur, très « *Queen Victoria* de 1870 », elle s'amenuise encore et c'est plaisir de suivre ses jolis mouvements et d'admirer son air de douce simplicité relevée encore de cette candeur naïve qui poétise parfois si tard la femme du Nord, au delà même de la quarantaine.

Le prince cause familièrement sur la pelouse, un peu épaissi dans la redingote de cheviotte grise qui le sangle, mais résumant quand même cette expression de *chic moderne* qu'il s'efforça de personnifier. Il fume et flirte volontiers, s'attardant davantage auprès d'une jolie Française, M^lle^ Fougères. Non loin de Son Altesse familière, voici le vieux duc de Cambridge, qui porte crânement ses soixante-dix-neuf ans; le prince Christian, Victor de Schleswig-Holstein, le duc de Westminster et enfin le duc de Connaught, fluet, martial, agréable à voir avec sa belle figure de soldat bronzé, blondement moustachue et qu'éclairent deux yeux d'un merveilleux bleu violacé, de ce bleu limpide, spécial aux porcelaines danoises. Il exprime à notre attaché militaire son intention de suivre cette année les grandes manœuvres en France et manifeste fort gentiment son désir d'y être invité par notre gouvernement.

Digitized by Google

Une animation discrète règne dans le parterre féminin du *Royal Enclosure*, à chaque instant plus touffu. Toutes les armoiries d'Angleterre sont représentées par ces jolies figures de pastel dont Coysevox, Lely, Laureince ou Romney ont si délicieusement exprimé les ancestrales beautés ; on rencontre là tout le *Peerage*, pour ne pas dire tout le *Gotha* : les duchesses de Westminster, de Portland, de Marlborough, les comtesses de La Warr et de Derby, les marquises de Downshire et de Londonderry, lady Granby, lady Charles River Wilson, la princesse Moaveras Brancaccia, très attachée au prince héritier ; lady Milnes, lady Binning, lady Randolph Churchill, la comtesse de Dartrey, ladies Aline de Beaumont, Hélène Stewart, Mary et Alice Willoughby, et tant d'autres et d'autres *beauties*, — y compris la comtesse de Warwick, — que le carnet d'un spécialiste chroniqueur ne suffirait pas à les noter. Toutes ces illustres dames en tulle de soie brodé, en gazes légères, en mousselines vaporeuses, formant un ensemble de blancheur irisée, tel un océan d'écume sous des lueurs d'aurore.

Une causerie douce, lente, un susurrement de paroles s'échappe de cette assemblée. Sauf du côté des book-makers qui réunis à droite, derrière un grillage comme des fauves, font leur vacarme de corbeille de Bourse et prennent des ordres, c'est à peine si l'on semble s'inquiéter des chevaux, des trots d'essai ; l'attention est toute mondaine, très concentrée dans l'intimité.

On parle beaucoup français dans l'Enclos Royal et nos compatriotes y sont nombreux. D'abord, toute

Digitized by Google

l'ambassade, le baron de Courcel en tête ; M. Geoffray, ministre plénipotentiaire ; puis le prince d'Arenberg avec qui nous lunchions la veille à *Albert Gate ;* le duc de la Force, le comte A. de Ganay, Edmond Blanc, Chevandier de Valdrôme, de Brémond, le vainqueur de la journée ; Pourtalès, Oppenheim, de Berteux, le vicomte Foy, d'Andigné, la jolie Madame Erlanger et des demi-Français par l'idiome, des Cairots, des Belges, des Levantins...

Lorsque deux heures sonnent à la grosse tour centrale du champ de courses tous ceux qui ne lunchent pas avec les princes se consultent en traversant la piste pour gagner les tentes où l'on se restaurera : « Où déjeunez-vous ? — Au *Cavalry !* — Et vous ? — Au Break des Cadogan ! » — et d'autres s'en vont au *Sporting*, au *Driving,* en d'élégantes installations somptueusement dressées, extraordinairement desservies, avec le confort d'énormes *Pankas* qui s'agitent comme aux Indes pour rafraîchir les convives que le claret ou le champagne échauffe.

C'est alors que la piste est envahie à la fois par le *common people*, par les cockneys et les *worldly-gentlemen* ; toutes les classes sociales s'y croisent en conservant leurs distances, mais avec cette apparence véritablement démocratique dont seules les nations d'aristocratie donnent l'image. On y voit des joueurs de *banjo*, d'inquiétantes bandes de *minstrels,* dont les boules noires émergent sous le chapeau gris, comme vissées sur l'ivoire d'habits de drap crème ; les petits marchands pullulent, les camelots ou *camblets* de Londres y gonflent des coqs de papier, y font grincer des serinettes, y exhibent des jouets

Digitized by Google

aux couleurs éclatantes. Cependant tout est calme, propre, à demi silencieux, l'air n'est déchiré par aucun cri de fête, écorché par aucune stridence de populaire et les policemen à cheval ont mine de se promener dans un immense *garden-party*.

Trois heures! les victuailles s'achèvent, on ne godaille plus. (Ce mot ne vient-il pas de *good ale* ?) Chacun reprend sa place en ses stands respectifs ; c'est l'heure capitale où se *courre la Coupe*. Dans le clan des princes, on se montre très favorable aux couleurs de France ; *Elf*, héritier du sang de *Dollar*, est très apprécié : on convient de sa fraîcheur, de son élasticité, de sa parfaite condition ; un entraîneur anglais nous invite à *ponter* avec assurance sur ce héros du jour. Et, tandis que s'échangent propos et présentations, un silence absolu vient de l'horizon, coupé par le mol galop des chevaux en ligne ; le bruit de charge s'accentue, un léger cyclone de poussière passe au travers duquel on entrevoit les couleurs « blanc et groseille » du jockey Watkins qui, avec une aisance superbe, laisse à l'arrière du poteau les chevaux anglais, américains, hongrois qui viennent de se mesurer avec le glorieux pur-sang des écuries de M. de Brémond.

Point de hourras ; une satisfaction sur tous les visages ; la victoire du français est aimablement accueillie par les Anglais, toujours prompts à féliciter nos compatriotes avec cette belle humeur, cette cordialité expansive, cette précieuse politesse, toute de rondeur, qu'ils manifestent si volontiers pour complaire à notre vanité nationale.

La grosse partie est jouée ; point ne demeurons

Digitized by Google

pour assister aux dernières amusettes du tapis ; nous avons vu Ascot infiniment plus select, mieux composé et plus coquettement situé qu'Epsom. La contrée où ces annuelles performances ont lieu est une des plus riantes, des plus appetissantes au regard qui soient proche Londres ; aussi, tandis que nous nous en revenions, avant la cohue finale, en un délassant « smoking compartiment », ne pouvions-nous nous déprendre de la magie des *landscapes* entrevus par la portière : profondeurs de rivière où se mirent des ciels à la Constable, parcs aux arbres séculaires qu'aimait à peindre le vieux Crôme, nids de verdure où se moirent des eaux transparentes et parmi lesquels on se plaît à donner rendez-vous à son rêve pour d'hypothétiques séjours futurs. Combien on comprend que cette Tamise ait eu, comme le Lethé, ses poètes enthousiastes ! A mesure qu'elle abdique de sa grandeur, elle s'embellit et se gracieuse. En la retrouvant à mi-chemin de sa source qui est aussi sa jeunesse, sa fraîcheur et sa limpidité, il semble qu'elle s'endorme lentement, peureuse de la fange des villes et des viols sans nombre qui accueilleront ses fiançailles à Southend avec le grand canal amer.

25 juin. — **On the river.** — Quiconque ne s'est point laissé bercer dans la lumière mêlée d'ombre de la rivière bienheureuse, et n'a point vu la prodigieuse population qui envahit le cours de la haute Tamise les samedis soirs et les dimanches d'été, soit entre Richmond et Shepperton, soit entre Windsor et Great-Marlow, ne se fait qu'une imparfaite image

Digitized by Google

de la vie anglaise et ne saurait être admis à se prononcer sur ce qu'on croit être l'ineffugible austérité du repos dominical.

Me voici, en une sereine compagnie d'amis, à bord d'un *steam launch* vernissé et couvert de cuivres fulgides qu'encadre la pourpre sombre de l'acajou, naviguant entre Windsor et Cookham. Déjà nous avons franchi les écluses assiégées par des centaines de bateaux de tous types et gabarits, dépassant les sites paradisiaques de Maiden-Head, glissant dans la glauque vallée des bois de Clieveden. Ai-je oncques éprouvé, fût-ce en songe, accalmie plus intense, dans une foule aussi grouillante, multicolore, élégante et sans vaniloquence qui, au fil de l'eau, sur le pellucent miroir, s'agite à peine, toute recueillie, épiant les chuchotements de la brise, en communion avec l'abscons flirtage de la nature ?

Partout des barques de cèdre, des canots de pitch-pin, des périssoires légères, des *Rob-Roy*, des *Ringleaders*, des bachots canadiens aux bois d'ivoire montés par de silencieux *watermen* suprêmement coquets dans leur flanelle blanche, et à l'arrière desquels gouvernent d'idéales créatures rêveuses dont le teint montre un velouté sensible et dont le costume aux spumoreuses mousselines est uniformément lilial. Sous les branches des saules qui pleurent sur eux leur souple viridité, des amoureux se dissimulent, écrasés par une muette béatitude ; d'autres lunchent autour d'éclatantes porcelaines, tandis que, renversés sur leurs *sliding seats,* de vigoureux professionnels filent en d'harmonieuses cadences de rames, frisant à peine la surface des eaux. Et ce sont

Digitized by Google

des voiliers aux agrès chaudement colorés qui cinglent en lacis d'audacieuses bordées, des *puntmen* qui pagaient ou manœuvrent la perche avec une rare virtuosité, des gondoliers qui vont à la godille sur de délicieuses barques en bois de teck ou de satin, semées de clous d'or pallidule, avec des proues contournées en pagodes et serties de cuivres.

Sur cette rivière déjà si chargée de vie extasiée et que des centaines d'admirables cygnes sillonnent de leur blancheur et de leur multivorant appétit, apparaissent des steamers d'excursions bondés de curieux, des yachts électriques débordant de fleurs et de femmes, de petits vapeurs dont les *sitting-rooms*, desservis par des *stewards* vêtus de blanc coutil, laissent voir sur les nappes fleuries les argenteries éclatantes et les priapesques goulots dorés des fioles d'*extra-dry*.

Nul bruit, nul cri, nulle lutinerie; on perçoit dans les taillis voisins le garrulant concert des oiseaux et, de l'avant des *electric-boats*, des phonographes fonctionnent, épandant dans le demi-silence ambiant, à travers leurs cornets évasés, de grêles reproductions de music-halls, des tambourinades guitarées de *banjos*, des marches militaires dont les cuivreries s'ébrouent au dehors, des airs de cirque et des trépignements fébriles de gigues aux sonnailles de semelles.

Sur les deux rives, délicieusement endiguées de bois ou de revêtement de marbre et de faïence, se voient avec continuité dans des décors bocagers, emmy des gazons tondus de près comme des caniches, des maisons de plaisance aux architectures

Digitized by Google

heureuses et luisantes, des cottages enfouis sous le lierre et les roses, des *bungalows* à la façon indienne, des tentes opulentes où campent les riches nomades du *river-side*, tout cela net, verni, fleuri à outrance, si joli, si frais, si accueillant au rêve, qu'on croit entrevoir l'illustration précise et réelle de quelqu'un de ces poèmes persans qui exprimèrent le paradis des fleurs et les inconsumables délices des séjours enchantés. — Ah ! que tout cela est idéalement créé pour se mirer dans les candides yeux caméléons des houris d'Angleterre, dans ces yeux gris de lin ou cœur de bleuet infiniment trop chastes pour refléter les communes vulgarités, les boutiques à fritures et les bouges à cabinets privés de nos banlieues parisiennes.

28 juin. — **Cambridge.** — En raison de cette question qui, si fréquemment me fut posée par des hôtes de Londres sur mes préférences entre Oxford et Cambridge, je me plais à faire souventes fois la navette entre les deux cités studieuses. — On a dit de l'une : « C'est une Ville dans une Université » ; de l'autre : « C'est une Université dans une Ville ». — Définition assez judicieuse en sa forme.

Au demeurant, je crois bien que je resterai un Oxonien invétéré ; l'université baignée par la Tamise me pénètre plus profondément par sa gothicité conventuelle et son charme de thébaïde d'art que celle irriguée par la Cam. Toutefois je ne me puis déprendre à chaque visite nouvelle d'une exceptionnelle admiration toujours plus ardente pour la chapelle du *King's College*, avec ses colonnettes exquisement

Digitized by Google

élancées qui s'épanouissent en feuilles de palmier, formant une voûte à cintres alternés, dont la rose des Tudors forme la clef centrale. Puis les *greens* dont s'enveloppe Cambridge ont un charme élyséen, une paix de Port-Royal des Champs qui met l'âme au vert, la méliore, la dispose à la philosophie scolastique, à tous ces remèdes forts qui, selon Bossuet, l'acheminent vers le salut. Enfin Cambridge, en son musée Fitzwilliam, possède, entre autres chefs-d'œuvre, vingt-cinq aquarelles de Turner, *première manière*, qui sont les plus extraordinaires témoignages de la magie et de l'orchestration des couleurs translucides et dont les architectures, les horizons noyés, les ciels lanugineux, les irisations ambiantes exaltent ma vision gaudibonde et ma passion des coloris supersensibles.

Cependant la question de la supériorité d'Oxford ou de Cambridge divisera longtemps encore les Anglais et peut être considérée comme insoluble et inénodable.

Je suis allé, ce jourd'hui, à la fin de la tournée collégiale, visiter une église catholique moderne dont les verrières ogivales, exécutées par Westlake, m'avaient été vantées. C'est une vaste cathédrale dont l'édification fait honneur à l'Angleterre et à laquelle est adjoint un couvent. Le père supérieur, qui me reçoit au sortir de son *domicœnium*, est un excellent homme, heureux de faire les honneurs de son abside, de son transept, de son jubé ; il porte le bonnet carré des vieux savants en *us* de Hollande, et son visage tumide se gaudit en nous voyant admirer le vaste vaisseau de pierre aux nervures

Digitized by Google

hardies. Après une visite minutieuse, il nous conduit dans sa *library* et nous montre le portrait, d'ailleurs médiocre, d'une dame vénérable, peint par Carolus Duran, celui de la fondatrice de cette église, une Française qui, expose-t-il, dépensa près de deux millions pour la mise en œuvre du glorieux édifice. Et ingénument, sans malice, le brave prêtre nous conte que cette dame, Maria D..., née de Ségur, avait été une pécheresse, une danseuse des plus légères, élevant dans sa jeunesse plus hautement vers le ciel sa jambe corruptrice que son âme enlisée dans la volupté ; c'est après avoir acquis dans cet exercice de Salomé de music-hall une fortune importante, avoir épousé un lord dont elle hérita, que cette ex-courtisane, ainsi que Chéops, et que Phryné, voulut dresser vers l'infini ses remords de granit, et ainsi fut bâtie dans la vieille ville universitaire ce refuge catholique de style austère, baptisé : *Our Lady Church.*

En lisant ce nom de cathédrale, en regardant le visage souriant, tout de candeur, du vieux doyen, l'affreuse blague parisienne qui nous souille et corrode l'esprit même en voyage me secouait d'un rire cruel entre chair et peau et je me mordais la lèvre pour ne pas irrévérencieusement m'écrier : « Mais, mon révérend, ce n'est pas *Our Lady* qu'il fallait nommer cette église, c'est *Santa Maria del Chahute* ! » A Paris, nous la désignerions : *Notre-Dame-du-Chahut !*

29 juin. — **Le cycle Wagner : Die Walkure.** — Tous les *swells* de Londres ne parlent que du

Digitized by Google

cycle Wagner ; Bayreuth est ici cette année, à Covent-Garden où triomphe le *ring*. — M^lles^ Brema, Nordica, Eames, Schumann-Heick, les deux Reszké, Van Dyck, Breuer et Van Rooy interprètent en allemand trois fois la semaine, entre des opéras italiens et français, l'*Or du Rhin*, la *Walkure*, *Sigfried* et le *Crépuscule*. J'ai suivi ces représentations dont l'orgie musicale exténue le système nerveux. — Le kapelmeister est Mottl, dont les bras semblent deux ailes d'épervier planant sur son orchestre avec une ampleur, un frémissement, une puissance inouïs. On commence à quatre et cinq heures de l'après-midi ; les dames viennent en *gown* d'*afternoon*, les hommes en smoking. A sept heures, entr'acte de cinq quarts d'heure ; tout le public se rue au dehors dans le plein jour de ce quartier du Strand si populeux, si animé, si inextricablement envahi par les cabs, les charrettes, les lourdes voitures de maraîchers. Le marché aux légumes et aux fleurs de Covent-Garden s'anime soudainement, ou plutôt s'éclaire d'un élément nouveau, mondain, fleuri. Les gazes blanches des robes, les sorties de bal relevées de cygne, les traînes de satin, les têtes diamantées, les plastrons blancs des dilettantes circulent dans un peuple de halles parmi des haies de choux, d'oignons, d'asperges, sinon au milieu des parterres de géraniums-lierres, d'anthémis, d'iris et de lis phénomènes qui donnent, par leur ampleur, raison à la métaphore du vrai Cyrano, lequel les nommait des *géants de lait caillé*. Des porteurs ou déchargeurs haves, pâles, eximés, loqueteux, regardent ce défilé d'élégances affinées, ces chairs roses de femmes aux cheveux de

Digitized by Google

sucre d'orge filé, appétissantes et froides comme des sorbets, et tout ce monde cherche où se *nourriturer*. Les ladies filent en *handsome* à deux pas, au *Cecil* ou au *Savoy*, en des salons réservés tapissés de fleurs, sans prêter attention à la misère de *the mob*, de cette populace décharnée, respectueuse et morne qui les contemple sans envie et sans haine.

Et ce sont des dîners succulents arrosés de claret, de *hoch* et de *pommery* où la causerie n'est qu'un *chit-chat* futile, bon enfant, sans rosserie aucune. On parle peu de Wagner dont on ne s'affole que par snobisme ; on emmagasine des forces pour les actes futurs ; on déclare les chanteurs incomparables, mais la mise en scène vraiment trop primitive et mesquine, — et quels costumes !

Après dîner, comme les dames, à l'heure des *spirits*, quittent la place pour faire toilette en demi-peau, les gentlemen s'émancipent quelque peu. Je me hasarde à me documenter sur les mœurs de certaines *professionnals beauties*, et m'adressant à un économiste de gouvernement, dont l'œil est indulgent derrière le glacis des lunettes, je lui parle de lady G..., une esthète délicieuse qui semble avoir été peinte par Hoppner et retouchée par Burne-Jones, et à laquelle on prête des aventures lesbiennes telles qu'il s'en propage fashionablement presque partout en la société contemporaine.

— Lady G.., ? me dit imperturbablement l'économiste, comme s'il s'agissait d'un bill de la Chambre ; certainement je la crois *saphiste*, mais elle aime aussi les hommes : *c'est une bimétalliste !*

Digitized by Google

30 juin. — **Un héros anglais.** — Chaque saison, Londres possède son homme du jour ; tantôt c'est un homme politique, un acteur, un journaliste, tantôt un condamné pour crime de lèse-hypocrisie. Cette année le roi du jour, celui qu'on voit partout, qu'on exhibe sur les planches des music-halls, dans les peintures de la *Royal Academy*, dans les *illustrated papers*, sur les affiches même, est le *piper* ou cornemusiste *Findlater*, récemment médaillé par la Reine pour avoir, dans la récente révolte des Afridis, joué sans arrêt de ses pipeaux entraîneurs d'hommes durant l'assaut des Gordon Highlanders, alors qu'il était atteint par les balles ennemies à la cheville droite et au pied gauche.

Findlater est aujourd'hui retraité et il se montre volontiers au public moyennant un cachet de 4 à 500 francs pour sa démonstration musicale. Il apparaît, fait un tour en boitant légèrement, soit à la tête de ses *pipers* dans les tournois militaires, soit à l'Alhambra, solitaire, entre un ballet et une séance de ventriloquie ; l'enthousiasme du public est alors à son comble, la salle croule sous les cris, les trépignements.

Le général lord Wolseley a essayé d'interdire ces étranges exhibitions : le public a protesté ; il n'entend pas qu'on empêche son héros de faire fortune en devenant un professionnel de la gloire, et le *piper* Findlater demeure encore le grand homme de la saison londonnienne de 1898.

Avant six mois il aura largement bénéficié de sa célébrité et pourra vivre de ses rentes même sans épouser une riche et romanesque héritière.

Digitized by Google

JUILLET 1898

1^er^ juillet — **Dîners au Parlement.** — Invité ce soir au Parlement avec *The Right Honourable* Arthur James Balfour, *leader of the House* et le premier Lord de la Trésorerie. Je me trouve guidé à travers l'immense palais gothique jusqu'à la vaste terrasse qui domine la Tamise, estuaire tumultueux aux eaux fusqueuses et squalides. Beaucoup de dames en toilettes claires attendent en plein air ; il y a là lady Grosvenor, lady Dudlay, une beauté d'hier, que le crépuscule de l'âge embellit encore, beaucoup de misses d'une joliesse duveteuse qui met les lèvres en gourmandise de baisers ; l'ambassadeur d'Autriche à Berlin, Georges Wyndham, et beaucoup de jeunes députés conservateurs réunis autour du maître. M. Balfour est de haute taille, un échassier de la politique, maigre, souple, tout en tige ; il montre une cordialité heureuse, une gaieté pétulante et saine de jeune *scholar* et beaucoup de ce *sterling wit*, de cet esprit de biendisance et d'apropos dont les Anglais tirent si peu vanité. Son masque est extraordinairement élevé, presque tout en front, avec des yeux noirs ardents, mobiles, que de rares cheveux argentés et un soupçon de patte de lièvre à la naissance de l'oreille font par le contraste étinceler davantage.

Les présentations faites, on s'achemine à travers de longs couloirs de couvent vers l'une des cinq ou

Digitized by Google

six salles où dînent les honorables en mondaine société. Au passage, à travers des portes ouvertes, des tables chargées de victuailles, envahies de convives en tenue de gala, apparaissent ; des laquais poudrés font circuler le champagne frappé qu'enveloppent de blanches serviettes ; des femmes retardataires, éventail en main, constellées de pierreries, retroussant des traînes royales, se faufilent dans une des cellules monacales où se sont réunis pour la gaieté de vivre tant de matérialistes jouisseurs. Des huissiers passent, appelant des députés pour un vote urgent, car là-haut siège la Chambre des communes, et chacun va, vient, s'évade et revient prendre part à la fête, tout cela avec ordre et sans que le service en demeure suspendu.

Après un dîner évoquant les raffinements de la romaine décadence bien que d'une anglo-correction impeccable, le café est servi dans le cabinet privé de M. Balfour que décore un buste en marbre de Cromwell qui est l'une des plus superbes pièces de statuaire italienne qu'il m'ait été donné de rencontrer. — On fume, on cause art, littérature, théâtre, et sur toutes choses le grand leader paraît supérieurement renseigné.

Comme il disparaît pour aller prendre la parole sur la question en cours : *Evidence in criminal cases,* je monte à la tribune des ambassadeurs pour entendre cet orateur au langage fluent, net, vigoureusement énoncé. — La salle est aux deux tiers remplie et le discours est ponctué par des innombrables *hear ! hear !* proférés de toutes places et qui sont témoignages d'approbation plus ou moins énergi-

Digitized by Google

ques. La vue de la salle ne m'édifie guère sur la parfaite tenue des membres du Parlement ; ils sont là, le chapeau sur la tête, les jambes croisées, vautrés, autant qu'assis, sur leurs sièges, en tous costumes, et, une nouvelle fois, je constate que, en général, les représentants des nations ne représentent aucunement les mœurs, ni les attitudes, ni la dignité d'un peuple et que la Chambre des communes est aussi, en majorité, la Chambre des communs.

4 juillet. — **Cyrano à Londres.** — Les interprètes de Shakespeare franchissent rarement le détroit ; ils nous savent peu accoutumés aux idiomes étrangers et comme ils estiment peut-être même au delà de sa valeur notre école dramatique, ils jugent comme ils disent avec candeur, qu'*il est inutile de porter du charbon à Newcastle.*

Par contre, nos artistes sont fêtés, même imparfaitement compris, leurs gestes, leurs mimiques, leur diction vibrante remplie d'inflexions inédites pour l'oreille anglaise, sont un ragoût nouveau pour nos voisins. De plus, c'est une particulière fashion que de se vouer au culte de l'art scénique français, d'entendre le langage contemporain, d'apprendre les derniers vocables d'argot ; c'est un entraînement à la prononciation, un sport d'acoustique, une échappée hors de la vie courante, par conséquent un plaisir délicat auquel il est de bon ton d'avoir pris part.

Les œuvres consacrées par leur succès à l'étranger, qui jouissent d'une réputation établie, sont ici

Digitized by Google

garanties contre toute mauvaise fortune ; la curiosité de la société ne fera qu'ajouter à leur célébrité. Il n'y a pas de cour de cassation dans le jugement des spectateurs anglais pour tout ce qui a réussi sur d'autres théâtres, qui a voyagé, qui a reçu le contrôle des grosses recettes financières, et c'est surtout à Londres que se justifie l'aphorisme : « Le succès attire le succès comme l'argent attire la monnaie ».

La première performance de Coquelin *as Cyrano* était attendue, vantée ; on jouait moralement sur le velours des loges préalablement capitonnées d'enthousiasme.

Au Lyceum, il y avait donc, ce soir, une foule, sinon délirante, du moins tout oreilles et tout sourires, une foule docile à l'admiration, béatement heureuse même dans l'incompréhension ; une foule respectueuse, sans diagnostic individuel, passive, indolente comme une courtisane qui se livre à celui dont on lui vanta la beauté, cette admirable foule anglaise, en un mot, accessible aux fornications de tous les génies étiquetés et qui ont eu la chance d'être catalogués *at home and abroad.*

J'ai revu, réentendu Cyrano dans ce milieu exotérique avec quelque curiosité, constatant l'absence de substance personnelle sous le Panache. Mais quel Panache superbement confectionné à l'aide de plumes chatouilleuses de notre vanité et dont les brins sont frisottés au petit fer des plus subtiles pointes de concetti ! — Quel Panache ! — Il apparaît semblable aux florilèges du siècle dernier ; toutes les pièces en sont empruntées aux capitans de la comédie italienne,

Digitized by Google

aux feutres des mousquetaires de Dumas, aux toquets des Scapins de Molière, aux couvre-chefs des spadassins crâneurs de d'Ennery ; il n'est brindille empennée qui ne porte un certificat d'origine, et l'originalité de l'auteur est de les avoir choisies, étuvées, apprêtées, amignardées, ne fournissant pour sa part, que le fil à les lier. Mais combien fragiles sont les panaches ! leurs plumes s'envolent... là-bas ! là-bas ! — Que restera-t-il de *Cyrano* ?

7 juillet. — **La revue de la reine à Aldershot.** — Je me complais et volontiers je m'extasie aux spectacles militaires ; je m'exalte aux revues de gala et me passionne au passage de cohortes guerrières, mais mes goûts d'art me portent surtout vers les armées constituées par sélection et tradition et dont les éléments d'unité et d'ensemble représentent la beauté et la force physique. Il me faut des uniformes éclatants et variés, chamarrés de toutes parts, des uniformes évocateurs de batailles historiques, moulant des brutes superbes à torses de dieux et conformes à la ligne harmonieuse de la bête humaine dans sa virilité épanouie. Il m'importe peu que les contingents de soldats qui défilent sous mes yeux soient ceux de ma nation, que leur valeur guerrière reste discutable et leur solidité fallacieuse ; j'aime les corps d'élite supérieurement cultivés et développés, les guerriers de vocation, ceux qui ont élu carrière dans le militarisme par esprit de crânerie, d'aventure et de gloriole, les fils de Mars qui ont le culte de la force et de la souplesse, l'amour des armes, des couleurs, des fourrures, des plumes,

Digitized by Google

des bottes éperonnées et des broderies d'or.

C'est pourquoi les armées de mercenaires m'attirent comme étant les seules qui soient vraiment réjouissantes à contempler en temps de paix. Elles n'inspirent pas la noble mélancolie des troupes concentrées par le service obligatoire et dont le drapeau est l'emblème de sacrifice, de résignation, de dévouement ; elles ne montrent point des hommes vêtus de costumes inajustés, inégaux de taille et disparates de physique, dociles, alertes mais sans alacrité ; elle font voir des gaillards entraînés par leur tempérament à la recherche des prouesses, des parades, des coups de tête et des coups de force et qui se campent, se pavanent, se dressent comme des coqs, la poitrine en avant cuirassée de vanité professionnelle.

Le soldat anglais, à ce point vue, m'intéresse et m'amuse par son assurance de force, son port crâneur, son esprit débonnaire et sans provocation et sa flegmatique respectabilité. Le moindre fusilier rencontré dans la rue semble se carrer comme la vivante enseigne de la dignité du Royaume-Uni.

Invité par le général Talbot, commandant la cavalerie à Aldershot, je n'ai point voulu manquer la grande revue passée par la reine, avant que son fils, le duc de Connaught, ne résigne ses fonctions de général en chef pour aller commander en Irlande ou ailleurs. On m'affirme que ce sera la dernière grande fête militaire qui aura lieu en présence de la souveraine, bientôt octogénaire, et quinze mille hommes de troupes superbes vont défiler sur les gazons de la *Laffan's plain*, devant le landau de Sa Majesté.

Digitized by Google

Aldershot est à six quarts d'heure d'express de Londres, dans le Hampshire ; peu avant la guerre de Crimée, ce n'était qu'une sorte de lande sauvage où campaient des cavaliers; aujourd'hui, c'est une ville enveloppée de casernes, une place militaire où clairons et trompettes résonnent de l'aube à la vesprée. Le pays vallonné rappelle assez le Morvan, avec ses taillis de vert sombre, ses genêts et ses horizons bleus. — J'y suis accueilli ainsi que d'autres invités, à la sortie du train, par les officiers d'ordonnance du général Talbot chez qui nous lunchons dans un adorable cottage dont les jardins aux soins minutieux ont l'air d'avoir été peints, fleuris et laqués par quelqu'un de ces ingénieux Japonais, disciples d'Outamaro, qui amignardisent l'essence de leur fantaisiste talent sur des feuilles de paravent ou de Kakemonos. La revue est pour cinq heures ; le ciel est lourd, orageux, inquiétant ; personne ne s'en soucie. Dès que la reine paraîtra, le ciel sera nettoyé, dit-on ; nous aurons comme toujours le *Queen's weather*, et c'est dans cette certitude que nous montons en break, emmy un essaim de rieuses damoiselles, aux toilettes claires aux yeux couleur de soufre en fusion.

Le *Field State*, ou champ de parade, est une immense demi-lune limitée par des bois aux frondaisons drues ; à l'horizon, à gauche, des collines élevées qui bleuissent dans le lointain, laissent voir les clochetons alourdis de sortes de temples hindous ; ce sont les hauteurs de Farnborough, la demeure de l'ex-impératrice Eugénie, et le dôme de la chapelle monumentale qu'elle érigea pour y déposer les res-

Digitized by Google

tes de Napoléon III et du vaillant prince impérial. C'est un souvenir français qui domine cette plaine de manœuvres. Mail-coachs, breaks, victorias, phaétons, landaus, dog-cars sont rangés avec ordre et dételés afin de servir de tribunes aux spectateurs. Plus loin, près du *Royal ground*, quelques voitures d'artillerie du train sont réservées aux privilégiés, dont nous sommes. La foule des piétons s'échelonne en arrière, sur une ondulation de terrain, silencieuse avide de voir.

Il monte de la plaine fraîchement fauchée une pénétrante odeur de foin coupé ; le champ, avec les diverses brigades de *scarlet jackets* qui s'y massent, semble fleuri à perte de vue, d'énormes coquelicots immobiles sous le soleil, car le ciel s'est éclairci à miracle, et sur cette plaine guerrière quelques alouettes s'élèvent et planent dans l'azur en chantant éperdument, couvrant de leur mélopée céleste le bruit des fifres et des tambours.

Des estafettes évoluent au galop en diverses directions et, dans le lointain, le duc de Connaught inspecte ses troupes. L'heure est proche où apparaîtra la reine ; un groupe de généraux se rend à sa rencontre ; un sentiment d'émotion traverse cette foule honnête et rend son silence plus respectueux, plus religieux encore ; — c'est l'accalmie auguste, solennelle, opprimante de l'attente. — Un coup de clairon strident à l'orée de la plaine : c'est le signal attendu ; un sec petit déclanchement d'acier, c'est l'armée qui présente les armes ; une houle indistincte de hourras dans les profondeurs de la route ; quelques cavaliers isolés ; un trompette de style Henri VIII tout

Digitized by Google

vêtu de lanières d'or, puis l'escorte des *life guards* aux cuirasses étincelantes d'acier et d'or, aux casques césariens sur lesquels retombe une cascade de crins blancs apparaissent, et c'est alors, précédé d'une escorte où je reconnais le général sir Evelyn Wood, le major général Burnett et le colonel Douglas, le landau à quatre chevaux et deux postillons de Sa Gracieuse Majesté qui passe, assiégé de hourras étranglés par l'émotion, tandis que chacun se découvre et que retentit un formidabe *God save the Queen*, interprété par les musiques réunies de sept brigades. — C'est grandiose et l'émotion m'agite plus que je ne le voudrais. Le prince de Galles, en costume de nouveau colonel du 2e régiment des Gordon highlanders, le duc de Sparte en visite à la cour, le duc de Connaught et le vieux duc de Cambridge suivent à cheval, alors que, dans d'autres voitures, sont rassemblés la plupart des représentants de la royale famille.

La reine, qu'accompagnent la charmante princesse de Galles et la duchesse de Sparte, est tassée sous son ombrelle ouverte et son visage s'adoucit à l'ombre d'un large chapeau de paille noir cintré que contourne une énorme plume blanche; c'est toujours la bonne vieille dame, rose digne, calme, sans tare physique, sans boursouflures, et que le caricaturiste Léandre, s'il l'eût vue, rougirait d'avoir déformée en une charge restée célèbre. — « Ce n'est plus seulement une reine pour nous, me disait une Anglaise, l'œil humide d'émotion ; c'est un symbole, une superstition, un fétiche que nous enveloppons égoïstement de notre piété, un porte-bonheur national dont nous redoutons la disparition. »

Digitized by Google

Des sonneries de trompettes éclatent; la revue commence par le défilé *au pas* de la Royal Horse Artillerie, en brigade; les fanfares de toute la cavalerie marchent en avant et vont se masser en carré au milieu de la plaine. Quelles fanfares, avec les chapeaux chinois, les cymbalums écussonnés et baldaquinés aux deux côtés des selles, les cuivres, étrangement contournés, les basses et les accompagnements en tierce! — Les hommes de l'artillerie sanglés dans leurs dolmans, soutachés de brandebourgs, coiffés d'un élégant bonnet poilu, moulés dans des culottes doublées de cuir, bottés et couverts d'une buffleterie fauve, sont montés sur des chevaux de même robe, ces merveilleux chevaux anglais actuels obtenus par de savants croisements et qui sont tout sang, toute force, toute souplesse et toute intelligence. Les attelages de cuir jaune relevés d'acier poli sont d'une netteté, d'une propreté, d'une luisance incomparables et défilent comme au cirque aux sons d'une musique fougueuse qui soudain s'arrête et puis reprend après trois roulements de cymbalums pour jouer la marche particulière du régiment qui va suivre.

C'est le 12e lanciers, un éblouissement, une vision d'anciens Cravates, la taille guêpée dans l'uniforme à plastron rouge formant un cœur à boutons d'or, les gants blancs relevés d'un énorme crespin montant à mi-coude, le chef couvert du coquet kolbach étranglé au milieu en forme de sablier. Ils passent, légers, sautillants, sveltes comme pour le carrousel sur des cavales bai clair qui ont le haut pas, qui troussent et semblent fières de les porter avec leurs

Digitized by Google

lances aux flammes qui clapotent et leurs sabretaches qui se balancent d'un même rythme.

Nouvel arrêt des fanfares, nouveaux roulements des cymbalums, nouvel air. C'est le 15e hussards, le hussard que nous avons connu à travers Meissonnier, le hussard endiablé, passementé, poitrine en avant, le hussard d'Augereau, polkeur et valseur, le hussard qui fait rêver les femmes, et ceux-ci sont peut-être plus fringants encore, plus paradeurs dans leur chevauchée ; ils ont le dandysme de la froideur et du dédain ; ils ne paraissent point subir la vanité de leur admirable beauté.

Voici l'infanterie montée, corps spécial recruté pour les colonies et qui forme un bataillon étrange où tous les corps des fantassins sont représentés. Il est suivi de mitrailleuses et de canons de campagne, puis défilent six régiments de *Field Battery* dont les hommes, les chevaux, les caissons, les *guns* sont d'un éclat, d'un régularité d'allure surprenante, d'une marche au « cordeau » que jalouseraient les Allemands. Un détachement des *royal engineers*, correspondant à notre génie, clôt la marche avec les divers appareils de ses bateaux, de ses ponts, tout cela lustré, poli, vernissé comme des boîtes à joujoux. Les musiques de cavalerie détalent au galop, s'évanouissent au loin. Le champ est libre pour l'infanterie divisée en trois brigades.

C'est le 2e régiment de Somersetshire qui arrive en tête, d'un pas redoublé qu'accompagne une marche guerrière claironnée hautement à la française, avec accompagnement de cuivres, de fifres, de tambours et de grosse caisse ; c'est un long ruban de pourpre

Digitized by Google

qui se déroule sous les yeux, à peine ondulé, avec une rigidité métallique, les bras gauches des fantassins ballant avec ensemble, les têtes fixes, les fusils collés à l'épaulette. Suivent le *1er Scottish Borderers*, le 1er South Stafford *regiment*, le *1er Welsh regiment* au-devant duquel caracole une chèvre blanche, caparaçonnée d'une housse rouge, et dont par tradition ce *Royal Esmeralda* est pourvu par la Reine même qui élève des capricantes brouteuses blanches à son intention. Le *2e Northamptonshire* est le dernier de la brigade.

La seconde brigade commandée par le major général Fitz Roy, composée de *Scottish Rifles*, du *Royal Dublin fusiller* et du *King's Rifle corps*, s'honore de posséder le *2e Gordon Highlanders*, dont le prince de Galles prend le commandement et qui défile incomparablement, provoquant l'enthousiasme général. — Tous colosses de six pieds, les souliers guêtrés de blanc, la chaussette écossaise, le mollet nu, la jupe ou *kilt* correctement plissée et sur laquelle tombe et s'agite le *sporran* muni de trois queues de renard, la veste rouge découpée à pochettes, comme crénelée, et le haut bonnet à plumes ; ce régiment précédé de ses *pippers* aux longs plaïds flottants, est ce qu'il y a de plus beau, de plus puissant, de plus pittoresque dans les armées du monde entier. Il passe : je le suis au loin, et je le reverrai tout à l'heure sans qu'ait faibli mon admiration pour son allure de marche, sans que se soit atténuée l'incomparable sensation que me donnent sa prestance et l'aspect héroïque, presque grec antique, de son uniforme harmonieux, élégant et rythmique.

Digitized by Google

La troisième brigade, qui est faite de régiments du West Surrey, du Devonshire, du West Kent et du West Yorkshire, n'est pas inférieure aux précédentes ; elle est suivie du corps médical et des ambulances. Pour décrire ces uniformes, les particularités de ces corps, leur expression individuelle, combien de pages crépitantes, à la façon de d'Esparbès, ne faudrait-il pas, de même que pour exprimer le second défilé de la cavalerie au trot, sur un air de danse, à rythme de gigue, avec le pas de polka des chevaux, puis le troisième défilé au galop, par masses, le passage des brigades concentrées et la mise sur une seule ligne de ces quinze mille hommes venant saluer de leurs étendards éployés leur souveraine ! Revue magique s'il en fut et dont le souvenir demeurera dans ce coin de mémoire où l'on emmagasine les palettes les plus riches en colorations que l'on conserve des choses vues.

Pour un fanatique des épopées napoléoniennes, pour un amoureux de l'uniforme légendaire, ce n'est point sans quelque tristesse que je me laisse aller à l'admiration de telles troupes à l'étranger. J'y retrouve tout ce qui aurait dû nous être cher, tout ce que nous avons abandonné tour à tour dans notre inconstance, car la France fut l'inspiratrice, l'institutrice des autres nations et ce que nous trouvons de supérieur au dehors est fait le plus souvent de ce que nous avons légué à autrui sans nous soucier suffisamment de le conserver pour nous-mêmes.

27 juillet. — **New-York durant la guerre.** — Combien nous récalcitrons au départ, après nous

Digitized by Google

être lentement et délicieusement accagnardés en des villes de dilection où, sans y prendre garde, nos habitudes avaient pris racine et dont les êtres et les choses nous étaient devenus familiers. C'est avec contrainte et oppression qu'il nous a fallu rompre avec Londres, nous échapper de l'amicale geôle de nos relations. Nous voici, ce matin, perambulant à Southampton, perdu au milieu de ses immenses docks, stupéfié par le prodigieux mouvement d'un millier de steamers et voiliers dont une fourmilière d'hommes purgent les flancs congestionnés par des marchandises de toutes provenances. Tandis que je traverse *High street* où m'attire une suite de vieilles maisons pittoresques, une main affectueuse s'abat hâtivement sur mon humérus ; surpris, je me retourne :

— *Oh ! dear Willy !*

— *How happy to meet you ! Just I am Landing !*

Ces deux phrases ponctuées d'un simultané *shake hands*. C'est un de mes *old fellows* d'Amérique, New-Yorkais de vieille souche, un *knickerbocker*, comme on dit là-bas. Un transatlantique de la *Hambourg-American-Line* vient de le déposer sur le sol anglais et il flânait ainsi que moi à cette heure des hiatus du voyage, entre une arrivée et un départ.

Nous nous trouvons bientôt réunis dans le *rafreschment-room* d'un quelconque Royal-Hôtel où nous devisons cordialement de nous-mêmes, des hasards de la vie et de la philosophie des événements du jour.

J'interroge mon Yankee sur la guerre.

— Et notre vieux New-York ? Sa physionomie

Digitized by Google

s'est-elle sensiblement modifiée durant ces derniers mois ?

— Ah ! mon ami ! exclame-t-il. Mais c'est aujourd'hui une ville en délire où l'on a peine à se reconnaître, une cité d'apothéose prête pour toutes les glorieuses folies, dont le patriotisme est sans bornes, où l'enthousiasme extravague, et les étoiles de nos drapeaux exposés à toutes les fenêtres et qui plafonnent sur toutes les rues semblent y faire concurrence à celles du firmament. Ce silence fiévreux, cette muette activité qui vous surprenaient naguère sont aujourd'hui abolis, et nous sommes devenus de véritables méridionaux hableurs, gueulards, bruyants. — *Broodway* et la *Cinquième avenue* sont des voies houleuses dont la clameur est continue ; des fanfares y résonnent, des chants et des hymnes s'y répandent en ondes sonores et les crieurs de journaux, les *new-papers boys* s'y multiplient, hurlant sans trêve leur : « *Extra !... extra !* Dernières nouvelles ! » — La *Tribune,* le *Times,* le *Herald* tirent, tirent des éditions innombrables et les *trams,* les *elevated,* les *ferry-boats*, les restaurants et les théâtres sont assiégés par une hurlante cohue de vendeurs de bulletins qui rendent la vie extérieure impossible aux gens d'esprit rassis.

Et ce sont partout des camelots qui débitent des emblèmes patriotiques, des petits drapeaux ou de coquettes bannières montés en broche et qui se portent à la boutonnière, en épingle de cravate ou en cocarde de chapeau ; les étalages des grands magasins sont tous envahis par des objets rouge-blanc-bleu, des portraits d'amiraux et de généraux, des

Digitized by Google

bibelots guerriers, des navires et des torpilleurs de gabarrits réduits. Les bicyclistes, hommes et femmes, ne pédalent plus sans attacher à leur guidon un *national-flag* de soie.

Les Américaines de toutes classes sont enragées et mettent un point d'honneur à s'affubler d'emblèmes ; elles montrent au cou ou au bras des médaillons renfermant les portraits de Dewey ou de Sampson, et, autour de leurs chapeaux de paille *canotier*, s'enroule un ruban tricolore sur lequel est frappé ou brodé en or le nom de quelque cuirassé ou croiseur célèbre, *U. S. S.*, *Olympia* ou bien *Texas*, sinon *Iowa*, *Saint-Paul* et *New-Orleans*.

Dans les théâtres et les music-halls, on ne plaisante plus les Irlandais si aptes à diriger nos affaires, on vocifère au milieu de trépignements le *Star spangled Banner* et nos *jingoës* n'acceptent que des pièces militaires ou des chansons de circonstance. Le soir, New-York flambe ; on illumine à tout propos et je vous laisse à penser si le puffisme de la réclame sait tirer parti des événements. Telle farine, telle bicyclette, tel remède, tel vin, telles chaussures, tels vêtements de flanelle sont les seuls qui aient été en usage parmi les troupes et qui ont assuré la victoire, et les annonces éclatent au travers de transparents lumineux, elles éclairent le ciel au-dessus de nos maisons de quinze étages, bâties en concurrence des *cages à mouches* de Chicago. »

Mon ami Willy, qui est un lettré, ajoute en se balançant dans son *rocking-chair*, les yeux fermés, dégustant un havane : « Ah ! quels tableaux de New-York, quels instantanés colorés un moderne Sébas-

Digitized by Google

tien Mercier pourrait écrire sur cette ville fantastique, actuellement agitée par le plus imprévu fanatisme guerrier ! »

29 juillet. — **Made in Germany.** — Le bateau des Iles Anglaises de la Manche quitte Southampton à minuit. — La nuit est radieuse et splendidement lunée ; les tiédeurs fades de ma cabine ne sauraient m'inviter au sommeil et je m'étends sur un fauteuil, à l'avant du pont, proche d'un négociant de Liverpool, volontiers causeur et facilement agité par un large rire bonhomme, après chacune de ses saillies d'humour. — Nous parlons de la grande lutte commerciale, de jour en jour plus féroce, entre l'Angleterre et l'Allemagne et de la duplicité qu'apportent les fabricants d'outre-Rhin à éluder l'obligation d'étiqueter leurs produits d'exportation de la formule exigée : *Made in Germany* (fabriqué en Allemagne).

— Vous ne sauriez croire, me dit mon voisin pleinairiste, parlant lentement, tout en bourrant sa pipe, à quels procédés ces gens-là en sont arrivés ! Vous connaissez Sheffield et ses aciéries incomparables, la ville du Yorkshire jusqu'ici sans rivale pour sa coutellerie. Les Allemands essaient de nous battre sur le terrain des draps, des cotonnades, des conserves, du cuir tanné, de la papeterie ; ce sont les plus effrontés contrefacteurs qui aient jamais existé, et toutes les marques connues d'Angleterre aussi bien que celles de France, soieries de Lyon ou parfumeries parisiennes, ont été simulées par eux avec un toupet pyramidal. — Mais Sheffield ! s'attaquer à Sheffield, cela semblait invraisemblable ! — Eh

Digitized by Google

bien ! Monsieur, ils l'ont osé, et ils ont inondé notre marché même, le marché anglais, de couteaux à bas prix estampés *Sheffield* sans que figurât la mention, devenue cependant obligatoire, de : *Made in Germany.*

Vous pensez bien qu'il y eut des représentations sévères et ces sacrés Teutons semblèrent se le tenir pour dit. — Deux ans se passèrent, trois peut-être, sans qu'il y eût de contraventions. Mais, tout à coup, les couteaux allemands affluèrent de nouveau dans tous les centres anglais, toujours marqués *Sheffield* avec une imperceptible ligne illisible à la loupe, qui devait être le *Made in Germany.* — C'en était trop : la diplomatie s'en mêla, tous les commerçants du Royaume-Uni s'unirent ; mais savez-vous ce que l'on découvrit, Monsieur ? — Ah ! vous pouvez chercher : ça ne s'invente pas, de pareilles canailleries ! Savez-vous ce qu'on trouva ? ces gueux d'Allemands, pour mieux nous narguer, avaient fondé, improvisé, bâti une ville de *Sheffield*... oui, Monsieur, en Allemagne, une ville de Sheffield... Ah ! les bandits !

Et comme, bercé par le roulis du steamer, je m'assoupissais dans mon fauteuil, la voix enrouée par l'émotion du respectable citoyen de Liverpool m'arrivait aux oreilles avec une constante intonation de colère : *Sheffield !... en Allemagne ! Quelle pitié ! !*

30 juillet. — **L'île de Sercq.** — Je n'ai fait que stopper à Saint-Pierre de Guernesey ; cette île, que glorifia le séjour d'un poète en exil, m'apparut toujours triste, rocailleuse, d'une insuffisante végétation, malgré ses innombrables serres vitrées qui

Digitized by Google

se sont multipliées depuis qu'il devint avéré que jamais la grêle ne tomba sur ce sol granitique. La maison de Victor Hugo, visitée et revisitée souvent, est plutôt attristante par le goût cyclopéen qui y règne ; tout y est d'un style trapu, tape-à-l'œil, théâtral, néo-calédonien, qui afflige la vision ; on y trouve une certaine chambre d'apparat réservée à Garibaldi qui ferait les beaux jours du musée Tussaud. — Le maître, décorativement parlant, avait un œil de Canaque ; — ses sculptures enluminées en font foi.

L'île de Sercq, où je me rends, à bord d'un petit sabot à vapeur, mériterait d'être citée dans toutes les anthologies des Iles Fortunées et je m'étonne qu'une légende n'y ait point placé le paradis terrestre. Elle se dresse comme un fabuleux pâté dans la mer, enveloppée d'une muraille de falaises de deux cents pieds de haut et son aspect est brutal, fantastique comme un dessin de burg romantique estompé à l'encre et au café par l'auteur des *Travailleurs de la mer*.

On y accède par un petit port creusé dans le rocher, à l'orée d'un sombre tunnel. Au sortir d'un montueux chemin d'enfer, l'île apparaît comme la terre promise au sortir du désert : c'est un émerveillement ! La verdure y est fleurie de toutes parts, exquise de tonalité, telle une verdure de conserve exotique, et ce sont, après des chemins creux, des vallons aux souples ondulations de terrain, — noyés d'une fine brume qui s'effiloche au ras du sol, — des routes gazonnées qui semblent réservées au passage de fées, d'elfes, de lutins, de farfadets, de génies

Digitized by Google

élémentaires : Viviane, Mélusine, Urgèle, Holda ont dû traverser ce séjour enchanté et Shakespeare dut se souvenir de Sercq lorsqu'il imagina la délicieuse fiction de sa *Tempête*.

D'heureuses auberges offrent l'hospitalité aux très rares audacieux qui n'ont point reculé devant l'apparence rébarbative de ce nid dissimulé derrière de lamentables rochers arides et loin du monde, loin des plages et des boulevards, je vais me tapir ici une longue semaine, n'ayant d'autres interlocuteurs que certains indigènes, paysans et marins qui parlent la langue d'oil, la vieille langue de nos anciens trouvères, la langue du *Roman de la Rose* et des chansons de la primitive Bretagne.

Et dire qu'il reste des hommes assez sots et incurieux pour désespérer de la science de vie, quand la nature nous garde de si précieuses thébaïdes !

AOUT 1898

10 août. — **Plages normandes.** — Selon mes goûts, il n'est assurément point de sport plus voluptueux, plus exquis, mieux en rapport avec nos besoins alternés de lutte et d'indolence que celui de la natation en pleine mer, dans les mouvantes vallées des flots aux reflets d'azur et d'émeraude. — Il y a, pour l'homme de rêverie, dans le bercement de la mer, une ivresse profonde, un charme enveloppant, un bien-être qui se double d'une sensation d'amphibie et que, seuls, peuvent comprendre, pour

Digitized by Google

l'avoir ressenti, les forts tritons qui, par tous les temps, gagnent le large, loin des commérages et des barbotages des rives.

S'en aller au loin, à travers les cimes frangées d'argent des vagues, se faire caresser par la houppée du flot se coucher sur la densité de ce divan aux fluides ressorts, le regard emparadisé dans l'infini du ciel, rêver dans ce bain d'immensité qui vous pénètre, se sentir le corps rajeuni par l'onde réconfortante, véritable eau de Jouvence de l'écorce terrienne, c'est mieux que vivre à pleins poumons, c'est jouir en décuplant ses forces et glisser dans un monde nouveau, c'est surtout exalter sa joie de se croire impondérable et de se mouvoir sans porter ni subir le poids de son humanité charnelle.

Venu pour savourer ces incomparables délices dans la mer normande, j'ai parcouru la côte d'Etretat à Dieppe, m'arrêtant dans les moindres *petits trous pas chers* qui foisonnent dans les replis des falaises aux tonalités rouges et grises de fromages d'Auvergne. — Je n'ai pu y constater que le krack de la baignade, la fin de la natation, le vide des cabines, la consternation des maîtres baigneurs dont les recettes, me dit-on, deviennent de plus en plus fallacieuses.

Est-ce encore un mauvais tour de la Reine Bicyclette qui absorbe toutes les mâles énergies nationales et qui déjà a mis à néant le bel art élégant de l'aviron? Point ne le pourrais dire, mais toujours est-il que si l'on pédale avec fureur tout le long des plages, dans les verdoyantes cavées normandes et sur les grandes routes poudreuses bordées de fres-

Digitized by Google

naies frémissantes, on se baigne de moins en moins; le nageur français se raréfie : on ne trouve plus de compagnons hardis pour filer une coupe au large.

Après tant et tant de sports en lesquels naguère notre vigueur et notre souplesse se donnaient carrière et qui maintenant disparaissent ou qui s'en vont *grand erre*, comme on disait autrefois, je m'émeus et m'afflige de ce ralentissement inquiétant de la science natatoire où Byron était passé maître. Je m'en afflige, car, dans cette action de se mettre à l'eau, d'affronter le flot, de le dominer ou de le pourfendre, d'éluder le courant, de prévenir la vague, dans tous ces hauts et ces bas de l'escarpolette marine, j'aimais à voir l'image exacte de la vie, à découvrir tous les enseignements nécessaires pour triompher des obstacles avec cette prudence, cette fermeté et ce sang-froid qui nous abandonnent de plus en plus.

Nous allons aujourd'hui sur les plages pour nous y étendre avec veulerie, pour y jouir passivement de la brise vivifiante ou du spectacle grandiose de la tempête, mais nous ne communions plus avec la mer, nous n'osons plus nous livrer aux mamelons de cette prodigieuse nourrice si ferme, si berceuse, si tendre parfois et qui, même en ses brutalités, nous rythmait ses leçons de combativité et ses chants d'éternelle réaction sur cet infini de l'espace qu'un moraliste disait être la stature de Dieu.

L'amour des pneus et de la vitesse à outrance ne compensera jamais la sereine philosphie ni les liesses profondes de la natation; le cerveau de l'homme s'y atrophiera, s'y déprimera; il rivalisera

Digitized by Google

bientôt avec la terrible cervelle oblongue du lévrier.

12 août. — **Villégiatures en forêt et sur Seine.** — Valvins, que des ironiques riverains osent nommer *Valvins-les-Bains*, Valvins-sur-Seine, en bordure de la forêt de Fontainebleau ; toute une courbe du fleuve entre Thomery et Héricy, avec les jolies blancheurs des *Plâtreries* dans le soleil, un pays de calme, de beauté, de repos que fréquentent des Anglais, que peu de Parisiens connaissent.

J'y venais jadis au temps ou Adrien Marx y menait grand train en son petit palais d'été, où le graveur Prunaire recevait des artistes en sa maisonnette de la rive droite, dissimulée dans un long boyau de jardin taillé dans la plaine en morceau de fromage de Brie. J'y revins chez le sculpteur Godebski avec Rops, Haraucourt, A. Silvestre, les Natanson. C'est bien le coin charmant qui invite à un temps de repos entre deux voyages à l'étranger.

Actuellement, non loin du pont aux arcatures de fonte, derrière un dépôt de briques rouges et de tuiles, se dissimule la maisonnette aux volets verts, la paisible thébaïde du doux, du charmeur, de l'apaisant et parfait Stéphane Mallarmé.

Depuis vingt ans, chaque été, il vit là, le poète de l'*Après-Midi d'un faune*, tout à son œuvre et à son rêve, donnant par sa quiétude souriante et son expression de bonheur enclos dans une seule religion d'art, l'envie d'une semblable réclusion aux rares amis qui le visitent.

Dans le minuscule jardin en fichu qui, derrière la grille, péristylise sa demeure, notre cher Stéphane

Digitized by Google

apparaît toujours de même, dans un décor de fleurs, vêtu de son costume forestier, le châle fixé aux épaules pour parer à ses frilosités, la cravate lâchement nouée au col, le visage rose, accueillant, bienveillant et bienheuré, l'œil mobile, bon, écouteur et comme allumé de facettes diamantées d'esprit.

C'est une ineffable griserie intellectuelle d'écouter ses dires lentement, sobrement, délicatement exprimés, son verbe souple, caressant, d'observer sa dextre, accentuant d'un geste précis ses théories et ses souvenirs, ou bien de suivre son attentive physionomie noyée à demi dans la fumée de la pipe, lorsqu'on lui conte quelque grandiloquente fantaisie de Villiers de l'Isle-Adam, de Flaubert, de Whistler ou de d'Aurevilly. Non loin de Valvins, sur les hauteurs de Samois, je vais en pèlerinage chez le sage, le solitaire, le religieux Elémir Bourges, le maître romancier, depuis dix années déjà évadé du bagne parisien.

C'est dans un ancien petit presbytère d'avant la Révolution, une modeste maison bâtie à l'ombre du clocher de Samois, que je retrouve ce vertueux Elémir Bourges, toujours jeune et svelte, dans un enveloppement de constante songerie qui donne tant d'exquisité à son regard à la fois si franc et si timide, tant de charme à son sourire un peu désabusé mais cependant si individuel, je dirais presque si auroral.

C'est bien le suave Bourges d'autrefois, le compagnon de Bouchor, de Richepin, de Bourget, des frères Margueritte, celui qui, un instant, besogna au *Gaulois* et essaya de se ployer aux pénibles servitudes de la presse parisienne. Je le retrouve libéré de tout désir, de toute ambition, éloigné des inutiles

Digitized by Google

luttes, ayant borné ses horizons, limité sa vie dans les possibilités de son avoir, partageant ses heures entre la lecture et le travail et exhalant, avec la paix de son âme, un rayonnement de renoncement, comme une extase de saint ou de marabout lettré.

Nous voici partis à travers la forêt, devisant doucement des folies humaines, évoluant parmi ces réminiscences qui sont comme les ombres des souvenirs! Bientôt, sur Seine, nous faisons glisser notre barque dans une anse de rivière sur un lit de nénuphars et nous causons jusques à la nuit, lui se renseignant sur mes vagabondages à travers le monde, moi ravi de surprendre ce pur esprit tirer toutes ses grâces de la seule atmosphère de son âme, de cette âme humaine que seuls les heureux laborieux comme disait Laurent Joubert à la reine de Navarre, savent seuls imbiber, teindre, colorer, et diversement parfumer.

15 août. — **Edouard Drumont à Linas.** — Un des plus précieux avantages de la saison estivale est de pouvoir retrouver ses amis, ceux que les mois de bataille dissimulent trop longtemps à nos yeux.

Je viens camper quelques instants à Linas, près de Monthléry, dans la propriété que Edouard Drumont a choisie pour y venir purger les trois mois d'urgent repos auquel l'ont condamné son extraordinaire promenade triomphale à travers l'Algérie. Le nouveau député vit là solitaire, dans une contrée un peu morne, sous l'ardent soleil, et que des champs de tomates sans maturité sont insuffisants à égayer. Je retrouve le fougeux polémiste éclatant de santé

Digitized by Google

et cependant malgré ses succès, un peu désabusé des hommes et des choses, avec cette philosophie d'*A quoi bonisme* qui amollit parfois le courage des plus grands paladins.

Loin de considérer sa tâche comme accomplie, ce créateur d'un des plus grands mouvements des esprits en France ressent ce que l'apathie générale, ce que l'inertie de tous, ce que l'effondrement des idées et des énergies montre d'affligeant à l'heure actuelle. Il voudrait la mêlée tempêtueuse des belles époques de réformes et il s'applique à rechercher si, à l'heure actuelle avec le tassement moral qui s'est lentement produit depuis douze années, le succès de son premier livre pourrait encore se produire, s'il paraissait aujourd'hui, aussi intense et aussi enfiévrant. — Il me paraît qu'il en doute.

Nous discourons sur les singuliers hasards et sur les diverses contingences d'événements qui généralement concourent au succès d'un livre d'art, de littérature ou de polémique. — Est-il rien de plus fragile, de plus chanceux, de plus difficile à aiguiller que le succès ! Nous revivons la Genèse de *La France Juive*, son impression, sa mise en vente, les premières conspirations du silence. Les duels, puis l'éclat, les citadelles du mutisme prises d'assaut, la publicité déchaînée, le mouvement fatal, l'impulsion occulte, le triomphe de l'œuvre.

Drumont est resté un sage analyste des choses, un philosophe que la gloire n'a pas amoindri ; sa bonhomie ne saurait être entamée et il conserve une étonnante sûreté de vision sur soi-même et sur autrui. Ce n'est pas un mince mérite pour un tel

Digitized by Google

triomphateur dont l'âge mûr, — pour rappeler une enquête en vogue, — a si brillamment réalisé l'idéal de la jeunesse.

Je lui demande s'il lit beaucoup dans sa retraite? — Des journaux, me dit-il, mais des livres... où prendrais-je le temps!

Et je me souviens d'une boutade de lui, alors qu'il critiquait à *La Liberté* et à ma Revue *Le Livre :*

« Quand donc, me disait-il, pourrai-je enfin me retirer à la campagne pour y lire tous les ouvrages dont j'ai rendu compte! »

Il en est de même de toutes nos aspirations ; le temps déplace et transforme nos horizons. N'a-t-on pas dit : *Chacun inconsciemment est sa Parque à soi-même et se file son avenir!*

26 août. — **Félicien Rops.** — Voici que, au cours d'une excursion dans ces mornes villes d'eaux d'Auvergne, enfouies dans des cirques de montagnes opprimantes, je me précipite à Royat sur des feuilles parisiennes, assoiffé de nouvelles et j'y lis, aux *Deuils*, cette laconique mention : *Félicien Rops est mort hier, à quatre heures de l'après-midi, dans sa propriété de la Demi-Lune près d'Essonnes.*

Mon vieux Rops! mon pauvre Fély! — Je le savais malade, condamné et perdu depuis près de deux années ; comme tant d'autres intimes, je m'étais tenu à l'écart de la lente agonie de ses facultés, je n'avais point vu sombrer doucement dans le crépuscule de l'âge cet étrange esprit radieusement solaire qui éclaira, réchauffa, éblouit et amusa plusieurs générations d'artistes et dont le prisme étoilé de

Digitized by Google

boutades était devenu légendaire parmi nous.

La mort de ceux qui nous furent chers, en l'amitié desquels on berça d'heureuses heures de rêve, nous fait tout à coup, et en quelques secondes, revivre tout un passé. — Je revois Rops il y a seize années, tel qu'il m'apparut, alors que je venais de publier mes premiers éphémérides des sens, mémoranda de passions juvéniles, qu'il désirait, affirmait-il, enluminer de son précieux talent. Ami de Baudelaire, dont il avait consolé l'exil en Belgique, illustrateur de Poulet-Malassis, contemporain d'Alfred Delvau, survivant de la jeunesse dorée du second Empire, peintre des dessous de crinolines, interprète, à l'exemple de Constantin Guys, des Cythères parisiennes, j'imaginais Félicien Rops d'une conservation un peu aigrelette de vieux dandy et je le voyais tout à coup venir à moi fringant sans apprêt, vraiment jeune de regard et de sourire, le front glorieux sous la cascade d'ébène de sa chevelure, digne de sa devise : *Vita per ignem*, et du surnom que nous lui décernâmes plus tard : *Ninus de Lenclos.*

A côté de ses contemporains arrivés à la célébrité, artistes de saison tôt épuisés, enfouis sous les honneurs, les reins brisés par les Académiens, Rops, indépendant et indécoré jusqu'alors et résolument contempteur des basses glorioles, restait fleuri de jeunesse, ambitieux de produire, heureux de se dépenser en causeries, en paradoxes et de jouer avec la vie, comme Casanova, jusqu'au dernier instant.

« J'ai la haine des tiédeurs, nous écrivait-il peu après notre première rencontre, — en une de ses prestigieuses épîtres qu'il mettait tant d'amour-

Digitized by Google

propre à parfaire et à ciseler comme à la pointe sèche ; — il faut que les hommes chauds se refroidissent tout d'un coup en gens frappés d'une balle ; la vieillesse doit les trouer ainsi et la vieillesse et la mort doivent être *une*.

» Gardons nos belles folies au delà du soir venu ; tout mon être chantera les splendeurs des crépuscules comme il a chanté et célébré les lumières glorieuses du midi et les fraîcheurs de l'aurore, comme il exprimera également les douceurs des nuits bleues. »

Rops n'a sans doute pas eu la mort qu'il ambitionnait ; la *Camarde* dont il fut si fréquemment le caricaturiste féroce et qu'il symbolisa de mille façons à la manière de Holbein et d'Albert Dürer se sera jouée de lui comme la chatte de la souris en lui enlevant peu à peu tous ses moyens de défense, en le meurtrissant, l'atrophiant et le tuméfiant tour à tour ; elle ne lui a point, selon son désir, en le touchant, fait claquer la tête « comme un œuf d'autruche qu'on flanquerait du haut des tours Notre-Dame » ; elle aura mis deux années à désarmer et à vaincre cet éternel jeune premier.

La gloire de ce grand artiste aura été tardive et discrète ; il ne connut pas et ne pouvait recueillir la monnaie de billon de la popularité ; il n'apprécia d'ailleurs, comme tous les maîtres ès délicatesse, que les « jours de souffrance », les implorantes lumières admiratives qui tombent timidement de haut, les faibles lueurs de soupirail qui seules sont nécessaires à ceux qui ne veulent œuvrer que dans les silencieux couvents des arts occultes.

Digitized by Google

Les rares amateurs qui ont su réunir la majorité des *Œuvres inutiles et nuisibles* (ainsi les désignait-il lui-même) de cet extraordinaire créateur dont la fécondité était aussi surprenante que la paresse était proverbiale, savent seuls qu'il n'existe point dans l'histoire de l'art contemporain un maître qui se soit affirmé aussi profondément et aussi intensément que celui-ci sur une plus vaste universalité de sujets et avec une variété plus infinie de procédés de facture. Peinture, paysages et portraits, aquarelle et pastel, fusain, crayon et plume, lithographie, gravure sur toutes matières à l'aide de la pointe, du burin, de la morsure des vernis mous et des grains, cuisine savante des cuivres à l'aide des vitriols les plus subtilement élaborés, tout lui fut bon et partout il excella.

Une *Ropsographie* vraiment complète serait presque impossible à écrire, car celui que la presse belge, depuis un procès fameux, nomma l'*Infâme Félÿ*, demeure encore, pour ceux qui l'ont connu, le microcosme le plus malaisé à décrire et à résumer. Il défie l'investigation et nargue même l'analyse, car aussi bien comme homme privé que comme artiste il fut toujours l'être le plus complexe, le plus dédaleux, le plus insaisissable et le plus contradictoire. Il se complut dans les enfers du vice, dans le ghetto des éréthismes charnels, tout en restant un tendre et un amoureux nullement spurciloquace, réservé de langage, un ami de la nature à la façon de Jean-Jacques, un *Rosiériculteur* distingué. Ce fut un panthéiste extasié dans l'adoration de tout ce qui vit, croît, fleurit, palpite et respire sous la voûte d'azur;

Digitized by Google

il but le plaisir à toutes ses sources saines, mais avec un pieux dilettantisme, sans avidité excessive, se gardant toujours des ivresses brutales. C'est pourquoi les productions de ce vivant vibrant à tous vents sont aussi variées que le furent ses avatars d'existence; elles restent lumineuses, baignées de vérité, même dans le réalisme du vice, et si la nudité tient la corde dans l'ensemble de son œuvre, c'est que nue fut la Dame de ses pensées et que son éternel modèle eut pour tout vêtement ce miroir de vérité qui brille aux mains de la nymphe symbolique des puits.

Il n'y a plus à cette heure que les béotiens d'esprit et les myopes de seconde vue pour considérer Rops ainsi que très longtemps le considérèrent de nombreux *bibliophilistins*, c'est-à-dire comme un simple fresqueur d'obscénités et un illustrateur de *Vénuseries* éhontées. Tous les esthètes contemporains, qui sont allés au delà du superficiel de ses images, sentent que dans son œuvre il a bravement démasqué la comédie humaine, la comédie de la chair, et que son talent ou, pour mieux dire, son génie souple et dramatique reste empreint d'une véritable grandeur *tragi-phallique* sans jamais déchoir dans les basses vulgarités des figures éroto-comiques.

Peu nombreux toutefois sont encore aujourd'hui les iconophiles qui persistent à ne pas croire qu'on ne saurait regarder les superbes collections d'estampes de ce maître autrement qu'avec des lunettes bleues et qui veulent admettre que l'admirable dessinateur des *Légendes flamandes,* le lithographe de l'*Enterrement au pays wallon*, le peintre du *Scandale*, soit au-dessus d'un amusant interprète des sonnets

Digitized by Google

de l'Arétin ; que la philosophie de ce merveilleux analyste du nu domine tous les frontispices de livres galants publiés à *Lampsake*, chez les *marchandes de frivolités*.

Il faudra du temps pour enlever au talent de Rops sa réputation de priapée. L'opinion publique étiquette toujours les hommes d'après celle de leurs œuvres qui a le plus frappé la masse, c'est-à-dire d'après cette moyenne dégradante des suffrages que l'on nomme le succès et qui fait régulièrement élection d'une production ou d'un ensemble de productions médiocres, sans subtilité, sans noblesse et sans grandeur réelle.

Mais, tandis que j'ambule au son d'une musique énervante de vulgarité dans le petit parc en entonnoir de Royat-les-Bains, je songe moins au génie de Félicien Rops qu'à l'esprit savoureux, à la gaieté étincelante de l'ami disparu, aux anecdotes invraisemblables de ce Gascon du pays wallon, à cette sorte de Paul-Louis Courier de l'art impeccable qui avait plaisir à gagner le mépris des réguliers, par ses fanfaronnades de doux hirsute, à celui qui comptait pour or et opimités la joie de dire des cuistres ce qu'il pensait et qui, incorrigible vieux rapin, nous déclarait ses désirs secrets de pouvoir enfoncer des épingles, la pointe en haut, dans le fauteuil des académiciens, afin de les blesser *au cerveau*.

Ah le Rops intime, le délicieux Fély des bavardages d'atelier ; le Rops de la place Boieldieu, de la rue Drouot, de *la Demi-Lune*, combien inoubliable pour tous ses amis !

Digitized by Google

SEPTEMBRE 1898

6 septembre. — **Résidence présidentielle.** — Infiniment préférable au palais de Fontainebleau et combien plus intime ce château de Rambouillet, coquet et *coco*, qui semble baigner dans une atmosphère si essentiellement Louis treizième ! On y retrouve le royaume de la princesse de Paphlagonie, le pays de l'*Astrée*, de *Cyrus* et de la *Clélie;* les cours d'eau y évoquent le souvenir du Lignon ; les dessous de bois, les pastorales de Racan, et l'on croit voir encore sous les grises futaies le somptueux cérémonial des chasses théâtrales qui s'y déployèrent.

Ici mourut François Ier, le roi chevalier et poète ; ici naquit Julie d'Angennes qui entendit si bien la galanterie et fut si hostile aux galants ; ici vit, se promène, chasse et signe des décrets notre Très Haut et puissant Seigneur Félix Faure, restaurateur des élégances françaises, dont il convient de louer le bon goût pour avoir élu demeure estivale dans ce Paradou si mal connu des Parisiens.

Comment ne pas aimer ces vastes jardins déserts, ces jardins d'Apollon adorablement plantés par Le Nôtre, où les rimeurs naguère payaient la dîme à la beauté ? Tout y est combiné, comme eût dit Fénélon, pour le plaisir des yeux; l'immense pièce d'eau en forme de trapèze, avec ses îles d'amour, ses petits édicules grecs, ses statuettes, toute une architecture de paganisme aimable qui se détache en premier plan, tandis que monte à l'horizon un parc majes-

Digitized by Google

tueux fait de toutes les essences d'arbres où domine la verdure noire et bleue des abiès, des cèdres et des sapins centenaires.

Dans le bois, des disciples de J.-J. Rousseau ont romantisé la nature; on y trouve un ermitage, un curieux ermitage d'opéra-comique, avec sa petite chapelle aux portes et verrières ogivales, et sa cloche à l'italienne campée au-dessus du portique ; on y voit une retraite tapissée de coquillages; une laiterie de marbre mauve qu'inaugura Marie-Antoinette ; partout des souvenirs royaux, toute une précieuse documentation qui serait bien tentante pour servir de préface à une nouvelle histoire de la Restauration en France républicaine.

Et puis les bonnes gens qu'on y trouve délient leur langue ; ils y vantent la franche gaieté, la verdeur, la gaminerie de Monsieur notre Président, sympathique à tous ; Madame Berge, paraît-il, y est l'objet d'un culte, mais, — doit-on le dire ? — la grosse Mademoiselle y est accueillie avec plus de réserve ; elle lève trop la tête, elle vise trop haut, elle ne trouve pas le chemin des cœurs ; elle ignore l'usage de ces mots liquides, chauds et coulants dont le populaire aime à se sentir oindre et réconforter.

8 septembre. — **Joies hollandaises.** — Passé deux journées en Amsterdam ; assisté aux jeux et exercices organisés par des sociétés sportives ; admiré l'inoubliable défilé du cortège historique, extraordinaire restitution par le costume de toute l'histoire des Pays-Bas et de la dynastie d'Orange-Nassau ; vu la petite reine grassouillette qui rappelle

Digitized by Google

la plantureuse Batave que dessina Willette pour une affiche de réclame au Cacao van Houten. Résultat : beaucoup de surmenage de la vision pour un trop faible minimum d'émotions rares.

Je n'avais jamais vu de kermesse hollandaise, aimant ce pays pour ses mœurs lactées, placides, bovines. La Hollande est un pâturage où il me plaisait jusqu'alors de venir me mettre l'œil au vert et de me lymphatiser les sens après un séjour trop prolongé dans l'infernale poêle à frire qu'est Paris. Cette fois-ci, j'y ai retrouvé Bruxelles, Hambourg, Genève, Munich et nos boulevards ; tout un arrivage de *Cook's travellers* qui, non moins que les drapeaux, les mâts, les décorations, dénaturaient la claire et pittoresque physionomie des cités.

Quant aux indigènes en fête, des ilotes ivres, brutaux, vociférateurs, d'une bruyance excessive, dépassant en intensité de démonstrations l'épilepsie de Napolitains déchaînés.

Amsterdam, le soir, en ces jours de fête, cela ne s'exprime pas ; une cohue d'êtres sensuels fumant, éructant, hurlant avec délire, voulant réaliser à heure dite le maximum des licences permises. Les femmes, de belles oiselles grasses, blondes, fades, accouplées, accaparant la chaussée, égrenant des rires sans fin de Zerbinettes truffées, provocantes au delà du terme, heureuses de livrer leurs chairs capitonnées par les pinçons des gars en ribote, dégageant d'elles-mêmes tous les levains renfermés, toutes les concupiscences fermentées dans l'hypocrisie féroce de leur religion luthérienne.

On sent que tout ce pauvre monde a économisé

Digitized by Google

lentement, au jour le jour, ses joies et qu'il les dépense actuellement avec profusion et éclat. Le peuple hollandais met son bonheur en tirelire ; le jour où il la brise devient jour de kermesse. Gare de dessous ! La tulipe apparaît orageuse. C'est la danse des sous et la danse des fous. Je ne reviendrai ici désormais qu'aux heures de diète, d'épargne et de parcimonie. Je hais les fourmis qui veulent être cigales... ne fût-ce qu'un soir !

11 septembre. — **Adieux à Mallarmé.** — Il y a quelques semaines, après avoir passé d'heureuses et bienfaisantes journées en la compagnie du doux et enveloppant Stéphane Mallarmé, je disais ici la fraîcheur et le quiétisme de sa retraite, la bonne grâce souriante du maître auréolé d'une lumineuse sérénité, dont la politesse et la bienveillance avaient conservé la jeunesse et aplani les rides.

Ce lui fut un savoureux plaisir, nous écrivait-il le lendemain, de voir à son gré son cher Valvins exprimé en un paragraphe louangeur ; il lui semblait qu'il en restât quelque chose à sa rivière et à ses feuilles, et son âme charmante se complaisait à ce souvenir cependant discret d'un compagnon de passage épris de sa biendisance et de sa philosophie.

Pourquoi faut-il, hélas ! que le chagrin soit tapi jalousement à l'ombre de toute joie et que notre optimisme reste sans cesse menacé ? — Le rare musicien des mots que fut Mallarmé, le chef vénéré des libres disjonctions du vers, l'initiateur des doctes orchestrations du verbe, s'en est allé soudain, foudroyé par un mal anonyme, dans l'accalmie, le ron-

Digitized by Google

ronnement de rêve, la béatitude de sa vie tour à tour laborieuse et contemplative.

Par cette torride journée septembrale, embrasante après-midi d'un faune, au milieu de la gaieté qui monte des berges peuplées de promeneurs du dimanche et de patients pêcheurs à la ligne, nous traversons, venant de Fontainebleau, dans un break chargé de camarades, ce paisible pont de Valvins où, le mois dernier, sous l'ombrelle blanche et verte, j'aimais à surprendre sa silhouette familière, lorsqu'il se dirigeait à ma rencontre vers l'auberge où je gîtais.

Là-bas, au delà du fleuve, derrière les rouges dépôts de briques accumulées, en bordure de sa maisonnette aux volets clos, règne un anormal mouvement. Des voitures sont alignées, des visiteurs arrivent d'un pas inquiet et ralenti et se rassemblent pour saluer le départ du regretté maître, si obscur et si mystérieux pour le profane, mais qui se révélait si profondément à tous ceux qui savaient frotter du phosphore de leur entendement le vigoureux relief de ses phrases.

Il ne faut pas seulement lire Mallarmé, qui fut si peu *livrier* au sens librairesque du mot ; il faut plutôt écouter et sentir les sons et les parfums qui s'exhalent du carillon de ses vers et s'évaporent du bouquet de ses rythmes.

Déjà nous voici devant le petit banc vert sur lequel s'agitèrent tant de controverses d'art. Le menu jardin qui préface la demeure est envahi comme pour une partie en forêt. Par l'escalier extérieur, chacun gravit pour porter ses condoléances aux deux mal-

Digitized by Google

heureuses femmes, épouse et fille du poète, qui vivaient si parfaitement fortunées dans son rayonnement d'affection et de bonté. Sur le sable blond de l'allée, à l'ombre de troènes, le cercueil de notre ami repose, couvert d'un drap blanc qui disparaît sous un amas de fleurs librement disposées, largement épanouies. De larges couronnes nouées de satin, celle de la *Revue blanche* et de la *Revue mauve* ou *Mercure de France*, disent la vénération de la jeunesse littéraire militante, de cette génération en marche qui bientôt remplira Paris de noms nouveaux, d'idéal et d'esthétisme inédits.

Des poignées de main, des interrogations s'échangent sur l'origine de ce deuil imprévu ; la mort ne livre pas ses secrets que les médecins croient interpréter d'un mot quelconque. Les yeux rougis de certains assistants familiers du défunt brillent fixement comme des foyers de prières silencieuses ; d'autres expriment avec moins d'intensité le doux désespoir de cœurs résignés.

La cérémonie dépourvue des funèbres vulgarités de coutumières obsèques, est d'une ineffable, d'une grandiose et pénétrante poésie. Le char de fleurs se met en marche dans la campagne embrasée. A l'église de Samoreau, où l'on s'attarde, le tableau apparaît comme mis en scène avec un art infini et touchant. On dirait d'un sujet de genre à la façon de Tassaërt ou de Hawkins, avec un rappel de campagne anglaise, de décor simple, presque shakeaspearien.

La petite chapelle, plantée de biais sur la droite, a sa porte largement ouverte au delà de laquelle se

Digitized by Google

voient les vitraux multicolores des ogives intérieures, et sous les quinconces de la place villageoise, les ondes sonores des chants liturgiques parviennent sans atténuation aux oreilles de ceux qui ont dû rester au dehors, proche des fermes, du chant des coqs et des mugissements du bétail.

Alors que vers le cimetière, dont on voit les noirs cyprès au loin, le convoi reprend sa marche, suivi de littérateurs de plusieurs générations, de peintres impressionnistes, de jolies femmes en toilettes de campagne et d'humbles paysans à la démarche rigide et lourde, nous nous disons que notre cher Stéphane Mallarmé avait les obsèques qu'il eût désirées, que ce parfait honnête homme restait aimable dans la mort, que son sourire affectueux semblait planer encore sur nous, tant la nature tout entière lui ressemblait, à cette heure reposée et apaisante, et, comme *Requiem* sur sa tombe, je songeais aux vers de son *Apparition* :

> ... J'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
> Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
> Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
> Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

L'air, disait Longfellow, est plein d'adieux aux poètes qui meurent.

25 septembre. — **Nîmes : une corrida de muerte.** — Calixte Montgaillard, un de mes vieux camarades du quartier, après quelques années de Paris, a établi ses pénates dans un bourg voisin du Gardon. Il y musarde à loisir, avec une indolence relevée d'apparat. A l'ombre du travail d'autrui, sa

Digitized by Google

calme existence de petit rentier semble sautiller, voltiger, onduler au chant saccadé et sonore de sa parole souveraine ; aussi ses jours, plutôt mornes, ont de prodigieux et fallacieux éclairages d'action et de combativité. Félibre ardent et barde par occasion, on sait de lui quelques stances triomphales d'un rythme classique, isochrone et pompeux, et on le rencontre dans toutes les fédérations des cités du Midi, dans tous les congrès, Athénées, comités littéraires et cours d'amour du Comtat-Venaissin.

Montgaillard revendique surtout le titre d'*aficionado* passionné et personne, en effet, plus que lui, ne reste dévoué aux fêtes taurines, aux courses provençales et aux joutes landaises ; il n'est point de *funcion* où il n'apporte son jugement éclairé et il sait sur le bout de son index les noms et prénoms, mérites et défaillances de tous les *diestros* de la Péninsule.

Il y a quelques jours, Montgaillard me conviait à la *Gran Corrida* où Mazzantini et Guerrita devaient, ce dernier dimanche de septembre, se mesurer dans l'amphithéâtre romain de Nîmes avec six taureaux de choix provenant de la ganaderia la plus réputée d'Espagne.

« Venez, venez, écrivait-il, venez en notre antique Nimausa; accourez pour applaudir dans un décor unique, parmi vingt mille spectateurs réunis sous le velum d'un ciel attique, l'illustre, le subtil, l'élégant Guerrita, élève du fameux diestro Gallo. Vous connaîtrez en lui un *banderillero* idéal, un matador impeccable, qui n'a point son pareil au monde dans les *suertes* raffinées, minutieuses et cauteleuses du

Digitized by Google

toreo. — Ah ! ce qu'il manie excellemment la capa, les banderillas, la muleta, et finalement la spada !.. il faut le voir ! Ici nous le considérons comme le Victor Hugo de la tauromachie. — Le vieux Lagartijo, Bombita, Reverte, Félix Robert, Minuto, Villita ne lui vont pas à l'orteil. Quant aux six taureaux qui seront estoqués dimanche, ils sont arrivés de chez Veragua ; je les viens de voir au toril... Quelles bêtes ! des divinités antiques, le type Farnèse... et des formes irréprochables ! En voilà qui marcheront, mon bon ! — Allons, arrivez-nous ; le spectacle de notre *plaza* dégottera, je le jure, ce que vous avez pu voir à Madrid, à Valence, à Saragosse ou à Malaga ! » — Et en post-scriptum : — « Torerito, un jeune maëstro qui est tout pétulance et *allegria*, remplacera peut-être Mazzantini blessé. »

Ma foi ! tant par curiosité que pour échapper à la lente intoxication de l'inéluctable *affaire*, je suis venu passer la journée du dimanche à Nîmes, au prix de vingt-six heures de rapide P.-L.-M. pour l'aller et le retour. — Montgaillard, qui m'attend à la gare, exulte et vaticine. « Ce n'est pas Amphitrite à boire, hein ! cher ami, clame-t-il, de venir de Paris ! » Aussitôt nous partons ensemble, baignés d'un soleil glorieux, sous un ciel sans nuages, à travers des allées de platanes en feuillage desséché et poudré à frimas, traînant nos bottes sur le matelas de poussière qui amortit le macadam des routes.

***

La corrida est annoncée pour trois heures. Après

Digitized by Google

déjeuner, Montgaillard ému m'incite au tour de ville ; il m'indique le square désigné pour y élever le monument d'Alphonse Daudet, me fait traverser la *rue de la Vierge* où naquit le Sâr Joséphin, où vit encore la *douairière* Péladan ; il me signale la vieille rue rabelaisienne *Cagansol*, me conduit à la *Maison carrée* en face du théâtre où, sur une affiche géante, se lit l'imminente et inévitable annonce de la *tournée Sarah* dans la *Dame aux Camélias*. — Bientôt nous voici dans ce délicieux décor d'Italie Renaissance qu'est le *jardin de la Fontaine*, aujourd'hui si aride, si poudreux, si dépourvu d'eau que les cygnes municipaux en sont réduits à barboter emprisonnés dans le cuvette des vasques de pierre.

Nous gravissons, sous les futaies de pins qui craquent au soleil et distillent leur encens dans l'air embrasé, le calvaire plâtreux qui conduit à la tour Magne, et, tandis que, sans souci de salir nos braies, sur les pulvérulences d'un banc rustique, nous nous asseyons un instant, Montgaillard me parle des Nîmois parisiens, des deux Montégut, le dessinateur et le journaliste, de Henri Mazel, le poète et sociologue, et de Bernard Lazare, ce qui le fait dévier irrésistiblement vers les complications de l'affaire Dreyfus et l'antagonisme social qui, à Nîmes, divise les concitoyens en deux camps ennemis : les catholiques et les protestants.

J'arrête avec peine sur cette pente Montgaillard très lancé :

— Ah ! non, mon vieux Calixte, tu sais... pas ici, je t'en prie... pas venu pour ça. Allons plutôt aux Arènes ; *deux heures qui plombent*, c'est le cas de le

Digitized by Google

dire avec cet implacable soleil. Parle-moi plutôt du triomphe emphatique des matadores que nous devons voir, du prix de revient de ces corridas qu'on évalue à quarante mille francs l'une, et dis-moi quelque chanson récente faite à l'occasion de la liberté des jeux dans votre Midi ! tu sais, quelque chose de semblable à ce vague refrain qui me revient :

Les taureaux sont-ils vraiment
Des animaux domestiques ?
Les taureaux sont-ils vraiment
Amis du gouvernement ?

***

Deux heures cinquante ! — Le grand amphithéâtre est comble ; la masse humaine tapisse tous les gradins et s'encadre de la grisaille des ruines dans une lumière éblouissante où papillotent, dansent et chatoient les couleurs des robes et des parasols. Sur les voûtes crevassées des groupes d'hommes s'étagent ; et partout autour du cirque de forme elliptique les murailles vivantes grouillent, bruissent, s'agitent dans un prisme qui change et se moire à tout instant ainsi que par le déplacement d'une étrange houle. — Des lazzis accueillent l'arroseur municipal qui tamise l'eau sur la piste !... on s'interpelle de toutes parts : — « *Eh! Marius!...* — *Tiens, Scipion!...* — *Bonjour, Donatien!* » C'est une joie enfantine qui se répand dans le soleil ; tout paraît or et azur. Des vendeurs d'eau aromatisée à l'anisette font circuler des arrosoirs et ce sont des cris,

Digitized by Google

des rires, des sifflets qui semblent des gazouillis de gamins dans l'air libre.

Montgaillard pense qu'il faut voir de haut, dominer le spectacle tout en communiant avec le peuple ingénu ; il me fait gravir à travers mille casse-cou tout en haut du vieil amphithéâtre, à l'ombre de la couronne de muraille qui ceint les derniers degrés. Nous prenons place sur les mortiers romains épais et rugueux, très à l'aise, avec la vision des clochers de la cathédrale et de Sainte-Perpétue, juste à l'heure où la *Marseillaise* retentit au milieu de l'exaltation populaire. Encore quelques minutes et la marche du Toréador de *Carmen* éclate, faisant apprécier l'acoustique superbe de la *plaza* ressuscitée.

La porte cavalière s'ouvre en face de nous, le défilé ou *paseo* commence, précédé par les deux légendaires alguazils caracolant à cheval en costume de Philippe II, suivis par les *espadas* drapés dans leur *capa* de parade, le poing sur la hanche, le toquet vainqueur, dodelinant des fesses, poitrinant fièrement avec l'amusant cabotinage et la morgue spéciale à l'espèce. Les *toreros* et *puntilleros* apparaissent ensuite, sur deux rangs, avec leur marche rythmée d'une ondulation des reins ; puis ce sont les *picadores* au pantalon jonquille, à l'aspect mexicain, coiffés du *castareno* orné de pompons ; enfin, parmi la suite des gens de service à veste écarlate, *chulos* et *areneros*, le train d'*arrastre* apparaît, formé d'équipages de mules harnachées à la mode andalouse ou de chevaux caparaçonnés de velours qui viendront bientôt traîner hors de l'arène les cadavres encore chauds des victimes de la lutte.

Digitized by Google

Les *matadores*, d'un geste gracieux et énamouré très étudié, drapent leur cape de cérémonie sur la barrière, se donnent du jeu aux entournures, étirent leurs tailles guêpées et se groupent, tandis que du toril qui s'ent'rouvre s'élance un premier taureau sur le garrot duquel bouffe une cocarde de rubans, la *devisa* aux couleurs de la *ganaderia* où il fut élevé.

Ce sont alors des cris, des trépignements, un délire de la foule qui ausculte de l'œil la puissance combative de la misérable bête : « ... *Ah! le bougre! il charge bravement!... Il a des cornes du diable!* » Et, presque aussitôt, après quelques passes de *capa*, on réclame : « *Picadores! picadores! picadores!* » Trois, quatre picadores font leur entrée montés sur de maigres et lamentables haridelles vouées à la boucherie. Au milieu de la piste, la brute puissante, pourchassée, ahurie, grattant le sol, obsédée par la clameur, hésite, s'immobilise, élude le combat ; elle est traquée par une cuadrilla disciplinée, fouettée par les capes ; elle se rue sur les obstacles, n'encorne que du vide et quand, dans cette masse, les nerfs s'émeuvent, la tête se congestionne de rage impuissante, on lui présente le poitrail d'un cheval dans lequel s'engouffre tout entière sa terrible armature qui fourrage tripes et boyaux.

L'affreux spectacle! — Le malheureux coursier se cabre, tombe, se relève, les viscères au soleil, les jarrets teints de pourpre, comme écorchés à vif ; il galope encore, traînant ses entrailles à terre jusqu'à ce qu'un nouveau coup l'étende définitivement dans une mare de sang, de jus de crottin et d'humeurs verdâtres. C'est ignoble, sauvage, écœurant!

Digitized by Google

Montgaillard ne peut comprendre mon invincible dégoût; — il est radieux et frémissant, et crie : *Bravo, toro!* Il me répugne et me navre. Déjà deux chevaux jonchent le sol, les passes de *capa* succèdent; puis vient la période élégante, sautillante, toute de souplesse, du *banderillero*. — Sur le col superbe du toro le sang ruisselle, les fuseaux enguirlandés se multiplient. Une trompette sonne la mise à mort. Guerrita se présente, la *muleta* d'une main, l'épée de l'autre; il salue, le cabotin, comme un danseur, il prend des temps et manœuvre son étoffe rouge avec une grâce d'escamoteur, montrant d'habiles mouvements de torse, des pirouettes savantes, des lancés en arrière, des subtilités sans fin; les aides de ce bourreau le secondent, détournent l'animal prêt à foncer, lui emmaillottent la tête dans des capes, l'affolent jusqu'à ce qu'aveuglé, écumant, il soit prêt pour le coup final, pour cette estocada lâche et sans gloire qui le laissera quelque temps immobile, l'œil vitreux, encore fier, avant de tomber vaincu tout d'un bloc.

Six taureaux consécutivement mis à mort par Guerrita et Torerito, six ou sept chevaux ignominieusement éventrés, presque sans combat et dans le seul but d'épuiser la force du taureau, de cet admirable reproducteur que les anciens divinisèrent, la belle humeur de ce peuple déchaînée par l'éveil et l'ivresse de ses instincts de meurtre, tout ce spectacle sans art, sans grandeur, sans intérêt soutenu, sans bravoure ni noblesse, cette tuerie de chromolithographie gueularde et vulgaire m'engloutit le cœur, m'indigne, me retourne l'estomac. — Mont-

Digitized by Google

gaillard se désole, n'en revient pas ! « Un coup de corne, lui disais-je, dans le râble fuyant d'un de ces lièvres taffeurs et sanguinaires, dans le gras flatteur d'un de ces toreros ou matadores, m'eût vraiment rasséréné, » et je comprends l'indignation d'un citoyen haut en couleurs, aussi modéré *aficionado* que moi-même sans doute, qui, en dégringolant les gradins de l'amphithéâtre radieux dans le soleil, s'écriait :

— « Ah ! les cochons ! Ils en menaient moins large tout de même devant la flotte de l'amiral Sampson ! »

OCTOBRE 1898

3 octobre. — **Reportage littéraire anglais.** — Tandis que nous pataugeons à plaisir et que nous nous éclaboussons à qui mieux mieux dans les égouts d'une marécageuse actualité, chaque polémique de presse constituant un apport au nouveau catéchisme poissard, je m'efforce d'assurer ma sérénité et d'asseoir mon quiétisme par la lecture des placides journaux d'outre-Manche.

Le *Daily Mail* m'intéresse tout particulièrement ; depuis une quinzaine, un jeune écrivain, dont on reçoit à distance avec plaisir la vibration d'émotion et qui jette sur les esprits, avec une élégance infinie, le filet serré et coloré de ses phrases descriptives, M. G.-W. Steevens, raconte, d'un style qui darde des métaphores de flammes et sait éclairer les champs

Digitized by Google

de bataille, les récents épisodes de la prise d'Omdurman et de Khartoum.

En parcourant ces tableaux guerriers, cette mise en scène des funérailles tardives de Gordon, ces croquis vigoureux et hardis de la cité du Khalifat, je ne puis me déprendre d'une sincère admiration pour la grandeur de ce journalisme d'information au delà du détroit. Quel éloge ne convient-il pas d'accorder à une presse qui sait faire appel à des penseurs, à des historiens d'événements instantanés, à des peintres de visions exactes qui sont surtout des littérateurs de première lignée ! — Quel pays également que celui où ces maîtres du langage et de l'observation précise se montrent à la hauteur des hommes d'action, prêts à partir sans différer au moindre signal et à affronter les dangers d'une lointaine campagne dont ils deviennent les modernes Froissarts, les nouveaux Monstrelets, les rapides Commines en faisant victorieuses par la plume les conquêtes de la force disciplinée.

En onze jours, — cela tient du miracle, — grâce à l'extraordinaire puissance d'organisation des civilisateurs du Soudan, M. G.-W. Steevens a pu parcourir la distance qui sépare Khartoum de Londres et apporter à son journal, le *Daily Mail*, les superbes pages toutes chaudes d'émotion et de vie qui exaltent à cette heure la fibre nationale de ses compatriotes.

Il est admis de se demander quel journal parisien aurait osé accréditer un chroniqueur de haute valeur auprès de la mission Marchand et quel accueil populaire eût reçu la publication de ce journal de l'expé-

Digitized by Google

dition, à cette heure où nous écoutons avec une excessive complaisance tous les menus borborygmes de nos potinières intestines ? Nous n'avons pas encore de littérature journalistique d'expansion et la question de Fachoda ne passionne guère les masses profondes. Nous effilochons notre attention, comme des concierges, à tous les échos de notre loge, aux misérables bagatelles de la porte, et il faut bien en revenir à cette observation délicieuse bien que déjà si pessimiste de Chamfort : « *En France, où on laisse en repos ceux qui mettent le feu, pour persécuter ceux qui sonnent le tocsin, il n'y a plus de public ni d'opinion, par la raison que la charpie n'est pas du linge.* »

5 octobre. — **Automobilisme.** — Devant ma voiture, aux Champs-Elysées, j'examine avec inquiétude, sautillant sur un tricycle à pétrole qui empeste l'air, un sportsman « dernier son de trompe » qui se faufile à toute vapeur parmi les fiacres, les coupés et les daumonts. Le malheureux fixé sur sa sellette, semble moins un homme qu'un moulage de gélatine. Il tremble, il danse mollement sur le ressort des pneus ; son pauvre corps est passivement secoué d'une trépidation de vésanique ; je vois, dans le soleil qui le baigne, l'anormal ébranlement de ses contours qui papillotent, scintillent, ondoient, frissonnent, vibrent à donner la nausée ; c'est comme un grouillement de chair morte qui sursaute à tout instant ; la tête monte, descend, oscille sur la graisse du cou, bille incertaine d'un bilboquet de caoutchouc, et c'est à se demander comment s'opèrent

Digitized by Google

encore les évolutions successives du cerveau.

Ah ! les jolies petites maladies inédites et traîtresses, les subtiles névropathies, les insidieuses atteintes de névrilemmite, les anonymes convulsions, les spasmes précieux, l'aimable dépression du nerf grand sympathique que nous réserve l'avenir ! Les spécialistes de la neurasthénie feront de belles recettes à l'aurore du prochain siècle des automobiles ! Les asiles de détraqués ne chômeront pas !

6 octobre. — **Le sirdar Kitchener et le colonel F.-R. Wingate.** — Le sirdar est le héros du jour ; il n'est pas de communication d'agence Reuter ou Havas qui ne fournisse de ses nouvelles ; les illustrés sont remplis de son icône et, dans les théâtres de Londres, on projette son portrait sur un transparent lumineux, tandis qu'aux sons du *God save the Queen* les spectateurs s'électrisent à la vue de cette image désormais sacrée. — Il provoque le délire chez ses concitoyens d'humeur posée qui amassent lentement leurs passions avant de les faire éclater en gerbe d'enthousiasme. Il convient donc d'en parler. — Je me souviens d'un déjeuner fait au Caire, en sa compagnie, il y a trois années. Sir Herbert Kitchener, qui sera lord Khartoum sans aucun doute, m'apparut alors âgé de quarante-quatre ans, grand, maigre, solide, le visage plutôt sévère et balafré comme celui d'un reître, le regard froid, métallique, volontaire, sans profondeur de rêverie, sans sourire d'amour pour la vie, le menton obstiné, le crâne plutôt élevé et tapissé de cheveux châtains peu abondants et facilement ratissés par le peigne.

Digitized by Google

Le sirdar m'avoua, ce matin-là (bien qu'il ait fait démentir depuis cet aveu si souvent répété et connu de toute la société cairote), qu'en 1870, étant encore à l'Ecole de Woolwich, âgé de dix-neuf ans, il avait pris un congé pour venir guerroyer en France dans un corps d'armée de l'Est. Il s'y serait battu avec valeur et énergie contre les Allemands et aurait même un instant hésité à accepter le grade de sous-lieutenant d'infanterie qui lui fut offert. Rappelé en Angleterre, il entra, en 1871, dans l'arme du génie, conservant, nous disait-il, un souvenir affectueux à cette France qu'il avait servie volontairement pendant quelques mois.

Le sirdar de l'armée égyptienne me donna l'impression d'un soldat impeccable, aussi solidement sanglé dans ses principes que dans son uniforme; magnifique instrument d'acier poli, prêt à tout, au service d'un plan nettement tracé. Aucun rayon génial toutefois ne me parut nimber ce front de cavalier d'Attila fait pour charger de l'avant. Je soupçonne même, à cette heure, sa gloire d'être quelque peu usurpée au détriment du véritable organisateur de la campagne soudanaise, le colonel F.-R. Wingate, de l'artillerie royale.

Je connus également celui-ci, alors major, âgé de trente-quatre ans, l'œil fleuri de gaieté, la moustache brune retroussée, le teint rose comme celui d'une femme, en dépit de dix années passées au camp du mahdi; le commandant Wingate était à ce moment directeur de la *Military Intelligence* du Caire. Il y préparait et y ordonnait tout avec une méthode sûre, n'admettant pas d'aléa dans la conquête pro-

Digitized by Google

jetée. Il me remit son dernier livre de 1891 : *Mahdiisme and the Egyptian Sudan*, et, au cours d'un long entretien sur la question, il m'inspira l'opinion d'un homme dominant la situation par une incontestable supériorité de vision et une clairvoyance voisine du génie. — Entre ces deux militaires, Kitchener et Wingate, dont l'un est à l'apogée du succès tandis que l'autre demeure modestement tapi dans l'ombre, nous estimons que le rôle de ce dernier, encore occulte, se révélera peu à peu, se dégagera enfin des nuages qui obscurcissent l'éclat de sa laborieuse direction. Son nom est à retenir ; il dominera bientôt celui du sirdar, ex-combattant volontaire pour le pays de France durant l'année terrible, et véritable type du soldat de fortune.

7 octobre. — **La troupe espagnole.** — Une pièce de don Augustin de Moreto, ce soir, à la *Renaissance*, avec l'illustre compagnie du théâtre espagnol de Madrid. *El Desden con el Desden*, dit l'affiche, *Dédain contre Dédain*. Ne dédaignons pas l'aubaine. Nous y voici :

Dans la coquette salle Bernhardtiste, tous les *habladores* de la péninsule colonisés à Paris, ainsi que nombre de délégués au congrès de la paix, manifestent leur joie redondante en aspirant la langue maternelle. Beaucoup de toilettes éclatantes comme pour une corrida. Une ambiance vaguement pimentée de rastaquouérisme qui n'est point hostile à nos mœurs modernes. — La toile se lève ; la comédie se développe. La *Guerrero* apparaît en costume de princesse de menuet : robe d'infante faite d'épais

Digitized by Google

brocarts à lourds godants, la taille en pointe, le cou largement fraisé; un Vélasquez empâté, truqué, trop battant neuf. La tête pâle, avec des dessous verdâtres, l'œil noir d'Aragon et de Castille, les cheveux bruns, épais, drus, frisotés, d'un ébène invraisemblable. A la voir ainsi forte, le nez en bec d'aigle, le menton galochart, l'œil allumé, on attend d'elle quelque caractéristique *jota* ponctuée d'*ollé! ollé!* véhéments; mais ce n'est qu'une sensation fugitive; nous revenons vite à la comédie un peu languissante de Moreto dont Molière a relevé l'imitation dans la *Princesse d'Elide.*

La Guerrero, qui ressemble fort à une Segond-Weber qui aurait été engraissée pour le jeu classique en des pâturages d'Espagne, nous montre un talent délicat, plaisant, en demi-teinte, mais sans souplesse ni registre étendu. Sur la harpe elle nous régale d'une sérénade qui fait valoir la beauté de ses mains aux tons de camélias. Fernando Diaz de Mendoza, son mari, est un jeune premier d'allure qui a le mérite d'escamoter un visage de prodigieux comique dont les effets seraient exhilarants s'il donnait libre cours aux jeux naturels de sa physionomie sculptée par la nature pour interpréter les effarements, les stupeurs désopilantes et les joies ineffables des tréteaux.

Dans cette troupe espagnole, un acteur se révèle; il a nom *Diaz* sans particule; il donne au *Pollila*, Valet-Sacristain, Scapin-Bedeau, une expression de terroir, d'âcre pouacrerie, de jésuitisme madré, d'onction philosophique, de papelarderie insinuante qui est d'une justesse remarquable et d'un jeu fort

Digitized by Google

savant. — Il aurait droit au premier rang ; il est le dernier sur l'affiche.

8 octobre. — **Anecdote rétrospective des manœuvres.** — L'attaché militaire du duc de Connaught, qui accompagna le prince aux manœuvres de l'Allier, nous contait ce soir, à table, l'anecdote du fameux sac porté par le fils de la reine pendant quelques minutes aux environs de Moulins :

C'était en cours de route. Le duc arrêta son cheval auprès d'un campement de lignards. Il demanda à un petit fantassin de soupeser un sac qu'il désigna.

— Mais, ce n'est pas trop lourd, fit-il étonné.

— Pardieu, c'est un sac de réserviste, y a rien dedans, fit le soldat, mais essayez un peu de porter le mien, vous verrez ! (et il le passa au prince).

— En effet, fit celui-ci ; combien estimez-vous qu'il pèse ?

— Au moins vingt kilos.

— Vous croyez !

— Essayez plutôt de vous le coller sur les épaules, clama le Dumanet, qui ignorait à qui il parlait, vous m'en direz des nouvelles !

Le duc sauta à terre, se fit attacher, en riant, le sac autour des reins, fit trente à cinquante pas, revint, se fit enlever sa charge, et donna raison au lignard pour l'évaluation du poids de son sac.

Le colonel attaché au prince félicita le pioupiou pour la franchise de ses réponses, lui apprenant, à son grand étonnement, qu'il venait de parler au propre fils de la puissante reine d'Angleterre.

Digitized by Google

— Est-ce que c'est celui-là qui sera le roi plus tard ? interrogea le naïf fantassin.

— Non, mon garçon, c'est son frère, le prince de Galles.

— Tant pis ! mon colonel. Celui-là, tout de même c'était un bon garçon. Vraiment, y m'bottait !

9 octobre. — **Eternelles routines.** — Le Théâtre Expiatoire de l'Opéra-Comique ne livre pas encore son grill-room au public consumable à merci. — J'ai pu pénétrer dans la médiocre boîte à musique de M. Bernier, guidé par un familier du lieu qui, devant mon ahurissement relatif aux mesquines proportions du hall central, m'a spirituellement déclaré que la nouvelle salle ne *pourrait vraiment fonctionner qu'en cas d'incendie* : « Oh ! mais alors ce sera épatant ! le four crématoire ne sera rien à côté... »

J'ai retrouvé le bon vieux théâtre de nos pères, le type second Empire avec ses fauteuils comprimés, ses loges baldaquinées, ses balcons à rebords de velours, et partout la profusion des pâtisseries, des motifs de sculpture plaqués sans utilité, toute cette surcharge de rondes-bosses malsaines et de mauvais goût qui déshonore nos salles de spectacles depuis plus d'un siècle. Et des peintures et des statues d'une conception pauvre et poncive, sans compréhension réelle des exigences de la décoration contemporaine ! Tout cela ruineux, lourdement fastueux, niaisement somptueux dans le genre municipal et d'une indigence artistique à faire pleurer.

Sommes-nous donc condamnés à demeurer la

Digitized by Google

nation la plus irrémédiablement stagnante et la plus routinière du monde entier dans toutes les expressions architecturales de notre vie civile? — Nous voyons, en ce moment, construire des gares qui sont démodées avant même d'être inaugurées, des gares dignes de 1850 ; également des hôtels sans style ni confortable, des hôpitaux sans ouvertures d'air, des postes sans dégagements, des musées qui stupéfient le visiteur étranger. — A quoi convient-il d'attribuer cette ataxie locomotrice de notre architecture?

En Angleterre, en Allemagne, en Amérique surtout, pour n'aborder que l'édification des théâtres, un immense progrès a été réalisé dans la construction des salles d'audition en commun. On a recherché l'intérêt, le bien-être, la salubrité du public et toutes les anciennes formules ont été abolies pour affirmer des règles intelligentes et des plans conformes aux nécessités hygiéniques et aux matériaux utilisables du jour. Nous avons vu à New-York, à Brooklyn, à Chicago, aussi bien qu'à Londres, à Milan, à Munich, de vastes salles aérées et lumineuses, merveilleusement ordonnées pour que chacun pût voir et entendre ; les rangs de fauteuils bien étagés sur une pente soigneusement étudiée, les loges évoluant selon des courbes heureuses et savantes, sans aucune surcharge de décoration, le tout clair, élégant, simple, enveloppant, dévoué à nos aises. La vision me demeure encore précise d'un hall de comédie à New-York tout établi en nickel sans étoffes ni capitons, sans balcons ventrus ni cariatides, une salle étincelante comme un palais d'Aladin et qui, sans froideur, restait d'une ravissante harmonie de lignes.

Digitized by Google

Nous avons fomenté bien d'inutiles émeutes et suscité de chimériques révolutions ; quand donc nous déciderons-nous enfin à démolir notre véritable Bastille française, ce prétentieux, ridicule et imposant *Conservatoire des idées, de la routine et des préjugés* que nous nous plaisons chaque jour à consolider davantage.

17 octobre. — **A la Maternité : les pas mûrs pour la vie.** — L'hôpital de la Maternité reste assurément aux yeux des archéologues comme l'un des endroits les plus pittoresques de l'actuel Paris ; l'ancienne maison de Clagny, où Marie-Angélique Arnauld établit l'abbaye de Port-Royal, a conservé sa chapelle, son cloître, ses vieux escaliers, les jolies lignes architecturales de ses pavillons aux toits d'ardoise et de tuiles, ainsi que ses vastes jardins plantés de tilleuls et de charmilles. Ce m'était un agrément tout particulier d'y venir flâner et m'y instruire, à l'heure de la visite, quand le professeur Budin, très récemment encore, y dressait, selon une rigoureuse méthode d'hygiène, toute une école de sages-femmes. — Cependant les cas de dystocie, les habiletés modernes de l'obstétrique, les opérations hystérotomiques ou de tomotocie m'y attiraient moins peut-être que la salle nouvelle où, sous la vitrine des couveuses alignées, dans une atmosphère de serre chaude, se voient les plus extraordinaires spécimens de vie fœtale prolongée dans la lumière, les momignards les plus stupéfiants sur lesquels semble veiller l'antique figure d'Alemona, déesse des enfants non encore entièrement formés.

Digitized by Google

J'ai voulu revoir, ce matin, cet étrange musée *des pas mûrs pour la vie*; musée sans pareil où la nature, comme toujours, se montre, aussi bien dans la miniature, et dans la subtilité d'expression de l'infiniment petit que dans l'exquisité des merveilleuses colorations de ses produits, supérieurement au-dessus de l'art des plus grands artistes européens ou orientaux.

Atteint de philogéniture aiguë, ainsi d'ailleurs que nombre de célibataires qui ne connurent point les tribulations familières et les ivresses vaniteuses de la paternité, je m'exalte sans doute plus que d'autres au spectacle de ces homuncules, à la vue de ces frêles joujoux qui semblent avoir été exposés, à la façon des poupées, par des maîtres sculpteurs ingénieux de la céroplastique japonaise. — Ce sont des bébés menus, menus, d'apparence céroïde, des êtres rudimentaires, des manières de microcosmes sur lesquels les fonctions de la vie se lisent à peine et si douloureusement. — Tous les types d'humanité s'y trouvent reproduits au point d'inspirer le cauchemar. Couchés sur le dos comme des marionnettes, les bras en croix dans de larges manches d'indienne, exprimant des attitudes de guignol d'Extrême-Orient, d'un poids ridicule de douze à seize cents grammes, plongés dans le sommeil des limbes, inertes, comme des vers blancs dans le sol, vagues chrysalides humaines, tous ces chétifs corpuscules offrent des têtes à physionomies dissemblables. — Les unes, privées de cheveux, grosses comme des boules de billard, laissent voir toutes les ramifications des vaisseaux, la phlébographie crânienne, les moindres

Digitized by Google

finesses de l'arbre vasculaire ; d'autres sont chevelues, hirsutes, couvertes d'une fine soie noire ou rousse telle que les peintres du Nipon en brossent sur le chef de leurs divinités miniaturées sur papier de riz.

Et ces hommelets sont tour à tour miséreux, pâles et sénescents, rougeauds, épanouis et grassement modelés, exprimant, dans le Lilliput des vitrines, toute une comédie humaine presque intra-utérine, nous laissant, hélas ! peu d'illusions sur ce que peut être notre libre arbitre passionnel ici-bas. Voici Claude Frollo à côté d'une figure de chanoine à la José Frappa, voici Rastignac non loin de Vautrin, Hamlet proche de Lovelace ; mais ce sont surtout les phénomènes qui dominent, les fruits verts de la ramure du mal, le momaque syphilitique, à teint terreux, ridaillé, raccorni, microcéphale, ayant tous les signes de la décrépitude, toutes les tares caduques, et semblant déjà, dans sa couveuse, un très vieux gaga de Gérontocomium. Voici d'autre part, le produit de l'alcoolique, jaune comme une pêche de vigne, dartreux, déformé, rabougri, donnant une sensation de futur nanisme ou de crapoussin horrible ; le rejeton est agité de tremblements et ouvre sur le visiteur des yeux démesurés, des yeux fous déjà attentionnés, des yeux de troll ou de farfadet, des yeux pathétiques dont la sclérotique, d'un bleu de lait malade, enveloppe une prunelle de perle noire aux reflets changeants.

Tout ce petit monde de prématurés est baigné, en-ouaté, allaité par une légion d'insouciantes nourrices dont les poupons fleurissent, superbes, en

Digitized by Google

d'autres salles; la plupart de ces avortons d'une gestation de six mois et demi à sept mois et demi, plus ou moins atteints d'accidents congénitaux, sont déjà drogués comme des neurasthéniques, selon l'état de leurs soupçons de viscères. Ils connaissent, bien avant terme, le bicarbonate, la quinine, le bismuth, les drastiques et les astringents. Pauvres espoirs de gosses ! En voilà qui n'invitent point à la repopulation parmi les centres morbides où nous pourrissons au milieu d'accès de fièvre voluptueuse et dans l'amoralité des vices heureusement inféconds. — Ah ! qu'un musée de ces embryons serait plus utile à la masse que nos galeries d'art ! — Un musée de modèles d'enfants avec leçons d'hygiène à l'appui, et surtout de saines notions d'embryogénie prémonitoire.

19 octobre. — **Yvette et le Guignol du cœur.** — Après la véhémente attitude de marcassin de notre oncle, automatique distributeur de grains de bon sens, j'ai voulu re-contempler et re-entendre, Yvette, notre Yvette, dans son nouveau répertoire, en son royaume de la Scala.

Ah ! l'Yvette de Steinlen, de Bac, de Toulouse Lautrec, la grande Yvette tige, l'Yvette liliale, l'Yvette fil de la vierge, dont les bras en branches d'asperge innovèrent les gants noirs, l'Yvette du « Divan » et de la « Bodinière » nous la retrouvons capitonnée de chairs fermes, dodue, hanchée, corsagée à la Rubens... Ah ! ma chère ! une métamorphose !... une surprise qui ferait croire qu'elle s'entraîne à la maternité. Mais... égal, c'est avec agrément

Digitized by Google

qu'on revoit cette charmante diseuse après tous les « cot-cot, codette » de la fangeuse basse-cour dudit music-hall.

Charmante dans le débit de « Celles qui peignent », chanson d'un rythme preste et enlevant: très suggestive dans la mélancolique complainte d' « Il y a des choses qu'une femme n'oublie pas », exquise, vraiment exquise, évoquant la Judic des beaux jours dans ses « Souvenirs d'Yvette » à la manière de Béranger, notre amie, M^lle^ Guilbert, ne nous a point enlevé dans les sphères de l'art supérieur avec « Tu payes un bock » ou « Guignol du cœur ».

Le pouvait-elle, d'ailleurs, avec de médiocres livrets dont elle s'exagéra la portée, le pouvait-elle encore dans cette ambiance de chansons de tolérance où il y a comme une profanation à apporter des frissons d'humanité endolorie, des proses musicales à visées psychiques dont le public est enclin à s'offusquer, sinon à se tamponner vivement la conque acoustique. — Yvette devait réserver ces tentatives pour d'autres scènes; « Le Guignol du cœur ! » n'est point fait pour la Scala, le guignol qu'on y réclame est d'un étage plus bas de plafond... voyez entresol, rayon du centre... je ne dirai pas le mot. Et puis, il faut bien que je lui fasse querelle; Yvette n'est point tragique, ni tragi-comique. Elle sûret son talent dans le dramatique, elle l'acidulise malgré l'ampleur du geste, elle nous fait grincer des dents pour le mauvais motif; ce n'est point son élément, et cela ne rentre aucunement dans son registre de voix. Pourtant cette intelligence volontaire, dont l'âme domine la gaudriole, voudrait s'affirmer en des

Digitized by Google

dires plus nobles, exprimer des chansons plus hautes, sortir de la cage de futilités érotiques où son genre ne la doit point condamner. Il lui reste le sentiment où elle excelle, par le style délicatement sentimental, elle peut s'évader de la basse fosse des chansons purulentes du concert contemporain. Elle doit le faire, soit rétrospectivement, avec l'appui des vieux du Caveau, soit par un nouveau jeu élégant, tendre, néo-primitif dont il y aurait pour elle quelque honneur à être l'instigatrice. Allons, Yvette, après vos amusettes de bonne fille, donnez-nous des chansons de « bonne femme », mouillées de tendresse, savoureuses, aoûtées ; devenez-nous une « Thérésa-Bobette ». Le guignol du cœur, voyez-vous n'est guère compliqué, quelques menues fibres à réunir ou à tirer et voilà l'être humain, bonne bête, si facile à émouvoir honnêtement, prêt à pleurer et à vous acclamer aussi longtemps que vous le voudrez.

25 octobre. — **Soir de manifestants.** — Puvis disparaît dans la houle des événements ; le prince des poètes ne recueille pas les commentaires ni les éminentes chroniques qui, en des temps moins troublés, seraient dédiés à sa royauté ; les lettres de l'explorateur du Bahr-el-Ghazal, cependant émouvantes comme un chapitre du Robinson suisse, sont sans effet sur le public ; l'activité déployée à Portsmouth, la crise belliqueuse anglaise, l'imminence d'un conflit formidable, cataclysmeux, n'influence même pas l'opinion tout occupée au jeu de massacre ministériel. — O mes frères, quels singes incons-

Digitized by Google

cients nous sommes, dès que perchés sur notre cocotier politique !

Le hasard me fait dîner ce soir à un quatrième étage du boulevard Montmartre. Au dessert, des clameurs de passants nous convoquent au balcon. La chaussée, les trottoirs sont noirs de foule, foule de badauds, foule de 14 Juillet ou de mi-carême, foule sans idée, sans foi, sans but, contingences d'êtres mus par une même boulimie d'indigente curiosité.

Les voitures, les omnibus se fraient un petit passage lumineux, comme un courant naturel, dans le sombre remous de la marée populaire. Partout aux fenêtres des gens qui se félicitent de la gratuité du spectacle, et, à l'abri des horions, rêvent plaies et bosses.

Un local de journal s'illumine, fait flamber des lampions, des feux de Bengale, agite des drapeaux, des bandes de calicot où en grosses lettres se lit: *Mort aux juifs!* — La foule est de plus en plus dense; j'étudie sa formation, sa composition, — tous petits bourgeois, boutiquiers, employés, commis, pâtissiers-marmitons, éternels flâneurs de la vesprée, sans opinion sur les êtres ni les choses, grelots vides cherchant la vibration d'une sonnerie quelconque, la bonne fortune d'un spectacle économique, l'amusement de la cohue, des étouffades, des frousses subites avec courses échevelées. Réunion de nonvaleurs sentant d'instinct la force coopérative des coude à coude et éprouvant béatement comme un supplément *d'endimanchement*, une prolonge de fête insolite dans cette effervescence dont la raison originelle n'est plus pour eux qu'un facteur secondaire.

Digitized by Google

Cette foule est la même que la foule des journaliers rassemblements, la foule de la noyade, du cheval mort, de l'épileptique, de l'écrasé, ou du *Qu'est-ce qu'il y a?* quand il ne se passe rien: foule idiote, dont les clameurs diffuses ne devraient pas effrayer les bonnes dames; assemblage d'inconscience, moins intéressante à observer que la plus minime fourmilière des champs; foule entraînable comme une hypnotisée n'importe sur quel sommet ou dans quelle basse fosse dès qu'une volonté prendra le soin de la guider au gré d'une ambition, d'une passion ou d'une vengeance à satisfaire. Des agents chargent et bousculent ces badauds aux énergies flottantes; ils courent, s'esclaffent de rire et reviennent *pour voir*, comme ces gamins qui, en se sauvant, ont violemment agité la sonnette des particuliers endormis.

Elle crie cette foule: *vive l'armée*, bêtement sans savoir pourquoi. — Elle joue à l'Émeute sans conviction. Paris s'amuse!

Demain, les journaux effraieront la province et l'étranger. Ces manifestants imbéciles auront une sanction; on croira à la révolution possible. — Quand donc fera-t-on l'anatomie des foules pour en dégager le vent qui agit par sonorité? Ah! si l'on mobilisait les pompiers! Quelle sagesse! Notez que la plupart de ceux qui accepteraient normalement un coup de casse-tête ou une balle de fusil Lebel seraient profondément navrés et humiliés de se sentir mouillés ou de voir leur tuyau de poêle irrémédiablement défraîchi.

Digitized by Google

NOVEMBRE 1898

5 novembre. — **Locomotion de demain. Fiacres automobiles.** — *Phuom! Phuom! Phuom!* trois beuglements de trompe sonore; *pui-i-i-i i-i!* le bruit du courant de la batterie; Rhacc! le coup net du levier d'arrêt. — C'est une des nouvelles voitures électriques de la Compagnie générale qui s'arrête devant la porte, mise à notre disposition par le suprême patron, Maurice Bixio, et dont le directeur de la manutention, M. Ph. Gourdon, veut bien nous faire les honneurs.

Il est huit heures du matin; dans un pâle brouillard d'étuve, nous traversons les ponts, la rue des Tuileries, l'avenue de l'Opéra, agités par une molle trépidation, tandis que les passants tombent en curiosité devant cet étrange fiacre jaune qui, sans chevaux, file en se dandinant sur l'élasticité de ses roues à caoutchoucs pleins.

La voiture est confortable; c'est un petit coupé construit en Angleterre et dont le type ne sera pas reproduit. Il porte le numéro 3. Tendu de drap vert, muni d'une lampe électrique, agrémenté de deux cadrans dont l'un marque la table d'Ampère et l'autre indique les voltmètres, ce compartiment à deux places s'éclaire sur le devant par trois panneaux de glaces à travers lesquels on observe les mouvements du conducteur manœuvrant en sens divers sa roue directrice.

Cette vue constante, outre qu'elle obstrue toute

Digitized by Google

perspective, a quelque chose d'énervant. — Pourquoi pas le cab, avec cocher à l'arrière ? demandons-nous à notre guide, ce délicieux *Hansome* constitué de façon que le supérieur qui est à l'intérieur ne puisse voir le postérieur de l'inférieur qui est à l'extérieur. Le cab si complaisant à l'indépendance du regard et de la rêverie ? — Il nous est répondu que la Préfecture de police repousse le cab par cette raison que le cocher mis à l'avant forme capiton en cas de choc, et que, devant écoper en première ligne dans un accident, il a d'incontestables intérêts à sauvegarder sa peau et par là même celle de ses clients. Etrange paradoxe, car un *cabman* qui ferait panache par-dessus sa voiture risquerait certes bien davantage de se dégrader le portrait.

Nous trépidons à moyenne vitesse, le long du boulevard Malesherbes, et, par un réseau de voies secondaires, nous atteignons le dépôt de la rue Cardinet, sans accrocs, avec des courbes savantes, des ralentissements moelleux, des arrêts nets et subits qui n'ont point de contrecoup fâcheux sur les réflexes. — Ici, nous stoppons quelques instants. M. Gourdon nous fait visiter les remises de la rue Cardinet transformées en station électrique où le courant est fourni par le secteur de la place Clichy. Un transformateur distribue la force nécessaire à un certain nombre de postes de charges fixés contre le mur des hangars. Nous inspectons, tandis qu'y apparaît le léger bouillonnement de l'électrolyse qui se forme, les accumulateurs fournis par la Société des métaux, les maisons Julien, de Belgique, et Kingfaure, d'Angleterre. Chaque batterie composée de quarante-

Digitized by Google

deux éléments, dont le chargement dure sept heures, représente une force de soixante kilomètres de parcours en terrains variés, et un poids considérable : 800 kilos. Conduite sur un chariot à rail, à l'arrière du fiacre nouveau style, cette batterie est montée à sa place normale, mise en sa rainure au-dessous du véhicule, à l'aide d'un ascenseur hydraulique. La voiture alors munie de son moteur est du poids de *deux tonnes*, presque celui d'un petit omnibus au complet. — C'est là le capital défaut de la locomotion électrique dont les grands avantages sont la propreté, le silence, l'absence totale d'odeur, la régularité et la trépidation presque supprimée en raison de ce formidable poids mort qui l'entrave.

Dans ces remises de la rue Cardinet, on nous montre quelques *landaulets* destinés à être lancés en janvier ou février dans la circulation. J'avoue qu'ils ne sont pas jolis, jolis, d'une apparente pesanteur de *coches* ou de coucous antiques, sortes de *citadines* ou de chaises de poste blindées de tôle, peinturlurées d'un jaune féroce, outrageant, d'un jaune d'œuf de poule constipée. — Ce n'est pas la voiture moderne rêvée, la gracile et légère calèche qu'on souhaiterait pour nos rues encombrées, le curricle mercurien et ailé de nos ambitions visuelles. On ne manquera pas, avec l'esprit facile des boulevards, d'orthographier ainsi le nom de ces diligentes : les *landaus laids*. M. Bixio, en trouvant son diminutif, aurait pu songer à l'éternelle blague parisienne.

*
* *

Nous voici de nouveau roulant vers le Suburbs,

Digitized by Google

vers les quartiers noirs et miséreux de la Chapelle et d'Aubervilliers. Le fiacre glisse avec beaucoup d'assiette sur le mauvais pavé de grés enduit de l'épaisse purée gluante et visqueuse qui forme comme une immonde et brenneuse sauce de gargote autour de la croûte de pâté des fortifications de Paris. C'est jour de marché à la Chapelle ; au milieu de convois de bestiaux, de charrettes de paille et d'une population dense à l'excès, notre automobile, qui mugit dans la brume ainsi qu'un navire en détresse, file cependant avec superbe. Nous touchons à la rue du Pilier, — *au pilier*, tel on dit en langage des nouveaux cochers.

Ici, dans un terrain vague de quatre hectares, borné de toutes parts par des fabriques de noir animal et de superphosphates qui distillent dans l'air l'âcre fumée des os torréfiés, la gélatineuse puanteur des chairs échaudées, la Compagnie générale est en train d'établir une usine d'électricité et toute une théorie de hangars pour ses fiacres automoteurs. Elle se propose même d'y créer un *hôpital de chevaux*... Etrange ironie des rapprochements ! La maison de retraite des vieux serviteurs proche des forces électrogènes du système progressif ! — Là se fabriqueront les voitures de type récent et se produira l'électricité nécessaire aux premiers contingents de fiacres en circulation.

Actuellement, tout ce programme à réaliser se lit, encore à l'état d'épreuve, mal imprimé sur un sol rocailleux, plein de détritus, sur ce lamentable terrain fait d'éboulis, de résidus de boîtes poubelles, de plâtras de démolitions qui caractérisent la géogénie

Digitized by Google

du plancher de l'*extra-muros*. Nous y sommes venus pour voir courir sur une piste faite à dessein, au milieu d'obstacles, de vallonnements et de personnages fictifs les électro-sapins qui nous sont destinés.

Regardons l'*École des cochers*, nouvellement vêtus de la vareuse noire à col rabattu et liseré jaune, du pantalon à passepoil citron et de la casquette russe à plateau de cuir blanc vernis, avec écusson brodé de la Compagnie sur le frontal. On ne les sent pas très à l'aise dans cet uniforme, nos Colignons ; ils en auront vite fait quelque pittoresque débraillé à la Chopart ; c'est dans le sang, nous verrons ça. — « La correction anglaise ! oh ! là là, tu parles, mon vieux !... On étouffe sous ces casaquins de milords ! »

Les fiacres se rangent en file : voitures dites d'apprentissage, victorias et *landaulets*. La piste de 700 mètres à parcourir comprend un terrain à demi défoncé, une rampe de 10 0/0, comparable à celle de la rue de Magdebourg, la plus rapide de Paris, une montée ou descente de 5 0/0 macadamisée, un espace bétonné, un autre pavé de bois. Sur le parcours on a simulé, à l'aide de plaques de tôle mobiles dressées sur chevalets, tout un monde de passants, le bicycliste, la nounou, les deux potaches, le gosse revenant de l'école, le militaire, le chien, le mendiant, les amoureux enlacés, le mitron, le petit télégraphiste, le petit boucher flâneur, le bourgeois cossu et combien d'autres silhouettes qui donnent l'envie du tir à la carabine ou mettent en humeur de jeu de massacre !

Sur l'ordre : *Partez* ! les masses jaunes s'ébran-

Digitized by Google

lent à la quatrième vitesse (*du 15 à l'heure*, — ce qui, pour être le maximum adopté, n'est que très médiocre pour de l'*auto*). — Joli départ, aimable allure, descentes et montées d'une aisance digne d'éloges, arrêts d'une prodigieuse rapidité, contournement d'obstacles d'un heureux augure ; quelques renversés, les *amants* à terre, l'*homme à la bécane* — persistant ennemi — bousculé par habitude, mais aucun écrasé, aucune tôle laminée, point d'effigie lacérée. On relève les icônes en parfait état. Mais il fait froid à Aubervilliers, le nez des cochers se cardinalise, tourne au ton aubergine des flammés du Japon ; mon regard, dégustateur des tonalités fines, abandonne l'aveuglante monochromie des voitures trop puissamment ocrées, pour admirer à travers le brouillard laiteux du matin l'extravagante gamme de gris fumeux qui tapissent les fonds de ce tableau industriel. — C'est un émerveillement de grisailles épaisses, fuligineuses, livides, plombées, bleuâtres, où se meuvent des mauves perles, des céladons qui se transmuent dans des nacres et des étains, des gris minimes qui s'irisent dans des blondeurs truitées, des bis exquis que brodent des poussières de houille, des cendrés qui s'argentent ou s'ardoisent dans des remous nuageux, tout cela pommelé, lancéolé, frangé, déchiqueté, grivelé, tourbillonnant sans cesse, s'éclairant de mille manières, se recouvrant, s'entr'ouvrant comme d'infinies mousselines superposées. — Ah ! le beau poème à faire : les *Fumées !*

*
* *

De retour *at home*, je me demande, analysant mes

Digitized by Google

observations, si le transport privé doit subir une transformation aussi hâtive qu'on le veut bien affirmer. — Je ne le crois pas. — Nous marchons plus vite en désir et en paroles que le progrès, qui, lorsqu'il n'est pas d'emblée absolu, ne procède que par lents tâtonnements, par marche d'ataxique. On nous annonce que cent et quelques fiacres automobiles circuleront dans nos rues d'ici trois mois. Cela est possible, alors que douteux ; mais qu'on ne nous dise point que pour l'Exposition Paris sera doté de mille électro-sapins : c'est un leurre.

Aucune solution n'est actuellement définitive. La traction animale persistera de longues années encore. La locomotion électrique, en raison du poids de la batterie, de l'obligation d'aller la renouveler à distance, de l'intelligence moyenne des cochers qui ne sauront point toujours prévoir le moment psychologique où ils auront l'exacte force nécessaire pour aller au dépôt de recharge, l'expression inesthétique forcément massive des voitures, les embarras futurs de Paris par suite des véhicules de 2,000 kilos qui, anémiés de puissance motrice, demeureront en panne, immobilisables par les bons vieux chevaux ; l'affreuse marmelade humaine, enfin, qu'on obtiendrait, dans le cas d'écrasement (pour difficile qu'il soit), avec ce coffre bas de 800 kilos qui laminerait un être à l'état de galette, tout cela, et quelques autres désagréments non encore observés, fera tempérer le zèle des néophiles. La Compagnie générale sera trop prévoyante, trop ménagère de ses intérêts pour créer un nombreux train d'équipage en pleine période d'évolution de la question.

Digitized by Google

Nous ne sommes pas encore sur le point d'entendre nos automédons nous gueuler de leur voix éraillée par une *crapulité* aiguë.

« *Impossible, mon bourgeois ! j'ai presque tout bouffé, mes « soixante ». J'suis à bout ; — j'vas, si j'peux, me r'garnir le coffre.* »

15 novembre. — **Au Musée Cernuschi.** — Toute la tristesse solennelle des grands hôtels privés de notre époque ; l'hôtel solidement bâti, triomphe de l'entrepreneur, l'immense hôtel tout de pierres taillées qui rappelle les vastes caveaux de famille. Dès l'entrée, il nous tombe un manteau de glace sur les épaules. Ni tentures, ni tapisseries, ni dorures chantant sur le vermillon des laques. Rien dont se puisse réchauffer le regard qui s'attarde frileux aux porosités des gypses et des granits. — Dans le haut d'un escalier cryolithique, d'admirables bronzes noirs, lions, chimères, cigognes à lotus, biches plus affinées que celles qui accompagnent les Dianes de la Renaissance ; crâbes fantastiques, tortues puissantes, spécimens en belles épreuves de la zoopolastie japonaise, si proche à la fois de la nature et du rêve hallucinant. Peu de *kakemonos*, aucunes soieries ; une série de vastes pièces garnies de vitrines où sont des grès de Bizen, d'Owari, de Takatori, de Rakou, d'Ilzoums, des faïences d'Ivashiro, des porcelaines blanches, bleutées, polychromes, de Hizen, des poteries de style coréen des provinces de Higo, de Satzuma, de Samé, avec leurs granulations de peau de requin ; des vases d'un céladon fade, avec ces tonalités de sanies et de suppuration avancée qui

Digitized by Google

charment si profondément les amateurs. Tout cela rangé médiocrement, entassé sur des tablettes sans qu'aucun repoussoir de tissu soyeux ne vienne faire éclater la beauté mâle des grès, les translucidités anémiques et féminines des porcelaines, les gemmes solides, bleu turquoise, rouge de cuivre, améthyste congestionnée, vert doré des potiches superbement enrobées d'émaux flammés à haute température.

La grande salle carrée centrale, envahie par les bronzes, distille déjà l'ennui pluvieux, la morne solitude des musées de province. Au milieu, le Bouddha de Mégouro semble un géant exilé de son cadre normal, en nostalgie de son temple décoratif autour duquel naguère roséoyaient les pommiers en fleurs ou bien tombaient alanguies les axillaires grappes mauves des glycines.

Cernuschi, amateur riche, fastueux, éclairé, fut-il un artiste de goût, ayant le son des harmonies, des proportions, de la nécessité du décor ? — Nous ne le pensons point. Il s'ingénia à drainer les richesses d'art du Japon, mais il ne sut pas nous restituer l'âme de ce Japon si ingénieux, si subtil, si délicieusement enfantin, si sûr de son tact dans la disposition et la mise en valeur de ses produits affinés. Le musée Cernuschi intéresse, mais ne séduit pas ; ses salles demeureront souvent solitaires ; elles deviendront une de ces thébaïdes bénies que se désignent les amoureux pour y assurer le mystère de leurs discrets rendez-vous.

17 novembre. — **Autour d'une nappe symphonique.** — Une pièce étrange toute de boiseries

Digitized by Google

blanches relevées d'encadrements où frissonne, ainsi qu'une coulée d'eau, une bordure de bleu glauque. Au fond, formant crédence de laqué blanc, une sorte de bibliothèque sur les rayons de laquelle s'étagent les plus rares porcelaines, à décor bleu blanc, de la Chine et du Japon. Sur les murs, deux larges appliques de cuivre reflétant la lumière des bougies; au milieu, la table avec la nappe toute blanche sur laquelle se dresse un surtout de porcelaine chinoise d'une incomparable beauté et autour, semés à profusion parmi les assiettes rares, les argenteries anciennes, les coutelleries hollandaises du XVII^e^ siècle, les cristaux de vieux Venise, une floraison de chrysanthèmes blancs, d'un blanc de neige, aux têtes convulsées, hirsutes, aux efflorescences laiteuses, aux pétales crispés comme des tentacules, aux crinières frisées comme des poils de caniche. Toute une symphonie en blanc majeur, chrysanthèmes et anémiques lilas blancs qui font valoir l'or des vins du Rhin ou la pourpre de vieux vitrail des bourgognes dépouillés.

C'est le peintre Mc Neil Whistler qui nous donne cette fête de l'œil en ce bizarre hôtel de la rue du Bac, si particulier, si princièrement exotique dans sa simplicité qu'on s'y croirait reçu chez quelque rajah de Bornéo, sinon chez le gouverneur de quelque odorant Sumatra.

Il n'y a qu'un prestigieux maître de la palette pour avoir rêvé et réalisé l'orchestration des symphonies surneigées de cette nappe qui semble givrée et floconneuse; jamais ploutocrate ou femme du monde n'atteindra à cette perfection mélodieuse, à

Digitized by Google

cette somptuosité des tons sur tons ! — Et quels convives ! Outre le sculpteur américain Augustus Saint-Gaudens, le portraitiste du génial Stevenson ; et un éditeur de Londres William Heinemann, se trouvait là Henry Savage Landor, l'auteur explorateur déjà célèbre de : *Corea, the Land of the morning Calm*, et de *In the Forbiden Land*, le héros d'une exploration de dix-huit mois sur les hauts plateaux du Thibet, accomplie seul avec l'escorte d'une nombreuse domesticité indigène qui l'abandonna dans les neiges en plein pays désert.

Trente ans à peine, maigre, la tête énergique, le regard aigu, le parler doux, caressant, timide, H. Savage Landor nous conte ses aventures prodigieuses, son emprisonnement, ses tortures, sa vie de Robinson sur les altitudes glacées, ses menues luttes dans l'isolement contre le silence, le froid, la faim — il est philosophe, exquis d'expression dans le dire ; c'est un élargisseur d'horizon ; on respire moralement mieux à l'écouter. — Ah ! que je me sens bien, dans ce décor, loin de Paris et de ses potinières étouffantes et toxiques !

19 novembre. — **Jean de Tinan.** — Pourquoi faut-il que non seulement nous avons à pleurer le subit départ de nos aînés, à saigner de la disparition de nos contemporains, mais encore à incliner nos regrets vers ceux qui poussaient à peine et que nous regardions grandir sur un fonds d'espérance ? — Le pauvre Jean de Tinan s'en est allé, tout jeune et palpitant, emportant avec soi, comme eût dit Balzac, toutes ses illusions, s'ensevelissant, comme un roi

Digitized by Google

d'Orient, avec les pierreries, les trésors, la fortune humaine que thésaurise la jeunesse. — Nous ne lirons plus dans le *Mercure* ses fantaisies capricantes sur les *Cirques, Concerts et Cabarets*, ni ses livres ingénieux, alors qu'un peu hâtifs, où il exprimait en originales formules quelques-unes des visions nouvelles de la génération en marche.

Je revois ce grand garçon, long, mince, au visage pâle, souriant d'une façon constante, mais d'un sourire accentué de mélancolie ; je le revois sous le feutre mou dont il ombrageait son chef avec ses beaux yeux noirs enquêteurs et inquiets devant lesquels, comme de funèbres papillons, devaient tournoyer des feuilles mortes, présages de ses brèves destinées !

Que de beaux titres de livres il nous ravit jalousement ! — Il avait le génie des titres étranges, amusants et non sans logique. Il montrait un dandysme très personnel ; il eût créé un *smart* à part dans la littérature de demain.

22 novembre. — **Avant la féerie.** — Je sors du Châtelet où se répète, avec une masse de figuration qui dépasse celle des hippodromes antiques, la féerie rajeunie mais toujours idéalement, ingénieusement ingénue : *La Poudre de Perlinpinpin.*

Dans l'atonie théâtrale de ce moment, j'augure que ce grand spectacle, dont nos yeux se désaccoutumèrent depuis les magnificences déployées par les Hostein, les Fournier et les Rochard, va, — grâce à ce dernier, — reprendre un extravagant éclat dans notre vie parisienne où Montmartre, par ses menus

Digitized by Google

cabarets chantants, éparpillait depuis trop longtemps notre persistante curiosité.

Une féerie... cela nous ramène au biberon de nos admirations, aux stupéfiantes griseries absorbées par les yeux grands ouverts de nos adolescences affamées de couleur, de magie et de rêves en carton. — Celle-ci soumettra nos rébellions d'art; elle ira aux nues, comme dirait l'*Oncle*. — On y verra des escaliers lumineux d'où descendront et où monteront des bataillons volants de danseuses, des fées à baguettes d'or, des génies ricanants et malfaisants d'expressive allure; le *Pays des Jouets* y deviendra une hantise pour les plus sceptiques d'entre nous et le *Royaume de la Porcelaine*, avec ses défilés de Delft, de Limoges, de vieux Rouen, trouvera grâce même aux yeux des céramistes.

Je reviens ébloui de ce voyage au centre de Perrault; qu'on ne nous dise point que cela n'est pas d'un genre élevé, d'un genre de littérature trop sommaire; les quelques dialogues d'Epinal qui relient et enchaînent l'action des décors sont bien ce qu'il faut. — Dans huit jours, *Perlinpinpin* enorgueillera Paris depuis trop de temps privé de ses fées aux maillots bien remplis.

27 novembre. — **La porte des Rêves.** — Il y a environ une année que nous relations ici une visite à l'atelier du peintre-décorateur George de Feure, alors aux prises avec une toile formidable: les *Caresses de Satan*, et une illustration d'exceptionnelle beauté pour la *Porte des rêves* de M. Schwob.

Le livre vient de paraître, tiré pour un nombre

Digitized by Google

restreint d'amateurs, de bibliophiles indépendants qui fréquentent chez le libraire Henry Floury. C'est une pure œuvre d'art qui, devant être aussitôt enlevée et mise au secret dans le sérail bouquinier de ses souscripteurs, mérite d'être signalée à tous ceux qui n'en pourront admirer la précieuse ordonnance.

L'ouvrage se péristylise d'un triptyfrontispice qui s'ouvre comme une porte, sinon comme les volets des mystiques primitifs, symbolisant tout ce que l'esprit chimérique a conçu dans le domaine du rêve des contes bleus, de la chevalerie, de la pastorale, de l'apologue oriental, ainsi que de l'histoire falote, macabre, barbaresque et hallucinante à la façon de Poe, de Hoffmann ou de Andersen. De Feure a exprimé en des attitudes, des lignes et des types de modernité aiguë, les antiques visions des tentations si chères aux peintres flamands ; on pourrait dire que, sans rien abdiquer de sa personnalité, il y a marié étrangement les manières si opposées de Iheronimus Bosch et de Watteau ; c'est délicieusement fou, d'un déséquilibre que fige une rare harmonie de composition et de couleur.

Tout au cours du volume, le décorateur se donne carrière dans des encadrements d'une ingénieuse souplesse de contours et qui se varient, s'enroulent et se déroulent en rubans expressifs, en attributs sommairement indiqués selon la nature des proses qu'ils enserrent. Ce sont, d'autre part, des culs-de-lampe bigarrés, hétéroclites, fantasques, capricieux, et de grandes pages illustrant chaque conte d'un dessin précis, serré, vigoureux, noir et blanc, gravé sur bois et rappelant de loin l'esprit de facture des

Digitized by Google

maîtres typographes du quinzième siècle ou la grâce si joliment archaïque de l'Anglais contemporain J.-A. Gaskin qui prêta son talent à la décoration des précieuses publications du regretté William Morris.

L'imagination de George de Feure a su enfourcher avec maîtrise la croupe aérienne qui devait le faire triompher en ces fluides altitudes imaginaires sur lesquelles s'ouvrent si larges les portes de nos rêves. Il a interprété ce qui semblait ininterprétable et, comme il a œuvré pour ainsi dire *en cave*, pour l'agrément de deux cents curieux de son talent, nous lui devions bien la reconnaissance du plaisir qu'il nous donna dans cette œuvre délicate, ingénieuse et de subtile originalité.

Barbey d'Aurevilly nous disait un jour, superbement dédaigneux, à propos de l'illustration des *Diaboliques* par Rops : « *Monsieur, j'ai fait un monument ; je ne m'occupe pas de ce qu'on peut déposer à côté* ». Pour ce monument de la *Porte des rêves*, George de Feure s'est bien gardé de déposer à côté ; il a juxtaposé son rêve à ceux qu'exprimaient des textes ; il a constellé de son or propre l'immatériel azur des songeries d'un poète.

29 novembre. — **Le Castel Béranger.** — Les quelques milliers de personnes qui par le voyage, l'observation constante des choses contemporaines et rétrospectives, ont pu se faire une solide éducation de l'œil, déplorent chaque jour davantage l'inquiétante torpeur imaginative de nos architectes, la niaise ordonnance de nos bâtisses surchargées de frontons disgracieux, de cariatides outrageantes, de

Digitized by Google

chapiteaux où se groupent d'immarcessibles acanthes, de culots Renaissance et de toutes les misères des styles composites. Beaucoup voudraient qu'à l'exemple de ce qui se crée à Londres dans les nouveaux quartiers du sud-ouest, à New-York dans les hautes rues au-dessus du Central-Park, Paris eût des immeubles d'expression originale, des édifices résolument modernes, simplement adornés, avec de gracieuses lignes de façades rompues par d'harmonieux avant-corps, des mariages hardis de fer et de brique permettant des arcs téméraires, des balcons aventurés, des entrées en retrait à l'abri des houles de la chaussée ; mais tous ces désirs s'insurgent et s'exaspèrent devant la routine qui vient de triompher encore dans l'édification du plus massif de nos Opéras-Comiques dont la sciagraphie ne rachète pas le déplorable extérieur. L'architectonique imbécile continue d'emmurer nos rues régulières et sans art où des tire-lignes obtus font régner le rococo, le renaissant plaqué, le toscan vermiculé, ou bien quelques vilains *bay-windows* en timide saillie, qui, à leurs yeux, sont les combles du renouveau, des parangons de style nouveau.

Il faut donc n'être pas sobre d'éloges à l'architecte novateur qui s'échappe des académies de misonéistes et s'efforcer d'encourager l'art dans la rue. — C'est dans ce but que nous explorons *diogénéiquement* Paris, — à la recherche, non d'un homme, mais d'une maison d'expression d'art moderne. Enfin ! — au hasard de la balade, nous pensons l'avoir découverte aujourd'hui, tout là-bas, rue de La Fontaine, près de la gare de Passy. C'est un immeuble de

Digitized by Google

rapport à plusieurs corps de bâtiment, dénommé le *Castel Béranger* en raison de sa proximité avec l'ancien Hameau Béranger, bien connu des Parisiens exilés dans ces lointaines quiétudes.

Briques, pierre, fer, avec des balcons légers aux ferrures mouvementées, des avancées d'angles, des demi-tourelles en encorbellement, de larges fenêtres cintrées, des baies d'un amusant dessin, cette maison traduit, par son architecture quelque peu révolutionnaire, une pensée bien mûrie et affirme chez le constructeur des principes nettement arrêtés, tendant à la rénovation de l'art architectural et de la décoration immobilière des édifices de ce temps.

Nous cherchons la signature sur pierre de cet audacieux homme de goût qui a su réaliser pour cet immeuble trois façades absolument distinctes et d'apparence inédites et dont même le prospect sur les cours est des plus réussis. Nous lisons : HECTOR GUIMARD ; un inconnu pour nous, ce qui est une raison de plus pour qu'aille à lui notre sympathie dévouée aux volontaires briseurs de routines.

En contournant la bâtisse, les détails nous captivent : partout des fontes ou des fers forgés qui fleurissent en simples et harmonieuses arabesques, une porte d'entrée dont la grille se singularise par des arborescences de fer qui la font ressembler à une harpe imaginée par quelque Chippendal ; les fenêtres, volets repliés, poutrelles revêtues d'une peinture vert turquoise qui se marie aux roseurs des briques et aux blancheurs bises de la pierre ; des grès pâles aux tonalités glauques qu'on dirait de Bigot fleuronnent les dessus de fenêtres, et des chi-

Digitized by Google

mères de fer en guise d'agrafes ont mine de fourrager la muraille de leur long museau d'hippocampe.

A l'intérieur, où nous ne pouvons nous tenir de pénétrer, des décorations rares, des toiles et papiers peints de styles inédits, des tapis tissés sur les dessins de l'architecte, des vitraux qu'encadrent des lignes souplement contournées ainsi que des lanières d'algues dans la mer agitée, des cheminées de grès qui sont comme des réductions de l'admirable porte du statuaire Jean Carrière, des mosaïques variées qu'on dirait de mousses piquées de fleurettes, des plafonds irisés, toute une minutie de recherches qui s'étend aux ferrures des fenêtres, à la forme et à l'émail des boutons de portes et de sonneries électriques, aux pitons de cuivre des tringles de tapis.

Nous sortons émerveillé de dénicher cette œuvre bâtie, réalisée à Paris. A Bruxelles, nous avions déjà l'admirable, le surprenant Horta. Puisse M. Hector Guimard devenir bientôt notre Horta de France !

DÉCEMBRE 1898

2 décembre. — **Livres nouveaux; livres solliciteurs !** — Tandis que, sous le ciel feutré de nuages, le mélancolique automne frappe à nos fenêtres de ses douces mains de feuilles mortes, les livres, les inexorables livres que n'arrête point la profonde incuriosité publique du moment en matière de littérature, les livres frileux sous leur couverture paille s'insinuent par la porte et quémandent notre atten-

Digitized by Google

tion. Ils arrivent pressés, nous contraignant de faire trêve à d'impitoyables besognes pour les dépaqueter, les ouvrir, les feuilleter, les dévirginer d'un couteau à papier hâtif, agacé et fébrile ! — Tous, ils sont issus du rêve et de l'effort; beaucoup renferment cette beauté qui est le génie des choses savamment exprimées; ils nous donnent le regret des mystérieuses inconnues qu'on frôle, qu'on devine, qu'on désire, qu'on distance, qu'on ne pénétrera jamais. — La vie est tissée de ces regrets qui bruinent dans l'âme à des hauteurs désespérantes ; les livres qu'on reçoit sont importuns, affligeants, obsédants comme les solliciteurs ; leur vue seule nous est un reproche; ils ont coûté des heures de tenace ambition, ils tiennent en suspens des destinées ; des esprits y ont alambiqué leurs trésors psychiques, des cœurs s'y sont allégés de leur détresse; tous portent la marque de l'extradition de l'intime pensée, tous cherchent la fortune de la publicité. — « Gens de lettres, gens de peine, deux mêmes genres de gens », disait Balzac. Et cependant l'étoffe du temps, cette peau de chagrin, semble se rétrécir chaque jour davantage dans notre vie contemporaine ; la critique est moins hospitalière au bouquin. *Ils sont trop !* avouent les plus héroïques vétérans du compte rendu ; où trouver le loisir de lecture nécessaire à tant d'œuvres ?

Je m'attriste en ces vains pensers, alors que, regardant un peu partout disséminés les nouveaux venus de l'impression typographique, je vois l'excellente monographie d'*Auguste Rodin*, par Léon Maillard, où je n'ai pu, hélas ! que me documenter l'œil sur des gravures ; puis la *Dame turque*, de Jean

Digitized by Google

Lorrain, déshonorée par une illustration de tolérance typographique dont le réalisme est navrant, et aussi l'admirable traité moral de Maurice Maeterlinck, la *Sagesse et la Destinée*, qui égale, s'il ne le dépasse, le *Trésor des humbles* où le profond penseur avait déjà si hautement exprimé une vision d'humanité philosophique dont le souvenir nous demeurera longtemps fixé dans la chambre noire où nous classons les chefs-d'œuvre de la pensée.

Une pile de petit in-18 s'écroulent et apparaissent grondeurs : les *Contes de la décadence latine*, de Richepin ; les *Roseaux*, chansons et ballades naïves en des vers colorés, par Paul Gérardy ; *Ames recluses*, roman subtil d'un psychologue diplomate, Raymond Aynard ; l'*Holocauste*, par Ernest La Jeunesse ; les *Jardins d'Armide*, d'un jeune Belge, André Ruyters ; *Sa Fleur*, par F. Champsaur ; *Essai sur l'amour*, par Eugène Montfort ; *Adam et Eve*, de Camille Lemonnier ; les *Adultères vierges*, par le Nonce Casasanova ; l'*Enfant d'une autre* par Paul Pourot ; le *Mauvais Désir*, de notre Lucien Muhlfeld, et enfin la *Bièvre et Saint-Séverin* de notre cher J.-K. Huysmans, dernier sourire à son vieux Paris avant qu'il ne s'en exile pour y revenir, car il nous y reviendra écœuré par la province, par les basses vilenies qui enserreront sa retraite silencieuse ; il nous y reviendra avec un livre vengeur sur les entours de cette retraite où, si sincèrement, il augure aujourd'hui découvrir le bonheur. — Espérons que cette complaisance bibliographique passagère ne nous attirera pas un siège de volumes. — Il est quelques bons ouvrages dont nous regretterons parfois de ne pou-

Digitized by Google

voir bien dire, mais nous nous consolerons avec la majorité des autres, car, selon le mot d'un contempteur, à la façon de Hamlet, la plupart des livres contemporains ne nous offrent qu'une surface plane sur laquelle roulent des mots, des mots et des mots.

19 décembre. — **L'hostile, La perfide, La belliqueuse Albion.** — Assisté aujourd'hui à la triste, tumultueuse, affligeante séance de l'interpellation sur le *Dossier secret.* — Depuis longtemps nous nous étions privé du spectacle de nos politiciens derviches hurleurs, aussi la salle des vociférations coutumières du Palais-Bourbon ne nous en parut que plus lamentable. — Quel parlementarisme de foire ! quels cris ! quels rauquements ! quel désordre ! — Une ménagerie d'animaux débiles, vaniteux, hétérogènes, miteux, malodorants et faussement féroces qui semblent en attente du Belluaire botté, éperonné, armé de la cravache et de la tige de fer, qui dompterait, réglementerait, ferait ramper à son gré toutes ces pusillanismes bêtes malades de la peste soufflée de l'île du Diable.

Ah ! la navrante, l'angoissante vision que celle de ces bipèdes pulvérulateurs qui s'aveuglent eux-mêmes de toute la poussière qu'ils agitent ! — Dans cette assemblée tout flotte, sauf un drapeau; tout y est article de foi, sauf la religion supérieure du bien public. On s'y montre insectivore des menues actualités, gobe-mouche de toutes les venimeuses polémiques ; on y oublie les frontières, les hautes tribunes des Vosges, des Alpes et d'ailleurs, où viennent s'accouder hélas ! et se gaudir les haines déchaînées

Digitized by Google

contre notre pays ; où l'on note nos faiblesses et les épilogue, en se préparant à la curée de notre combative et chère nation qu'on estime épuisée par la fièvre et incapable de faire face à l'attaque.

Tandis que, écœuré et dolent, nous nous esquivons de ce cauchemardant repaire des cambrioleurs de nos votes, — dont la légèreté et l'incapacité nous conduisent vers de mystérieux abîmes pour notre ruine ou notre relèvement, — nous heurtons presque, alors qu'il sort du ministère, de ce ministère des affaires étrangères qui n'est plus, hélas ! que le *ministère des étranges affaires*, notre vieil ami Jacques Hautlecœur, depuis longtemps établi à Londres où, officieusement, il sert notre pays avec un dévouement, une sûreté de jugement, une habileté mondaine si subtile et si exercée qu'il se trouve être toujours, en quelque sorte, comme le saïs avant-coureur de notre carrosse diplomatique trop souvent embourbé et en fréquent relai de nos chargés d'affaires, de leurs lettres de crédit ou de rappel.

Jacques Hautlecœur nous paraît lui-même déprimé, chagrin, désespéré ; il n'a plus cette belle mine de soldat français à la Raffet qui nous réjouissait il y a quelques mois encore à *Albert Gate*, lors de notre séjour de *season* en Angleterre. Après l'affectueuse accolade de bonne rencontre, il nous prend le bras doucement, en une étreinte presque défaillante, et sans que nous ayons à l'interroger, d'une voix de détresse, à l'accent désappointé, angoissé, presque pleurard, il se livre tout entier à la confidence, heureux de se soulager en paroles de tout son fardeau d'inquiétudes et de désespérances.

Digitized by Google

*
* *

« Ah ! mon pauvre, mon cher ami ! — nous dit-il ; — si je suis ici, c'est incognito, en contrebande, mais pas en bonne fortune, croyez-le. — Tandis que Paris et une partie de la France se passionnent en des luttes débilitantes à propos de cette néfaste question qui stérilise toute autre énergie que celle des pitoyables polémiques et des abêtissantes dissensions, un réseau d'hostilités se forme et enserre chaque jour davantage notre malheureux pays, qui, préoccupé par ailleurs, ne le peut deviner ou sentir, mais qui court le risque de s'éveiller, un jour peu éloigné, ahuri, stupéfait, avec la terreur d'un proche étranglement. — C'est « le coup du père François » qui nous menace, je dirai même qui immine.

» Je ne veux point parler seulement de l'augmentation de l'armée allemande qui a son importance et qui montre chez l'Empereur Guillaume une rare clairvoyance des événements à la veille de se produire, non plus de l'Italie qui rêve de faire marcher ses lourds et puissants cuirassés à la conquête de notre Corse si mal défendue et de cette terre promise, la Tunisie qui est une bien belle fille tentante et mal gardée que nous n'avons pas encore su engrosser. — A cela, nous saurions peut-être pourvoir.

» Le péril de demain, la guerre brutalement préparée, voulue, méthodiquement organisée, la guerre de convoitise et d'affaires, considérée aujourd'hui comme une nécessité par un peuple encore plus

Digitized by Google

pratique et usurpateur que flegmatique, ce péril et cette guerre nous viendront de l'Angleterre. — Je suis ici pour cela ; je me suis échappé de Londres avec la conscience profondément avertie et éclairée et vous me voyez à Paris, m'efforçant de battre *la générale*, de crier : *au feu!* d'indiquer l'imminence du danger et de réveiller un peu l'apathie de tous ceux qui ronronnent sur des dossiers plus ou moins secrets et qui supposent que l'alarme ne peut provenir désormais que du côté de la Cour de Cassation.

* * *

» Et ce qui me navre et effondre mon âme de Français vibrant et croyant, continue, avec un geste désemparé, le noble et fier patriote qu'est Jacques Hautlecœur, c'est la légèreté, l'incrédulité, l'insouciance qui m'accueillent à la Guerre, à la Marine, aux Colonies et à la Présidence.

» On fait mine de croire que tout est arrangé depuis l'abandon de Fachoda. Quelle erreur! La cession d'une position si glorieusement acquise équivaut aux yeux de l'Anglais à une défaite qui ne peut que relever son arrogance et rendre plus impitoyables, plus injustes, plus perfides, ses prétentions de demain. S'il nous fallait céder sur la question de Fachoda, — et il n'est pas démontré qu'il le fallût, — il convenait tout au moins de le faire sans défaillance, sans frousse, sans docile obéissance. Nous devions mobiliser un corps d'armée à l'Ouest, rassembler nos bateaux, tenir haut le drapeau, poitriner fièrement à l'attaque, montrer la proue fran-

Digitized by Google

çaise prête au combat à l'entrée du canal, et crier plus haut, plus fort encore que la rogomme Albion. — Ce n'était point Fachoda seulement qui était en jeu, c'était bien la France qu'il s'agissait d'humilier, d'amoindrir, de soumettre à la volonté orgueilleuse de John Bull. Il eût été sage, prudent et fier également de discuter et de résoudre la situation à l'abri de nos canons déjà braqués et menaçants, — l'Anglais ne respecte que les forts et ne modifie son langage que lorsqu'on trouve moyen d'en dominer la puissance. »

Et, comme nous objections à notre ami les désastreuses conséquences d'un conflit avec l'Angleterre, en raison de l'insuffisance de notre marine, de notre manque de dépôts de charbon pour une bataille de course, et de l'issue, hélas ! peu douteuse de la lutte, Jacques Hautecœur s'emporta :

« Mais la guerre, n'en doutez pas, est nettement arrêtée dans toutes les têtes britanniques ; que nous la voulions ou non, il la faudra bien accepter, sinon nous humilier, nous humilier sans cesse, courber le front, faire amende honorable, nous retirer de partout où les *scarlet jackets* feront mine de fleurir ; il faudra nous faire si petits, si petits, que l'Espagne vaincue grandira auprès de nous dans la noblesse de sa défaite. — N'avez-vous pas lu hier encore la protestation du ministre anglais à Pékin contre toute extension de la concession française à Shanghaï alors que les sujets de la *Queen* obtenaient un territoire à New-Tchouang au nord du fleuve ? — En Egypte, sur le Niger, sur la question de Terre-Neuve, aussi sur celle de Siam, nous allons subir consécu-

Digitized by Google

tivement des querelles d'Anglo-Saxon d'autant plus irritantes et vexatoires qu'on nous y montrera nettement l'intention d'en finir avec nous. Cela ne pourrait davantage être toléré.

» La Grande-Bretagne a mobilisé sa flotte qui est au mouillage avec ses cales chargées de houille ; on n'attend qu'un ordre de marche et, si vous viviez encore à Londres, mon cher, vous y verriez le changement incroyable qui s'est produit à notre égard depuis six mois. Toute la jeune Angleterre est belliqueuse, non pas chauvine comme nous le comprenons, mais raisonnablement, confortablement guerrière, commercialement convaincue de la nécessité de nous dépouiller de l'Algérie, de s'ouvrir des comptoirs au Tonkin, et de se créer des débouchés à Madagascar pour ses possessions du Cap. — On veut nous exproprier parce que nous sommes gênants et qu'on estime que nous ne tirons pas tout le parti possible des territoires superbes que nous occupons.

» Dans les clubs, au théâtre, dans les meetings, vous n'entendrez parler actuellement que de l'urgence de nous ratisser les côtes et de nous alléger de nos colonies, — les plus favorables amis de la France vont jusqu'à dire qu'ils nous rendront ce service, qu'ils feront œuvre de chirurgien pour notre belle santé et notre intérêt. — C'est touchant ! Tenez, un exemple, continue Hautlecœur ; votre cher camarade George Wyndhaam, le lettré que vous aimez tant et qui sait nos poètes de la pléiade sur le bout du doigt, est actuellement secrétaire d'Etat à la guerre et il pousse à l'agression de la France avec une

Digitized by Google

passion que lui eût enviée le vieux de Moltke. — Ah ! croyez-moi, toute illusion serait téméraire !

» Assurément, on accueille en ce moment délicieusement le nouvel ambassadeur, M. Cambon ; on le couvre de fleurs, on le caresse, on le charme, on le cajole ; le vieux Salisbury s'est même juré de lui faire quelque petit cadeau, de lui ménager un ou deux petits succès dont notre vanité ne devra point trop se réjouir. Le fin renard est coutumier du fait ; il endort la confiance des diplomates qu'il veut rouler ; nul mieux que lui ne sait faire glisser l'anguille sous les roses. Tout cela ne changera rien au désir d'agrandissement de l'envahissante Albion, qui, jugeant que ses propres colonies sont déjà *usées*, saura bien bon gré mal gré étendre son petit commerce dans les plus fertiles contrées de la France coloniale.

» *La guerre immine*, je vous le répète, nous confirme Jacques Hautlecœur ; ne disons point que nous la repoussons. Nous sortirons aussi bien de la question que le poulet qui, interrogé sur le genre de sauce qui devait accompagner sa cuisson, prétendait ne vouloir être soumis à aucune cuisine. Préparons-nous stoïquement, — l'heure est proche. Je la vois, je la pressens inexorable comme Stoffel prévoyait, au début de 1870, les affreux chocs qui allaient se produire. »

*
* *

Comme nous quittions Jacques Hautlecœur, plus ému qu'étonné et profondément assuré de la sincérité de sa sombre vision ainsi que de la justesse de

Digitized by Google

sa prophétie, nous ne rencontrâmes le long des quais et des rues que de placides Parisiens stoppant sous les reverbères, hypnotisés dans la lecture de l'interpellation du jour. — Le *Coup du père François !* Ah ! certes, il risque de ne pas rater, celui-là ! On crie autour de nous : le *Retour de Dreyfus !* — Qu'est donc à côté de cette nouvelle à sensation l'attitude menaçante de l'Angleterre ? — La guerre nous surprendra comme une descente armée dans un tripot batailleur. Il n'y aura qu'un cri : *Les Anglais ! Vite, sauvons nos dossiers !*

26 décembre. — **Le fantôme de Rodenbach.** — Le rapide du matin pour Marseille file, au sortir de Paris, dans une campagne toute givrée. Le paysage, éclairé par un joli soleil pâle, lointain, timide, comme exilé, semble tout de guipure fine. — Arbres, buissons, coteaux sont recouverts de cristaux de givre. La nature est voilée de blanc comme une communiante. Un délicat gel d'hiver a répandu sur la terre ses broderies les plus fleuries.

En dépliant les feuilles du jour, je lis la mort de Georges Rodenbach commentée partout avec la stupeur que causent les événements imprévus. Parmi les réflexions attendries et attristées sur la disparition de cet élégant et néo-mystique poète des Flandres, domine surtout la note consacrée à la jeunesse de l'homme emporté en pleine vie heureuse, sans qu'aucune tare physique ait pu indiquer le présage d'un décès aussi soudain.

Malgré la sympathique affection qui me liait à l'auteur du *Règne du silence*, je sens moins que

Digitized by Google

d'autres le coup de foudre de cette mort, ayant comme la sensation d'avoir rencontré il y a une quinzaine le fantôme précurseur, l'ombre *ante mortem* de Georges Rodenbach, dont le nom étrange doit, en flamand, signifier : *Ruisseau rouge.*

C'était dans le quartier de l'Etoile, à l'angle d'une rue où, blotti dans un fiacre, j'attendais un ami. Je le vis venir de loin, tenant par la main son jeune fils qu'il semblait traîner à sa remorque. — Etait-ce bien Rodenbach, sinon un étrange sosie dégénéré, une de ces médiocres et laides copies d'original que tous, plus ou moins, nous possédons dans la vie ? Je reçus comme une commotion de surnaturelle apparition et me penchai en avant pour épier ce personnage hoffmannesque qui venait droit dans ma direction, sur le trottoir de l'avenue Niel, marchant par saccades comme un pantin articulé, dans un long pardessus de drap marron. — Etait-ce là notre élégant poète qui remémorait quelqu'un de nos jeunes officiers d'Afrique, lors de la conquête, tel que les peignait Eugène Lami, avec le sang aux pommettes, l'œil mélancolique et amoureux, la coiffure dite *à la girafe*, le visage clair et conquérant ?

L'homme qui venait dardait en avant un regard mort, terne, inexpressif, voilé, un regard d'ombre ; le masque était détendu, jaune, comme tari de son sang rose, de son afflux de grâce et de jeunesse et aussi déshérité de sa charmante blondeur crespelée, de son sourire de séduction si spécial.

Il passa tout contre la vitre du fiacre, ne se croyant, ne se sentant pas observé ; c'était bien, hélas ! le

Digitized by Google

revenant de Bruges la Morte, un revenant au teint terreux, aux cheveux de chanvre aplatis sur les tempes, à l'aspect lamentable et brisé. C'était bien l'annonciateur de la mort, l'hallucinant *double* qui, avant l'heure proche, précède le deuil et le révèle surtout en dehors des représentations mondaines où le désir d'être et de paraître met au visage de ceux qui vont partir le doigt de fard nécessaire à l'illusion d'autrui.

A l'annonce de la disparition de ce cher poète aux rimes exquisement dolentes, je me dis sans oser m'entendre et presque effrayé de ma superstition, inquiet de mon interprétation des présages : « Etait-ce donc lui... le pauvre Rodenbach, qui m'avisait de sa mort l'autre semaine ? » — C'était lui... Lui, hélas ! bien Lui, le fantôme annonciateur !

28 décembre. — **La côte d'azur, Cannes décembrale.** —

> Cette température a quelque chose en elle
> Qui vous cause l'effet d'un gilet de flanelle.

Ces deux vers sudorifiques, — non pas de Franc-Nohain, mais du barde Joseph Autran, bruissent dans ma mémoire alors que je m'attiédis dans un soleil plutôt agressif, le long de cette promenade de la Croisette tant et tant vulgarisée par la photo, la chromo et la zincographie.

Ah ! certes, les affiches de Hugo d'Alési sont aussi décoratives que sincères : mer d'indigo, palmiers et pins parasols, ombres violettes et rochers rouges, toute l'ardente polychromie solaire se retrouve sur ces rives méditerranéennes ; il n'y a que la mélan-

Digitized by Google

colie de Cannes qui ne se puisse peindre : elle pénètre avec les rayons d'or, elle est dans la distinction même de cette *select winter place,* elle est solennelle et inexpugnable.

Ah ! que morne, ce Cannes encore mal peuplé de ses *smart* personnages ; combien languissant malgré l'aspect pittoresque un peu trop joli, trop vignette de romance ou de barcarolle de ses sites ! L'île Sainte-Marguerite à gauche ; à droite les montagnes rocheuses de l'Esterel, si diversement éclairées à chaque heure du jour ; là-bas, au pied de la vieille ville, le petit port où, il y a quelques années, — combien déjà ? — je venais à bord du *Bel-Ami* serrer la main de Guy de Maupassant qui cherchait tous les moyens de s'évader de sa constante douleur de vivre parmi les hommes. La féerie quotidienne du Midi est brève ; à peine décline le soleil que sévit le froid homicide, le poignard de la *brune*, la lame de cristal qui vous pénètre et vous glace.

Je me réfugie près du feu, dans le petit salon de l'hôtel, parmi un cercle de sénateurs au milieu desquels se détache la longue et osseuse silhouette de M. Méline en villégiature de vacances sur la plage d'hiver favorite du prince de Galles. Nous causons avec ces Messieurs, qui me paraissent assez mal éclairés sur les dangers anglais, de maintes questions diplomatiques, pour en revenir fatalement à ce que, par euphémisme, un journal du matin nomme de façon prudente : *les affaires en cours.* L'ex-président du conseil s'efforce de louvoyer avec une craintive habileté dans l'archipel périlleux de cette question. Vêtu de la redingote de sedan officielle, les jambes

Digitized by Google

croisées, avec le pantalon flottant sur la maigreur des tibias, le visage pâle, menu, allongé encore par les côtelettes blanches des favoris, l'œil mobile, d'une mobilité prodigieuse et inquiète, mais corrigeant par sa vivacité ce que les plans aigus du faciès ont d'austère rigidité, M. Méline se livre, d'un esprit en apparence dégagé, à ce qu'on pourrait appeler la « philosophie de l'affaire ». Il semble surpris que le fiévreux problème qui nous angoisse ait passionné si profondément l'Europe entière et paraît disposé à en conclure que l'esprit des hommes serait devenu bien futile, bien dégénéré, pour s'attacher à cette affaire avec un aussi persistant intérêt. Je dois ajouter qu'il déplore l'acuité des discussions actuelles, qui brouillent familles, amis, collègues, et divisent les Français en deux camps. Il s'étonne de notre manque de respect pour les opinions individuelles et on pourrait croire, à l'entendre, qu'il n'aurait jamais présidé aux destinées de cette lamentable question.

Il n'y a pas d'affaire Dreyfus ! s'écriait-t-il à la fin de 97. Ah ! que si, cher Monsieur Méline, il y en a une dont le pays crève et dont toutes les ficelles échappent encore à notre belle clairvoyance française !

29 décembre. — **Grasse la Soleillée.** — Depuis combien de temps, combien d'années n'étais-je point violemment sollicité par le désir de visiter cette illustre capitale de la *Gueuse parfumée*, Grasse l'odorante, dont fut évêque le délicieux poète Godeau, du temps des Voiture, des Benserade et des d'Urfé !

Digitized by Google

Voici qu'un lent petit chemin de fer m'y conduit et, à chaque détour de route, j'aperçois, plus proche, tapie à mi-côte parmi des forêts d'oliviers, au fond d'un cirque de montagnes verdoyantes, dominées par des cimes neigeuses déjà lointaines, la jolie ville blanche qui s'étage toute dorée par un soleil qui la baigne de l'aube à la vesprée... Avec ses clochers à l'italienne, ses tourelles, ses viaducs à arceaux, ses cheminées d'usines pareilles à des minarets, ses maisons badigeonnées de blanc et de rose pompéien, ses cyprès géants et ses palmiers qui tranchent sur le vert argentin des oliviers, on jurerait quelque bourgade sicilienne bâtie dans une anse en retraite du golfe Palermitain.

Il en faudrait demeurer à cette vision délicieuse. Grasse est décevante. Cité méridionale, presque sans gaieté ni mouvement, nid de repos pittoresque, sa visite ne nous révèle rien d'anormal ou d'exceptionnel. C'est bien la petite ville montueuse si fréquente en province, avec son cours planté de platanes clairs aux branchages torturés, ses indigènes aux culottes rapiécées, étendus au soleil, *radassant* sur les parapets des terrasses ; ses petites rues poussiéreuses, bordées de *boutiquons* aux étalages surannés et décolorés ; ses cafés prétentieux abrités derrière des rideaux de roseaux au feuillage si délicat et d'une verdeur si citrine, ses fontaines où des lions à fluxion débitent des filets d'eau que le mistral éparpille. — Quelques heures d'errance à travers ces béatitudes provinciales et l'on se sent subitement harassé, assiégé par l'ennui, mûr pour échouer à la gare bien avant l'heure du train qu'on s'était fixée.

Digitized by Google

La campagne environnante, avec ses champs de fleurs, ses cours d'eau, ses chemins rocheux, ses admirables propriétés privées, rachète ce que Grasse a de disgrâce en son intimité. Je retrouve ici, au lieu dit « les Quatre Chemins », à la villa Marcy, notre confrère Fernand Xau qui, dans la solitude et les roses, purge avec agrément et philosophie cette condamnation de relai momentané auquel tous, à tour de rôle, nous condamne la constante fièvre de surmenage qui est le mal endémique de Paris. — On stoppe, on souffle et l'on repart... si l'on peut.

30 décembre. — **La saison niçoise.** — Du soleil, un soleil éclaboussant, qui semble mettre en saltation et en exaltation les êtres et les choses; du bruit joyeux, une stridence de gaieté dans l'air qu'un vent de sud-ouest enfle, soulève, emporte et renouvelle. Du monde, de la toilette, de la vie élégante, des équipages qui détalent luxueux, des tramways bondés et dans lesquels extravague de belle humeur le parler chantant et caressant des Niçois : « *Hé! le beau temps! — Y fa vent! — Si, ma caldo!* »

Je revois, je retrouve Nice avec joie ; ville amusante au passage, en raison de son cosmopolitisme, de son mélange de Français, de rastas, de New-England et de savoureux indigènes. C'est bien la cité typique du littoral, celle qui résume le factice, l'artificielle acclimatation de toutes choses, l'extériorisation des vanités et la nécessité de dissimuler sous des fleurs à outrance le jeu de massacre de la mort, que rien ne décèle ici dans le jour, et dont on fait disparaître les victimes discrètement dans la nuit,

Digitized by Google

afin que rien n'entrave le chant de triomphe continu de la joie et de la vie.

Nizza la Bella, chantée par Madame Rattazzi en ses printemps ardents, Nice diadémée d'azur et de soleil, et si bien faite pour tous les passifs de l'existence, Nice péristyle de Monaco et de Monte-Carlo, ville de toutes les espérances et de toutes les illusions, je te salue !

Je rencontre ici tous les éclopés des bagnes du plaisir et de la fatigue de Paris, vieilles actrices qui ravaudent leur talent et leur jeunesse, artistes peintres qui se refont une rétine anémiée par les ciels de boue, courtisanes affalées qui cherchent un équipage de retour, nobles dédorés en quête d'aventure, tous gens, hommes et femmes, en quête de quelqu'un ou de quelque chose. C'est le grand collecteur des détresses d'Europe qui vient à l'estuaire du Paillon se déverser et se reconstituer au soleil. — Hourra pour l'éternel carnaval niçois ! Tous les oripeaux des misères et vanités humaines s'y agitent dans la lumière d'or, cherchant à dissimuler les tares et les accrocs de la fortune. — Ohé ! ohé ! la vie est brève !

Digitized by Google

TABLE

DES

Visions, portraits et notations de ce Temps.

			Pages
CONFESSION DE LA CAGOULE			v à VIII
20 *oct.* 1897.	—	ARRIVISTE, le néant de la gloire	1
30	—	AUX VARIÉTÉS. Paris qui marche	4
1er *novembre.*	—	CHRYSANTHÈMES. — Souvenir d'une fête des chrysanthèmes au Japon	5
3	—	A MONTMARTRE. — Décadence des bouis-bouis	7
8	—	J. K. HUYSMANS. — Portrait de profil fuyant	9
12	—	MÉRIMÉE INÉDIT. — A propos de lettres de Mérimée à Stendhal	10
13	—	PRÉCIEUSES CONTEMPORAINES. — Chez Mme d'Aubergeon de Noirville	11
14	—	OSCAR WILDE. — Silhouette passagère.	13
18	—	JAMES WHISTLER. — Instantané du peintre	15
21	—	HENRI DE LAPOMMERAYE. — Souvenir à l'occasion de son monument	17
24	—	AGÉNOR BARDOUX. — Croquis nécrologique	18
27	—	NÉCESSAIRE AGITATION. — Légende de la vieille Egypte	19
28	—	A L'AMBIGU. — *La Joueuse d'orgue*	21
1er *décembre.*	—	CHARLES BUET. — Souvenir de ce petit-fils de Vadius	23
3	—	LE DÉCORATEUR GEORGES DE FEURE en son atelier	24
5	—	PETITES EXPOSITIONS D'ART	26
12	—	ENLAIDISSEMENTS DE PARIS. — Un monument projeté sur la Seine	26
14	—	L'ÉTOILE POLAIRE. — *Son Altesse La Maigreur* à la Scala	28
17	—	LE RESTAURANT DE LA PETITE VACHE. — Une Académie de la causerie.	29
18	—	OCTAVE MIRBEAU ET LE THÉATRE. — Après la représentation de *Mauvais bergers*	32
20	—	OBSÈQUES D'ALPHONSE DAUDET	33
26	—	BRUXELLES EN HIVER. — Art et théâtres	35

Digitized by Google

28 *décembre*. — DUNES D'HIVER A KNOCK..... 37
30 — L'ILE DE WALCHEREN. — *Flessingue*. 39
31 — MIDDELBURG..... 41

1898

1er *janvier*. — VEERE. — *L'ex-capitale de Walcheren*. Ville morte..... 43
8 — DELFT LA TACITURNE..... 45
10 — DORDRECHT LA PITTORESQUE..... 49
12 — BRUXELLES AERIEN..... 51
28 — EMILE RICHEBOURG, Romancier populaire..... 55
30 — LE DOCTEUR PÉAN A SON AMPHITHÉATRE. - La dernière leçon chirurgicale du maître..... 56
3 *février*. — LE BLIZZARD A NEW-YORK. — Les tourmente de neige aux Etats-Unis..... 61
5 — NOUVELLE MONNAIE. — *La pièce de Holy*..... 65
10 — LOUISE MICHEL A LA BODINIÈRE. — Une conférence de la *Vierge rouge* sur l'*Humanité nouvelle*..... 67
18 — LE NOUVEL OPÉRA COMIQUE. — L'architecture extérieure..... 69
20 — UN DIMANCHE GRAS A FURNES. — Vision d'une nuit bergamasque..... ... 71
8 *mars*. — LE GRAND MASCARET. — *A Caudebec en Caux*, sur Seine..... 76
9 — LA LIBRE ESTHÉTIQUE A BRUXELLES 80
10 — RÉCEPTION D'ACADÉMIE.— *M. De Mun*. 81
14 — EMILE ZOLA, SOUS-PRÉFET..... 83
15 — LE VIEUX PARIS EN 1900. — Chez A. Robida..... 84
17 — BALS DE MI-CARÊME. — A La Salpétrière. Les folles,... à Bullier,... Les antiphysiques..... 86
22 — FORÊT D'HIVER. — Fontainebleau, sous les futaies grises..... 89
23 — WILLIAM NICHOLSON. — Un successeur de Rowlandson..... 90
25 — MÉROVAK, L'HOMME DES CATHÉDRALES. — Visite à la tour du Nord de Notre-Dame. Les projets de Mérovak. 91
26 — AUBREY BEARDSLEY. — Portrait après décès..... 95

Digitized by Google

27 *mars*. — L'AMI DE Mme DESBORDES-VALMORE. Le chevalier poète Dupuy des Islets..... 97
28 — THÉATRE DES PANTINS. — Représentation de *Vive la France* ! M. Franc-Nohain 98
30 — LES CLUBS DE FEMME EN ANGLETERRE. 100
4 *avril*. — EXPOSITIONS DE PRINTEMPS. - Volney et l'Épatant, les aquerellistes et les pastellistes.. 102
6 — THE BALLAD OF READING GAOL. — Poème par Oscar Wilde..... 106
8 — CHANSONS DE NÈGRES..... 109
10 — CHARLES YRIARTE. — Français de Venise.. 110
16 — GREEN FLIRT PARK. — Londres printannier 111
17 — SOCIÉTÉ ÉLISABETHAINE DE LONDRES. — Shakespeare et ses éditions universelles 114
18 — SOMNAMBULES DISPARUS. — La famille Auffinger et le monde du magnétisme..... 115
20 — LES INDÉPENDANTS. — Peintres originaux. 117
21 — LES QUAIS SANS ARBRES..... 119
29 — FÉLIX BUHOT. — Dessinateur et aquafortiste croquis et souvenir..... 122
2 *mai*. — AÈRT AU THÉATRE DE L'ŒUVRE..... 129
4 — SCULPTEURS DE CHIENS FOUX. — M. André Realier-Dumas..... 126
5 — JINGO ET JINGOISTES. — L'origine de ces mots, du chauvinisme anglais..... 128
7 — LE MENDIANT INGRAT. — Un journal de mendiant de lettres : M. Léon Bloy..... 129
10 — FIACRES ELECTRIQUES. — Le premier sapin automobile..... 131
15 — RODIN, BALZAC ET LA SCULPTURE..... 133
17 — A L'HOTEL DE JANZÉ. — Visite de charité.. 136
20 — LUIGI GUALDO. — Romancier italien, note *post mortem*..... 138
24 — L'ART DANS LA RUE..... 139
25 — UN CONTE D'ANATOLE FRANCE..... 140
31 — RETOUR A LONDRES. — Sensation d'Angleterre 141
1er *juin*. — MINSTRELS. — Une représentation des *Burgess minstrels à Saint-James's hall*..... 143
2 — LA VIE A LONDRES. — Les plaisirs et les théâtres. — Salade de saison..... 145
3 — ROTTEN-ROW. — L'allée fashionable des Riders. — Vision de matin..... 151
4 — ROYAL MILITARY TOURNAMENT. — Un spectacle militaire de saison..... 153
8 — NOS PEINTRES A LONDRES. — L'*Exposition d'Art français à Guildhall*..... ... 156

Digitized by Google

16 *juin.* — ROYAL ASCOT. — Une journée de *Races*. Le monde sportif. Une grande assemblée hippique 159
20 — ON THE RIVER. — Un dimanche sur la Tamise, de Windsor à Great-Marlow..... 167
28 — CAMBRIDGE. — La ville universitaire..... 170
29 — LE CYCLE WAGNER A COVENT-GARDEN. — *Die Walkure*..... 171
30 — UN HÉROS ANGLAIS. — Le cornemusiste Findlater..... 175

1er *juillet.* — DINERS AU PARLEMENT. — En société du *Leader of the House* : Arthur James Balfour..... 176
4 — CYRANO DE BERGERAC A LONDRES.. 178
7 — LA REVUE DE LA REINE A ALDERSHOT. — Le champ de parade. Les troupes anglaises. La reine. Les défilés..... 180
27 — NEW-YORK DURANT LA GUERRE. — Physionomie des rues. L'enthousiasme des Américains..... 188
29 — MADE IN GERMANY. — Conversation à bord d'un steamer, de Southampton à Guernesey 192
30 — L'ILE DE SERCQ. — Un paradis perdu dans la Manche..... 193

10 *août.* — PLAGES NORMANDES. — Le Krach de la natation. L'abandon de la baignade..... 195
12 — VILLÉGIATURES EN FORÊT ET SUR SEINE. — Valvins-les-bains. Stéphane Mallarmé. Elemir Bourges à Samois..... 198
15 — EDOUARD DRUMONT A LINAS..... 200
26 — FÉLICIEN ROPS. — L'ami disparu ; l'œuvre qui demeure..... 202

6 *septembre.* — RÉSIDENCE PRÉSIDENTIELLE. — Félix Faure à Rambouillet. Le charme du château 208
8 — JOIES HOLLANDAISES. — Les fêtes à Amsterdam. Turbulences de Kermesse... 209
11 — ADIEUX A MALLARMÉ. — Les obsèques champêtres d'un rare poète. La cérémonie. Requiem sur sa tombe..... 211
25 — NIMES : UNE CORRIDA DE MUERTE. Aux grandes arènes. Torerito. L'ami Mongaillard. La foule. Six taureaux mis à mort. Ecœurement..... 214

3 *octobre.* — REPORTAGE LITTÉRAIRE ANGLAIS. — Le journalisme supérieur de G. W. Steevens à Omdurman et à Khartoum..... 222

Digitized by Google

5 *octobre.* — AUTOMOBILISME. — L'ébranlement du nouveau sport, maladies futures..... 221
6 — LE SIRDAR KITCHENER ET LE COLONEL F. G. WINGATE. — Souvenir d'Egypte..... 255
7 — LA TROUPE DE COMÉDIE ESPAGNOLE A LA RENAISSANCE. — Une comédie de Moreto. La Guerrero..... 227
8 — ANECDOTE RÉTROSPECTIVE DES MANŒUVRERS. — Le duc de Connaught et un fantassin..... 229
9 — ÉTERNELLES ROUTINES. — Le Théâtre expiatoire de l'Opéra-Comique. Avant l'ouverture..... 230
17 — A LA MATERNITÉ. — Les pas mûrs pour la vie. Le musée des couveuses..... 232
19 — YVETTE GUILBERT ET LE GUIGNOL DU CŒUR..... 235
25 — SOIR DE MANIFESTANTS. — Physiologie des foules imbéciles..... 237
5 *novembre.* — LA LOCOMOTION DE DEMAIN. LES FIACRES AUTOMOBILES. — L'école des cochers. Doutes sur la réussite future du fiacre électrique..... 240
15 — AU MUSÉE CERNUSCHI — L'hôtel. Les galeries. Faïences et grès..... 247
17 — AUTOUR D'UNE NAPPE SYMPHONIQUE. — Chez James Whistler. Tableau blanc sur blanc..... 248
19 — JEAN DE TINAN. — Silhouette de souvenir..... 250
22 — AU CHATELET. AVANT LA FÉERIE.. 251
27 — LA PORTE DES RÊVES. — Une illustration de George de Feure..... 252
29 — LE CASTEL BÉRANGER. — L'architecture nouvelle, M. Hector Guimard..... 254
2 *décembre.* — LIVRES NOUVEAUX ET SOLLICI- 257
19 — TEURS. L'HOSTILE, LA PERFIDE, LA BELLIQUEUSE ALBION. — Notes pessimistes sur l'Imminence d'une guerre. 260
26 — LE FANTOME DE GEORGES RODENBACH. — Vision rétrospective..... 267
28 — LA COTE D'AZUR. — Cannes décembrale. M. Méline et la *philosophie de l'Affaire.* 269
29 — GRASSE LA SOLEILLÉE..... 271
30 — LA SAISON NIÇOISE..... 273

FIN

Digitized by Google

CES

VISIONS DE NOTRE HEURE

dont une partie fut publiée

à « l'Écho de Paris »

SOUS LE PSEUDONYME DE *LA CAGOULE*

Ont été réunies en volume par les soins de l'auteur :

M. OCTAVE UZANNE

Et achevées d'imprimer

Le Huit Mars 1899

PAR

A. MAJESTÉ ET L. BOUCHARDEAU

IMPRIMEURS

à CHATEAUROUX

Digitized by Google

Digitized by Google

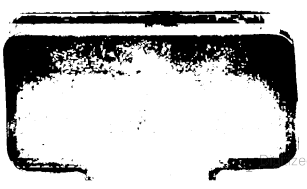
Digitized by Google

Digitized by Google

89075114884

b89075114884a

Digitized by Google



ed by Google